

391611



758.6



SOUTH GLAMORGAN

DE MORGANNWG

Central Library/Llyfrgell Ganolog

Tel. No./Rhif Ffôn 382116

10. 25 MAR 1996

03 JUN 2006

This book must be returned or renewed on or before the latest date above, otherwise a fine will be charged.

Rhaid dychwelyd neu adnewyddu y llyfr hwn erbyn y dyddiad diweddaraf uchod, neu bydd dirwy i'w thalu.

NO AUTHOR

RHIF AWDUR

TITLE

TEITL

Book No **0504236**





Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
Kahle/Austin Foundation





LES
FLEURS DU MAL

Il a été tiré de cet ouvrage : 200 exemplaires
sur papier de chiffé d'Auvergne, au filigrane



numérotés de 1 à 200 ; 300 exemplaires sur
papier Biblio-Pelure India, numérotés de 201
à 500.

Il a été tiré, en outre, sur papier de chiffé
d'Auvergne 16 exemplaires hors commerce
numérotés de A à P.

*Le dépôt général de la Collection
LES TEXTES FRANÇAIS est confié à la
SOCIÉTÉ LES BELLES-LETTRES
95, Boulevard Raspail, Paris, VI^e,
qui en assure le service aux libraires.*

LES TEXTES FRANÇAIS
COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE
PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES
DE L'ASSOCIATION GUILLAUME BUDÉ

CHARLES BAUDELAIRE

LES FLEURS DU MAL

TEXTE ÉTABLI ET PRÉSENTÉ PAR
ÉDOUARD MAYNIAL



ÉDITIONS FERNAND ROCHES

150, Boulevard Saint-Germain, 150

PARIS

1929

Conformément aux principes de la Collection
LES TEXTES FRANÇAIS, ce volume a été soumis
à l'approbation du Comité de Publication, qui a
chargé M. PAUL HAZARD d'en faire la revision
en collaboration avec M. ÉDOUARD MAYNIAL.



Tous droits réservés pour tous pays.
Copyright by Éditions Fernand Roches, Paris, 1929.

N. 2621.31

INTRODUCTION

« Faut-il vous dire à vous, qui ne l'avez pas plus deviné que les autres, que, dans ce livre atroce, j'ai mis toute ma pensée, tout mon cœur, toute ma religion (travestie), toute ma haine ? Il est vrai que j'écrirai le contraire, que je jurerai mes grands dieux que c'est un livre d'art pur, de singerie, de jonglerie ; et je mentirai comme un arracheur de dents. » *Rien ne trahit mieux le tragique conflit qui, chez Baudelaire, est au fond de sa pensée et de son art, que cette confiance à la fois douloureuse et ironique ; elle lui échappe dans une lettre de 1866 à son tuteur Ancelle, et c'est un très rare témoignage sur cette vie que le poète s'est appliqué à composer lui-même comme une légende, pour voiler la cruelle, l'agressive nudité de son œuvre. Nul doute qu'il n'ait été longtemps victime du malentendu qu'il avait préparé. Toutes les formules par lesquelles il s'est défini sont pleines de cette contradiction. Ses lettres, ses journaux intimes nous livrent un cœur déchiré par deux sentiments opposés : « l'horreur de la vie et l'extase de la vie » ; un cœur qui « cultive son hystérie avec jouissance et terreur », une sensibilité mystique qui fait naître la volupté du mal de la terreur du mal, qui subit son idéal du Beau comme « quelque chose d'ardent et de triste ». Aussi convient-il, ici plus que jamais, d'affirmer la présence du poète dans son œuvre, l'une des plus profondes et des plus humaines de la poésie moderne, et c'est elle, tout d'abord, que nous cherchons dans ces Fleurs du Mal longtemps incomprises, souvent dénaturées.*

LA VIE DE BAUDELAIRE

Il y a un contraste frappant entre le désordre de la vie de Baudelaire et son besoin de pureté, d'ordre et d'harmonie. Sa poésie, quand on ne connaît pas le secret de son « cœur mis à nu », semble une réaction contre sa vie apparente.

Né à Paris le 7 avril 1821, Charles Baudelaire eut une enfance tourmentée, difficile, un peu négligée, entre une mère remariée et un beau-père autoritaire, qui ne le comprenait pas et qu'il détestait. Son père, Joseph-François Baudelaire, mourut quand il n'avait pas sept ans, et l'enfant garda toujours un tendre souvenir à la mémoire de ce père, beaucoup plus âgé que sa mère, survivant élégant et frivole de l'Ancien Régime, qui savait oublier ses soixante ans pour se faire le camarade de son fils. Sa mère s'appelait Caroline Archimbault-Dufays, et le poète signera plus tard ses premiers vers de ce nom de Dufays ; veuve à trente-trois ans, elle épousa presque aussitôt le commandant Aupick, qui fit une brillante carrière puisqu'il fut successivement général, ambassadeur, sénateur de l'Empire. L'enfant souffrit profondément de ce mariage, dans sa tendresse méconnue et cruellement rejoulée. A vingt-deux ans, dans des vers qui sont parmi les premiers qu'il ait écrits, il évoquera quelques-uns des souvenirs de cette enfance inquiète : la maison de Neuilly, « petite, mais tranquille », où il vécut avec sa mère quelques mois d'une solitude ombrageuse, — « la servante au grand cœur », Mariette, dont l'affection exclusive inquiétait la jalousie maternelle. Dans *Mon cœur mis à nu*, il note cette prière de tous les matins : « Je vous recommande les âmes de mon père et de Mariette » ; il signale, dans une lettre à sa mère, les deux pièces des *Fleurs du Mal* qui font allusion aux détails intimes de leur ancienne vie, à « cette époque de veuvage qui lui a laissé de singuliers et si tristes souvenirs ».

Entre un enfant irrégulier, indépendant, d'une sensibilité frémissante et un homme pour qui la vie n'avait de sens que dans l'ordre, la tradition, la discipline, les occasions de conflit étaient trop nombreuses pour que le foyer ne devînt pas bientôt inhabitable au premier. L'enfant dut plier, mais non sans de fougueuses, de démentes révoltes. La vie de collège à Lyon, puis à Paris, fut pour lui une occasion nouvelle de mesurer sa capacité de souffrir et le dédaigneux isolement où le rejetait le contact d'une société médiocre et disciplinée. Bon humaniste, épris des lettres anciennes, curieux de phrases sonores et de beaux rythmes, il termina ses études au collège Louis-le-Grand, d'où une banale aventure d'internat le fit expulser. Son diplôme de bachelier en poche, il croit avoir conquis sa liberté et le droit de se consacrer à la littérature, malgré l'ambition de sa mère et la volonté de son beau-père qui ont décidé pour lui qu'il suivrait la carrière diplomatique. C'est entre 1838 et 1841 que Baudelaire se prépara, par l'étrangeté affectée de sa tenue, de ses goûts, de sa conduite, cette réputation de dandy anormal et cynique, que des témoignages contemporains nous ont conservée avec empressement. A la même époque, la fréquentation des cénacles et des groupes littéraires, le choix de ses lectures et des écrivains qu'il reconnaît pour ses maîtres, attestent les scrupules avec lesquels il s'exerçait à son métier d'écrivain. On a dressé, d'après ses lettres et ses notes, le bilan de ces influences décisives. Elles déconcertent par leur apparente incohérence, puisqu'elles vont des poètes latins de la décadence aux Pères de l'Église, des romantiques les plus truculents à Joseph de Maistre.

Cependant, chez le général Aupick, le conflit était devenu tragique. Après une scène d'une violence inimaginable, où le jeune homme menaça devant témoins d'étrangler son beau-père, la séparation devint inévitable. Un conseil de famille décida de confier le révolté à un capitaine de paquebot qui naviguait dans les mers du Sud et le 9 juin 1841, Baudelaire s'embarquait à Bordeaux pour Calcutta.

Un jour, le poète écrira, dans un de ses douloureux retours sur lui-même :

Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage
Traversé çà et là par de brillants soleils.

Devons-nous compter au nombre de ces brillants soleils les dix mois qu'il passa en mer, à l'île Maurice et à l'île Bourbon, où il n'a pas quitté la rade de Saint-Denis ? L'exotisme de Baudelaire est beaucoup plus dans son imagination que dans sa vision nette et colorée d'un merveilleux décor. Il semble avoir rapporté de son court voyage quelques thèmes d'inspiration ; mais, plus profondément que les rapides images de l'Albatros ou de la Malabaraise, le sentiment de l'ennui et de la solitude, l'obsession du spleen dominant sa pensée. C'est la grande expérience, la leçon véritable de son voyage et de son dépaysement. Dans le poème en prose intitulé *Déjà*, il notera en 1863 cette voluptueuse mélancolie où il se complaît, au moment où il va arriver à terre, et où tous les passagers, las de la traversée, se réjouissent de débarquer : « Moi seul j'étais triste, inconcevablement triste. Semblable à un prêtre à qui on arracherait sa divinité, je ne pouvais, dans une navrante amertume, me détacher de cette mer si monstrueusement séduisante, de cette mer si infiniment variée dans son effrayante simplicité, et qui semble contenir en elle et représenter par ses jeux, ses allures, ses colères et ses sourires, les horreurs, les angoisses et les extases de toutes les âmes qui ont vécu, qui vivent, et qui vivront ! »

Ainsi le voyage sur la route des Indes n'a guère apporté à Baudelaire que ce rêve d'un Orient idéal qu'il poursuivait avant de s'embarquer, et qui est celui de *La Vie Antérieure*. Mais il lui a donné la grande, la sublime misère de sa vie : il lui a donné Jeanne Duval.

Déjà, en 1841, à l'île Maurice, « au pays parfumé que le soleil caresse », il avait admiré le teint pâle et chaud, les airs mollement maniérés et le sourire tranquille de la

« dame créole aux charmes ignorés » ; surtout il avait aimé « la belle Dorothee », servante Malabaraise, fille d'une Indienne de Bénarès, qui lui arrache cet aveu précis :

A l'artiste pensif ton corps est doux et cher.

C'est la nostalgie de ces amours exotiques qui lui fit distinguer à Paris, en 1842, la mulâtresse Jeanne Duval, dans le petit théâtre de quartier où elle tenait un emploi de figurante. On peut dire sans exagération que cette passion uniquement sensuelle domina toute sa vie. Ce qu'on a appelé « le cycle Jeanne Duval » tient dans *Les Fleurs du Mal* une place considérable, et si Baudelaire est un des plus grands poètes de l'amour, on est bien obligé de convenir qu'il le doit à cette splendide créature en qui Théodore de Banville discernait quelque chose de divin et de bestial, mais où le bestial, à coup sûr, l'emportait sur le divin. Aucune des aventures d'une vie déréglée, pourtant pleine de recherches voluptueuses et perverses, n'a atteint si profondément chez Baudelaire les sources mystérieuses du lyrisme. Sans doute, le rêve pare cette beauté animale de tous les prestiges de l'imagination ; sans doute aussi, dans cette bizarre déité brune comme les nuits, le poète adorera avec une obscure terreur le génie du mal ; mais son âme asservie a de brusques, de violentes révoltes contre la tyrannie de la chair ; mais il savoure comme un raffinement de la passion toute l'horreur, toute la vulgarité d'une liaison si vile que parfois elle le conduit au bord du meurtre.

A l'autre pôle de sa vie, — on n'ose dire : sentimentale, — il y aura à partir de 1852 M^{me} Sabatier, « la Présidente ». Celle-là, il l'a aimée pendant cinq ans d'un culte qu'il croyait incorporel et désintéressé, d'une tendresse suave et presque mystique. Si elle avait été femme à se contenter des oraisons, des hymnes, des litanies passionnées que le poète lui dédiait, peut-être aurait-elle réussi à l'exorciser. Le jour où elle se donne à lui, elle a tué le désir ; Baudelaire

abandonne la fausse Béatrice et retourne à la Vénus noire. Ce n'est pas en vain qu'il a parlé un jour des « sentiments monstrueux de l'amitié ou de l'admiration pour une femme vicieuse ». Côte à côte avec sa vieille maîtresse à demi paralysée, ravagée par l'alcool et par la débauche, Baudelaire, soumis aux devoirs d'une horrible fidélité, descendra peu à peu les degrés d'une perdition sans espoir.

L'amour, avec ses contradictions paradoxales, ses combats d'anges et de démons, son duel sournois de la chair et de l'esprit, n'occupe pas cependant toute la vie de Baudelaire ; mais l'historique de cette tragique passion nous a conduit presque au terme de la rapide destinée qu'elle emplit tout entière.

Il faut revenir à l'année 1842, où Baudelaire, débarqué des *Iles*, retrouve au foyer qui lui est presque fermé les mêmes malentendus et les mêmes rigueurs, à Paris, dans la fièvre et le désordre, les mêmes appels et les mêmes recherches de sa vocation littéraire. Il a, dès sa majorité, réclamé l'héritage de son père. Sans ajouter foi à tous les détails d'une légende que les contemporains du poète ont complaisamment accréditée, il est facile de comprendre comment les exigences d'une vie relativement fastueuse, les goûts raffinés ou excentriques, surtout le dédain affecté de l'ordre et de la prévoyance la plus élémentaire entraînèrent le jeune dandy, — un « Byron habillé par Brummel », disait un de ses amis, — à dissiper en quelques mois la moitié de cet héritage, une cinquantaine de mille francs. Aussi, presque aussitôt, commença pour lui cette bohème sans fierté et sans poésie, avec ses perpétuelles alertes de débiteur traqué, son incessante chasse à l'argent, ses expédients douteux, toute cette vile misère, qui ne finira qu'avec sa vie.

Cette ignorance voulue des plus bas intérêts de la réalité ; cette dissipation hautement affichée comme une suprême élégance de l'esprit, surtout le mépris de toute profession régulière, — horreur des familles bourgeoises, — épouvantèrent le général et M^{me} Aupick, qui s'empressèrent en 1844 d'imposer à Charles un conseil judiciaire, pour

tenter de sauvegarder les débris de son capital. M. Ancelle, notaire à Neuilly, devint le tuteur légal de Baudelaire, qui entretenait toujours avec lui des rapports courtois et même confiants. Comment croire d'ailleurs que cette existence de dandy et d'esthète ait été, sinon tout à fait oisive, au sens où l'entend la morale bourgeoise, du moins entièrement vide et stérile ? N'oublions pas qu'au témoignage de ses amis un grand nombre des poèmes qui composeront en 1857 *Les Fleurs du Mal*, et quelques-uns parmi les plus beaux, ont été écrits de 1842 à 1845. En même temps, son expérience des milieux d'artistes les plus originaux, son goût personnel, son intelligence subtile des formes d'art les plus personnelles, imposent son autorité de critique dans plusieurs journaux ou revues : ses Salons, ses chroniques, ses notes et ses essais y font une copie mal payée en argent, mais qui prépare un public fervent d'initiés à la prochaine révélation de son génie.

En 1848, Baudelaire, qui avait pourtant maudit la démocratie comme hostile à l'Art, se trouve naturellement du côté de la révolution ; l'émeute qui gronde satisfait ses rancunes, à défaut de ses aspirations profondes. On veut qu'il ait parlé « d'aller fusiller le général Aupick » ; c'est un mot. Surtout il jouit, en artiste toujours, des violences, de la terreur, des trahisons ; il note : « Il y a dans tout changement quelque chose d'infâme et d'agréable à la fois, qui tient de l'infidélité et du démenagement. Cela suffit à expliquer la Révolution française. » Avec quelques amis, il fonde *Le Salut public*, qui n'eut que deux numéros. Après cet échec, il quitte Paris, essaie, sans plus de succès, du journalisme en province... Cette période est pleine d'incertitude et d'obscurité.

Il semble que la vraie vie de Baudelaire commence en juin 1857, quand paraissent *Les Fleurs du Mal*, — et il n'a plus que dix ans à vivre. L'histoire, la vie de l'œuvre étouffent désormais le mince intérêt de l'anecdote et de la biographie personnelle. La substance vivante du livre s'est lentement formée depuis plus de quinze ans ; à partir de

1846, le poète en annonçait la prochaine publication sous des titres successifs : *Les Lesbiennes*, *Les Limbes*. On attribue à Hippolyte Babou, dans une conversation de café, la trouvaille du titre décisif : *Les Fleurs du Mal*. En tout cas, les dix-huit poèmes publiés le 1^{er} juin 1855 par la *Revue des Deux Mondes*, non sans de pudiques réserves et les excuses équivoques de Buloz, portent déjà ce nom. Son allure de défi, sa sonorité provocante ne furent sans doute pas étrangères aux poursuites judiciaires que le poète avait prévues, sinon désirées : « Épouvanté de l'horreur que j'allais inspirer, écrivait-il à sa mère, j'en ai retranché un tiers aux épreuves. » Le 16 juillet 1857, l'ouvrage fut saisi dans l'imprimerie de Poulet-Malassis, à Alençon, et le 20 août, le poète comparut en police correctionnelle, à Paris, assisté de M^{re} Chaix d'Est-Ange. Tout le procès des *Fleurs du Mal*, aussi fameux que celui de *Madame Bovary*, le réquisitoire du procureur impérial Pinard, la plaidoirie de l'avocat, le jugement du président Dupaty, appartiennent à l'histoire littéraire. Écartant le délit d'offense à la morale religieuse, le tribunal retint celui d'outrage à la morale publique et aux bonnes mœurs. L'auteur fut condamné à 300 francs d'amende, les imprimeurs à 200 francs, et l'éditeur dut supprimer six pièces contenant « des passages ou expressions obscènes ou immorales ».

Ce jugement qui flétrit l'écrivain et mutila son œuvre fut le point de départ d'un rapide et bruyant succès ; il n'est pas indifférent que cette rumeur de scandale se mêle, dans la vie de Baudelaire, aux prémices de sa gloire.

Cette même année 1857, Baudelaire avait perdu son beau-père et croyait avoir retrouvé sa mère. De cruels malentendus ne tardèrent guère à les séparer. M^{me} Aupick s'est retirée à Honfleur ; elle continue à ne voir dans son fils qu'un grand enfant malade, épris de fantaisies bizarres et absurdes. Lui ne peut guère s'éloigner de Paris. Le succès des *Fleurs du Mal* n'a pas beaucoup amélioré sa situation matérielle. Il commence à publier ses premiers Poèmes en prose et ses *Paradis artificiels*. Errant de logis

en logis, toujours lié à sa vieille maîtresse noire, il a parfois de sincères aspirations vers une vie plus régulière, dont sa santé, lourdement tarée, lui fait admettre la nécessité. Il souffre de désordres organiques profonds, il se soigne lui-même, et mal ; il abuse de l'opium et de l'éther. Peu à peu, il glissera, de faiblesse en faiblesse, jusqu'à un état où l'art lui-même, son constant souci et son délicieux tourment, lui deviendra une fatigue. Malgré cet enthousiasme et ce sûr instinct qui l'ont toujours conduit aux sommets, vers Delacroix, Manet, Wagner, Edgar Poe, pour signaler et imposer parmi l'élite les plus hauts, il s'abandonne parfois à de sombres capitulations : « L'étude du beau, écrit-il, est un duel où l'artiste crie de frayeur avant d'être vaincu. » Par moments aussi, au fond de son enfer, il aura un sursaut d'espoir ; alors il se confie à sa mère : « Je contemple les anciennes années, les horribles années, je passe mon temps à réfléchir sur la brièveté de la vie, rien de plus ; et ma volonté va toujours se rouillant. Si jamais homme a connu, jeune, le spleen et l'hypocondrie, certes, c'est moi. Et cependant, j'ai envie de vivre, et je voudrais connaître un peu la sécurité, la gloire, le contentement de soi-même. Quelque chose de terrible me dit : jamais, et quelque autre chose me dit cependant : essaye. » Mais les terreurs nerveuses, les hallucinations, la hantise du suicide l'assaillent et le poursuivent sans répit.

A quarante-trois ans, en avril 1864, Baudelaire se décida à partir pour la Belgique. Ses amis, les peintres Alfred et Arthur Stevens, lui avaient promis succès et argent auprès des éditeurs et du public belges ; le poète, de plus en plus harcelé par ses créanciers, avait grand besoin, comme il l'écrivait à sa mère, d'un peu de sécurité et de gloire. Il devait faire au Cercle des Arts, à Bruxelles, et répéter dans plusieurs villes, des conférences sur Delacroix et sur Théophile Gautier. Ces conférences n'eurent aucun succès ; le second soir, Baudelaire parla pour une vingtaine d'auditeurs, dans une salle immense, et, nous rapporte un témoin, « il leur parla comme il eût parlé à une cour de

princes, leur révélant un Gautier altissime, l'égal des grands papes de l'Art ». Il ne fut pas compris ; le vide se fit dans la salle ; la caisse du Cercle lui envoie une somme dérisoire. Un projet d'édition complète de ses œuvres par les éditeurs Lacroix et Verboeck échoue aussi complètement. Il se vengera de ces défaites dans un livre cruel sur la Belgique, qu'il ne put achever, et dont les fragments parurent dans ses Œuvres posthumes.

Déçu, malade, plus découragé que jamais, Baudelaire s'attardera pourtant à Bruxelles jusqu'en 1866. Il fréquente un peu la maison de Victor Hugo proscrit, sans trouver près de lui le réconfort que donne l'entente parfaite des intelligences et des cœurs. Il se remet au travail, achève sa traduction des Histoires grotesques et sérieuses de Poe, dont il avait déjà publié en 1856 les Histoires extraordinaires et en 1857 les Nouvelles Histoires extraordinaires, réunit ses articles de critique sous le titre Mes Contemporains. Constamment il harcèle son conseil judiciaire, M. Ancelle, de lettres désespérées, pleines de récriminations, de comptes dérisoires, de demandes d'argent. Quelquefois sa détresse est si grande qu'il ne peut affranchir ses lettres. « Ce qui m'irrite plus que tout, écrit-il, plus que la misère, plus que Victor Hugo qui m'a tant fatigué, plus que la bêtise dont je suis environné, c'est un certain état soporeux qui me fait douter de mes facultés. Au bout de trois ou quatre heures de travail, je ne suis plus bon à rien. Il y a quelques années, je travaillais quelquefois douze heures, et avec plaisir ! »

Enfin, dans les derniers jours de mars 1866, en visitant avec des amis l'église Saint-Loup à Namur, Baudelaire tomba, frappé d'une attaque de paralysie. On le ramena à Bruxelles ; son tuteur, sa mère furent prévenus. Le poète a perdu le contrôle de ses mouvements et de ses paroles. Il faut presque le porter, quand il revient à Paris, où on l'hospitalise à la maison de santé du docteur Duval, rue du Dôme ; il a dans un pavillon, au fond du jardin, une grande chambre dont les murs sont ornés de deux toiles de Manet.

C'est là qu'il s'éteignit, entre les bras de sa mère, le 31 août 1867. Une soixantaine de fidèles, écrivains, artistes et amis, accompagnèrent son corps au cimetière Montparnasse où il repose sous le monument de José de Charmoy, qui lui fut élevé longtemps après.

LA POÉSIE DE BAUDELAIRE

On peut affirmer, sans exagération, qu'elle est une des sources de la poésie moderne, et il n'y a pas beaucoup de poètes, après 1860, qui échappent complètement à son influence. Si l'on a pu parler, à propos des poètes, d'alchimie lyrique, de sorcellerie évocatoire, à personne ces pénétrantes formules ne conviennent mieux qu'à Baudelaire. Chez lui l'inspiration n'est pas, comme chez les Parnassiens, la calme vision d'un monde harmonieux et insensible, mais l'inquiétude métaphysique d'une âme livrée à la tentation et au doute. Poète chrétien, il s'est détourné de la beauté païenne et du positivisme scientifique. Mais son art n'apparaît pas comme une révélation soudaine, sans rapport avec la poésie qui l'a précédé : au point de vue de la forme, de la technique du vers, il dérive à la fois de Hugo et de Gautier ; au premier, il doit aussi cette audacieuse confusion du réel et du mystère, qui lui fait dégager la poésie cachée derrière le banal décor de la civilisation moderne. Mais chez lui, l'extase poétique dépasse de beaucoup les pauvres moyens et les vaines apparences des formes coutumières : elle semble abolir la claire et distincte lumière des sens, pour révéler un monde invisible, celui d'une sensibilité plus complexe où les sensations ordinaires sont unies par d'inexplicables correspondances. Dans cet univers nouveau, la chair et l'esprit se confondent : l'ennui et la fantaisie, — Spleen et Idéal, — s'en partagent, non sans déchirement intérieur, la possession : l'un, dressé contre les laideurs et

les vulgarités de la vie, oppose à l'inquiétude du désir le sentiment de l'inutilité de tout effort humain, l'autre entraîne par un mystique espoir vers une patrie surnaturelle le rêve désenchanté d'une âme foncièrement chrétienne.

LA GENÈSE DE L'ŒUVRE « Qu'est-ce que l'art pur ? » se demande Baudelaire dans *L'Art romantique* ; et il se répond à lui-même par une formule qui semble une définition de son propre génie : « C'est créer une magie suggestive contenant à la fois l'objet et le sujet, le monde extérieur à l'artiste et l'artiste lui-même. »

Bien que rien ne ressemble moins à une poésie de circonstances que la poésie de Baudelaire, il est pourtant impossible de ne pas reconnaître dans son œuvre la projection de l'objet, du monde extérieur, les reflets successifs de son expérience personnelle sur l'écran de son imagination souveraine. Les souvenirs de son enfance manquée, les misères et les défaites de sa bohème galante, les désillusions et les nostalgies du voyageur, les impressions et les rêves du citadin, les logis de hasard qu'il a habités, les rencontres qu'il a faites, les silhouettes ou les images qui se sont imposées à lui, tout revit dans ses vers, tout peut y être clairement reconnu, rapporté à une date, à un fait précis. La femme, qui est la source inlarissable de son inspiration, le grand désir et le grand tourment de sa pensée, n'est pas la créature immatérielle, l'être de rêve et d'illusion qu'elle est souvent chez d'autres poètes. On sait combien sont riches les deux cycles de poèmes, inspirés par les deux femmes qui ont tenu dans la vie de Baudelaire la plus grande place : Jeanne Duval et M^{me} Sabatier. Mais à côté de ces inspiratrices privilégiées, on connaît jusqu'aux passantes les plus éphémères qui ont traversé ses jours et ses nuits : Marie Daubrun, la Belle aux cheveux d'or, — M^{me} Autard de Bragard, la Dame créole, — Sisina Nieri, la douce guerrière à l'âme charitable autant que meurtrière, — la Belle Dorothée de l'Ile Maurice, cette fille très parée,

tranquille et toujours préparée, — et jusqu'à Sarah, dite Louchette, l'affreuse Juive, — et jusqu'à la Mendiante rousse, le petit modèle aux chairs nacrées, aux lèvres de grenade, à la chevelure fauve, qui chantait et jouait de la guitare dans les ateliers d'artistes.

Pas plus que les « circonstances », les « sources » ne sont indispensables à l'exégèse des Fleurs du Mal et rien n'est moins livresque que l'inspiration de Baudelaire. Et pourtant la sûreté et la profondeur de sa culture classique, le choix et la fidélité de ses admirations littéraires transparaissent nettement à travers son œuvre. Ce collégien indiscipliné, qui fut lauréat de latin au Concours général, est resté excellent humaniste : il se souvient d'Eschyle et traduit dans *Obsession* un vers du Prométhée :

Je l'entends dans le rire énorme de la mer...

L'Invitation au Voyage garde un lointain reflet des Silves de Stace ; des textes de Térence, de Virgile, d'Ovide, de saint Jérôme se mêlent à ceux de Malherbe, de Racine, de Cazotte et de Joseph de Maistre, de Thomas Gray, de Lewis, de Byron, de Longfellow et d'Edgar Poe, dont on a pu retrouver la trace évidente dans le thème ou l'expression de plusieurs pièces célèbres. Les moins curieux et les moins significatifs de ces contacts ne sont pas ceux qui nous permettent de rencontrer et de reconnaître Andromaque et Athalie aux rives de la Seine, dans le plus moderne des décors, et pourtant à l'abri de toute vulgarité et de toute profane fantaisie : le bassin minuscule du Cygne, dans le vaste Carrousel, image du Simois menteur, fait surgir l'ombre d'Andromaque :

Veuve d'Hector, hélas ! et femme d'Hélénus !

symbole des âmes exilées ; — et les Métamorphoses du Vampire ont pu sembler « une sorte de parodie » du Songe d'Athalie, parodie « tout à fait inavouée, et que Baudelaire pouvait croire impénétrable ».

D'ailleurs, le poète, quand il préparait la deuxième édition de son livre et rédigeait des notes pour une préface qu'il ne publia jamais, s'était préoccupé de « dénoncer lui-même ces imitations,... par une générosité peu commune,... » et pour répondre à « l'ignorance croissante » du public et de la critique. Entre autres aveux caractéristiques, il n'a jamais caché qu'il avait voulu « imiter la manière de Victor Hugo » dans *Le Cygne*, *Les Sept Vieillards*, *Les Petites Vieilles*, poèmes qu'il a précisément dédiés au proscrit de *Hauteville House*, et plus d'une pièce de *Spleen* et *Idéal* ou des *Tableaux parisiens* est un filial hommage au « parfait magicien ès lettres françaises », au « maître très cher et très vénéré » d'*España* et de *La Comédie de la Mort*.

Tout aussi évidentes et tout aussi directes sont les inspirations que Baudelaire doit à l'art de tous les temps, et particulièrement aux artistes les plus personnels et les plus audacieux de son époque. Les *Phares* précisent en formules admirables les raisons sensibles de son choix. Une influence moins souvent dénoncée, mais qui nous paraît aussi visible, est celle de Breughel-le-Vieux dont on reconnaît la manière dans plusieurs *Tableaux parisiens*, des *Sept Vieillards* aux *Aveugles* et des *Petites Vieilles* au *Squelette laboureur*. Une gravure ancienne, un groupe ciselé, suscitent une vision, où la pure netteté des formes parnassiennes s'enveloppe d'une brume de rêve, et malgré toutes les différences apparentes d'interprétation, le *Don Juan aux Enfers* de Baudelaire ne peut plus être séparé de *La Barque de Don Juan* de Delacroix.

La vie et l'art, la vie quotidienne, dans ses plus banales et douloureuses nécessités, l'art éternel, dans ses expressions les plus hautes et les plus humaines, sont donc à la source de cette poésie. Et la nature ? A première vue, elle semble absente des *Fleurs du Mal*, au moins au sens qu'on attribue littérairement à ce mot. L'étrange défense suggérée par Sainte-Beuve au poète avant le procès de son livre établit cette naïve classification dans le domaine de la poésie :

« *Lamartine* avait pris les cieux, *Victor Hugo* la terre, *Laprade* les forêts.... Que restait-il ? Ce que *Baudelaire* a pris. Il y a été comme forcé. » Mais c'est un vain et assez sot préjugé que de vouloir réduire la nature à n'être, autour de nos rêves, qu'un décor éternel de bois et de prairies, d'eaux vives ou dormantes, de vallées et de cimes orgueilleuses. Cette nature-là, — à part la mer, qui l'a plus d'une fois et très puissamment inspiré, — semble en effet étrangère au poète des *Fleurs du Mal*. Ses paysages sont des paysages urbains : la Ville, la grande Ville égoïste et meurtrière, aussi indifférente, aussi peu maternelle que la Nature, a été le lieu de toutes ses pensées, le gîte de toutes ses amours, le décor de tous ses rêves. Autour de son exil, de sa solitude et de son spleen, elle compose, avec ses rires et ses plaintes, ses rumeurs de plaisir et de colère, une magistrale symphonie. L'automne n'est pas pour lui le pâle sourire d'adieu du soleil sur les forêts défeuillées ; c'est le choc funèbre

Du bois retentissant sur le pavé des cours ;

son ciel est celui de *Paris*, triste et beau comme un grand reposoir, et c'est sur les toits de la ville qu'il entend la douce Nuit qui marche ; l'horreur de son taudis s'éclaire parfois à la splendide aurore d'un paysage de rêve : du haut de sa mansarde, il voit naître, à travers les brumes,

L'étoile dans l'azur, la lampe à la fenêtre,

et contemple

Les tuyaux, les clochers, ces mâts de la cité,
Et les grands ciels qui font rêver d'éternité.

Il y a un accord prédestiné entre son âme et cette ville dont la forme

Change plus vite, hélas ! que le cœur d'un mortel.

C'est elle qui lui a fait goûter les plus subtiles jouissances de la sensation, c'est elle qui a créé en lui ce merveilleux poème du désir, du vice et de la mort dont on ne réussit jamais à épuiser le sens.

LE SENS DE *Dans une page célèbre des Paradis arti-*
L'ŒUVRE *ficiels, Baudelaire a décrit l'évanouissement de la conscience personnelle et l'invasion d'une vie étrangère sous l'influence du haschich : « Il arrive quelquefois que la personnalité disparaît et que l'objectivité, qui est le propre des poèmes panthéistes, se développe en nous si anormalement que la contemplation des objets extérieurs vous fait oublier votre propre existence, et que vous vous confondez bientôt avec eux. » Le poète des Fleurs du Mal, qui s'est toujours défendu, avec une irritation mal contenue, d'être un descriptif, n'atteint pourtant les profondeurs de la sensibilité humaine qu'en s'emparant des formes concrètes, en adhérant à l'objet par toute la complaisance de son imagination. Nous avons montré comment sa poésie s'était imprégnée des réalités de sa vie personnelle ; mais les « thèmes » sur lesquels s'exerce la contemplation du poète sont peu nombreux et sans doute ils nous paraîtraient peu de chose s'ils n'étaient enveloppés de ce voile subtil et chatoyant qui en fait une réalité nouvelle. Rien ne permet mieux de saisir la magie de cette transposition que l'art de Baudelaire dans les Tableaux parisiens : ce Paris matériel, banal, presque grossier, devient, du Crépuscule du soir au Crépuscule du matin, un paysage de rêve, une féerique hallucination, où seuls des êtres de choix et des choses exquises obsèdent la nostalgie du poète.*

Le perpétuel conflit entre son âme d'exilé et sa vie de paria est d'abord le caractère le plus apparent de son inspiration. Accablé par le poids d'une vie étroite et vulgaire, il fait l'inventaire de son passé, qu'il compare à un vieux meuble de famille plein de reliques dérisoires ou touchantes : ennui d'argent et soucis matériels, déceptions sentimentales et succès littéraires, surtout angoisse de l'ennui universel,

tel est le bric-à-brac de son Idéal flétri par la vie, tels sont les souvenirs dont se nourrit son Spleen, fruit de la morne incuriosité.

Pour mieux jouir et pour mieux souffrir de ces décevantes apparences qui composent la vie, l'âme du poète est prisonnière d'une sensualité exigeante et raffinée. La multitude et la variété des objets qui se renouvellent à travers la durée inconstante n'arrivent pas à combler son inépuisable désir. En vain, il essaiera de fixer, par l'amour, le torrent des formes éphémères, de résoudre, par la femme, la tragique contradiction entre les convoitises de la chair et les aspirations de l'âme. Sous la beauté des corps les plus parfaits, il découvre la corruption du Mal; derrière le mensonge des grâces les plus voluptueuses, la laideur du vice et de la haine. Mais la femme est, chez Baudelaire, la grande magicienne, à la fois l'inspiratrice et la fin de son art : c'est elle qui le conduit insensiblement de la réalité au rêve et qui le délivre de lui-même par la mystérieuse incantation des vers. Ce piège de la beauté et cette trahison de la chair ont pour lui un sens évident : la femme, « Reine des Péchés », est le chef-d'œuvre d'une terre que Dieu a maudite ; en s'humiliant devant elle, l'homme goûte plus profondément, mais avec une certaine perversité, le sentiment chrétien de la faute.

Il y a sans doute quelque exagération ou quelque parti-pris dans ces débats théologiques institués depuis peu autour des Fleurs du Mal. Pour élevée qu'elle soit, une interprétation trop absolue et trop simple de son œuvre risque de la dénaturer : un parti, une école, peuvent-ils, sans injustice, revendiquer le poète comme un bien propre, le réduire à n'être que notre Baudelaire ? Mais ce qu'il est difficile de contester, c'est la sincérité de cette aspiration à la foi chrétienne, qui éclaire, qui justifie le mysticisme de Baudelaire et son satanisme. Certes, il n'a pas l'esprit d'un théologien, mais il a l'âme d'un croyant, jusque dans ses révoltes et dans ses blasphèmes. A tort, on n'a voulu voir dans son catholicisme qu'une affectation de dandy épris des

formes les plus rares et les plus mystérieuses du sentiment. C'est oublier bien légèrement les malédictions répétées qu'il inflige aux défaites de l'homme, aux trahisons de la nature, ce mysticisme qu'est pour lui la vision poétique du surnaturel dans la réalité, cette possession de son âme en extase par l'objet de sa contemplation, enfin cette obsession du Mal, de sa souveraineté dans les passions humaines, cette foi absolue au règne cruel de l'Ange déchu. Aussi est-ce sans surprise que l'on surprend plus d'une fois, dans cette poésie toute baignée d'une anxieuse spiritualité, une claire réplique aux éloquents appels d'un Pascal : le poème intitulé *Le Voyage*, pour ne donner qu'un exemple, ne semble-t-il pas inspiré par la page fameuse des *Pensées* sur « le divertissement » ?

Ces rencontres de Baudelaire avec les meilleures disciplines du siècle classique, avec Racine, avec Pascal, sont assez fréquentes, assez significatives, pour nous mettre en garde contre l'abus d'une critique qui exagère à plaisir la modernité de son art. On a reconnu sa culture et ses goûts d'humaniste ; on sait qu'ils expliquent suffisamment son horreur de l'éloquence, même si cette horreur n'était pas un instinct sincère de sa nature. Ce prosaïsme cru, vigoureux, qui est au fond de sa poésie, comme la réalité est au fond de son idéal, il lui vient à la fois de Boileau et de Sainte-Beuve. C'est à ces deux sources inégales qu'il faut faire remonter cette veine de poésie intimiste, familière, qui surprend parfois dans *Les Fleurs du Mal*, mais qui n'en est pas un des moindres charmes : le besoin inassouvi de sentir, une avidité de tendresse toujours déçue ont inspiré ces croquis intimes, déjà émouvants par eux-mêmes, mais rendus plus précieux encore par une secrète magie verbale. Un poème comme *Chant d'Automne* nous permet de bien saisir l'originalité de Baudelaire, au milieu des influences diverses auxquelles il n'a pas échappé : les trois derniers vers de la seconde pièce :

Ah ! laissez-moi, mon front posé sur vos genoux,
Goûter, en regrettant l'été blanc et torride,
De l'arrière-saison le rayon jaune et doux !

nous conduit doucement de Joseph Delorme à Verlaine, sans que cette calme conscience de la vie la plus quotidienne semble le moins du monde troublée par la frénésie déclamatoire des derniers romantiques.

Toutes les ressources élémentaires de l'expression : vocabulaire, syntaxe, rythme, font d'abord mieux sentir ce qui apparente la poésie de Baudelaire à la poésie classique, que ce qui l'en éloigne. Mais avec des ressources identiques, cette poésie possède une puissance évocatrice surprenante, presque incomparable, et qui est la grande supériorité du poète, la marque propre de son génie.

Pour Baudelaire, le monde des sensations n'est pas un monde clos, et chaque sensation porte en elle-même un pouvoir de résonance et d'harmonie illimité : le son se fait lumière, couleur, parfum, souvenir, et le souvenir à son tour suscite une éblouissante vision, sans que la pensée puisse assigner de terme à cette mystérieuse transsubstantiation. S'il a l'horreur de la description, c'est que ses paysages sont intérieurs, puisqu'ils sont des développements musicaux, des résumés spirituels, l'essence et l'atmosphère d'une impression fugitive. Aussi la langue dans laquelle il s'exprime, avec les mots de tous les jours et de tout le monde, renouvelle l'expression par des rapports imprévus et de secrètes correspondances ; toute la magie évocatrice des formes et des couleurs associées aux sons et aux parfums compose autour d'un regret d'amour une symphonie magnifique, et c'est Harmonie du soir :

Les sons et les parfums tournent dans l'air du soir...;

les défuntes Années se penchent

Sur les balcons du ciel, en robes surannées ;

et la Douleur guette les pas de la douce Nuit qui semble traîner, comme un funèbre message, les plis d'un long linceul. Presque jamais chez Baudelaire une image n'est objective : aux contours, au relief de l'objet, il substitue par un symbolisme instinctif un sentiment ou une vérité morale, mais en leur conservant une expression concrète. Ainsi les choses où le son se mêle à la lumière, une femme nue parée de ses bijoux, le parfum chargé de nonchaloir d'une longue chevelure, un vieux boudoir plein de roses fanées, le long déroulement des boîteuses journées, le ver rongeur la peau comme un remords, les chants du cuivre et les soupirs de la flûte, le tic tac d'une sinistre horloge, sont pour le poète les symboles vivants du désir, du regret, de l'ennui, de la douleur, du plaisir et de la mort. A ces noms abstraits, il associe volontiers des épithètes concrètes : les vibrantes Douleurs, le Plaisir vaporeux ; il en fait des êtres sensibles, réalisés tantôt dans un parfum, tantôt dans une lueur, tantôt dans un rythme, plus souvent dans un monde complexe de sensations différentes. Inversement, une créature vivante, une femme aimée, devient un beau ciel d'automne, clair et rose, un cœur usé par la débauche est un palais flétri par la cohue. Rien qui ressemble moins à la comparaison ou à la métaphore laborieusement développée de la rhétorique traditionnelle. Il est très rare, chez Baudelaire, de trouver expressément indiqués les deux termes d'un rapport ou d'une correspondance ; s'il le fait, l'image primitive se vide immédiatement de son contenu dans l'image suggérée : par exemple, lorsqu'il voit la lune voilée de nuages,

Ainsi qu'une beauté, sur de nombreux coussins,
Qui, d'une main distraite et légère, caresse
Avant de s'endormir le contour de ses seins...

immédiatement, c'est la femme qui devient l'objet de sa méditation et l'objet réel qui a frappé d'abord son imagination semble oublié. Mais le plus souvent il dédaignera de

marquer clairement la frontière indécise où se rejoignent « les transports de l'esprit et des sens ».

L'INFLUENCE DE L'ŒUVRE *Ne chargeons pas Baudelaire d'une douteuse postérité en proclamant trop vite que toute la poésie moderne procède de lui. Tout le symbolisme, c'est assez dire, et c'est beaucoup, surtout si l'on étend le symbolisme, malgré ses contradictions et ses faillites, jusqu'aux suggestions immatérielles de la poésie pure.*

Baudelaire est peut-être le premier poète qui ait fait effort pour s'évader du romantisme, auquel les conditions de sa vie et de son milieu semblaient l'avoir destiné. Entre le sentiment et la raison, que les deux grandes générations poétiques du XIX^e siècle invoqueront successivement comme la loi unique de leur inspiration, entre les abus du lyrisme oratoire et les froides copies de l'art positiviste, il a tracé à la poésie une route inconnue. Ce qu'avaient cherché quelques-uns des plus originaux parmi les survivants de la génération romantique, un Gérard de Nerval par exemple, cet art de suggérer à l'esprit des impressions par la musique des mots et la transparence des symboles, Baudelaire le découvre et le révèle par la décisive expérience de sa vie personnelle et la leçon magistrale de son œuvre. Il a ramené la poésie au lyrisme pur, c'est-à-dire au lyrisme dépouillé de l'idée claire, du sentiment personnel, de l'objet apparent : plus de développement logique, d'analyse, de rhétorique ni de description ; seulement le mystérieux accord de l'intelligence et de la sensualité devant le mensonge décevant des formes sensibles.

Les plus grands parmi les poètes qui sont venus après lui dans le dernier tiers du XIX^e siècle ont recueilli et transmis fidèlement sa leçon. C'est Verlaine, dont les Poèmes Saturniens, en 1866, sont tout chargés de répliques baudelairiennes ; c'est Rimbaud ; c'est Mallarmé. Ce mélange de rêverie voluptueuse et de tristesse musicale, qui semble la marque personnelle de Verlaine, cette poésie impalpable

qui n'est que « rythme, mélodie, frisson d'une pensée derrière une sensation », c'est dans *Le Balcon* ou *L'Invitation au Voyage* qu'elle prend sa source ; et certaines strophes de l'Art poétique de 1874 semblent une définition de l'inspiration et de la technique des *Fleurs du Mal*. Si les premiers vers de Rimbaud portaient la marque de la facture parnassienne, non sans quelques troublantes indications en demi-teintes et en murmures, bientôt cet appel nostalgique vers l'aventure qui va emporter l'imagination du poète répondra à l'anxieuse attente de Baudelaire : le Bateau ivre sans pilote et sans gouvernail, qui dans sa fuite désordonnée hors de la plate réalité entraîne le poète vers le mirage de l'inconnu, nous l'avons déjà rencontré voguant vers une légendaire Cythère,

Berçant notre infini sur le fini des mers.

Des poèmes de *L'Artiste* ou du Parnasse contemporain au lyrisme pur jailli des sources secrètes de l'intelligence et de la sensibilité, la poésie de Mallarmé est tout entière pénétrée, sous ses deux formes successives, mais nullement contradictoires, de cette grande influence dont il a été, pour la génération d'aujourd'hui, le plus légitime héritier, l'interprète le plus écouté : même dégoût de la vie médiocre, même nostalgie d'un monde magique que les sortilèges de l'art ouvrent au poète ; ni la recherche d'effets harmonieux et de rares correspondances, ni la tendance à transposer l'objet en image pour en mieux goûter toutes les jouissances possibles, ni enfin cette « volonté remarquable d'isoler la Poésie de toute autre essence qu'elle-même », comme écrit Paul Valéry, n'apparaissent, chez Mallarmé, comme des découvertes de son génie personnel ; il en a reçu l'exemple de celui qui fut, avant lui, le véritable initiateur de la poésie pure. Même les lois exigeantes de son esthétique, ce besoin impérieux d'une syntaxe nouvelle, et presque d'un vocabulaire nouveau, sa volonté de donner un sens plus pur aux mots de la tribu, ses recherches de timbres rares et de rythmes

singuliers s'inspirent du grand magicien qui, parce qu'il possédait les secrets les plus subtils du chant, a révélé aux hommes que l'Art devait être essentiellement un choix hautain et difficile.

LE TEXTE DES " FLEURS DU MAL "

La première édition des Fleurs du Mal, publiée par Poulet-Malassis et de Broise, à Paris, date de 1857. Cet in-12 de 248 p., plus 8 p. non chiffrées, constitue proprement l'édition originale. Elle est divisée en cinq parties : Spleen et Idéal ; Les Fleurs du Mal ; Révolte ; Le Vin ; La Mort ; — et comprend cent poèmes, dont six furent condamnés par le jugement du tribunal correctionnel.

La seconde édition, publiée par les mêmes éditeurs en 1861, présente avec la première de sensibles différences : c'est un in-12 de 319 p. plus 6 p. non chiffrées. Cette fois le texte est divisé en six parties : Spleen et Idéal ; Tableaux parisiens ; Le Vin ; Les Fleurs du Mal ; Révolte ; La Mort. Les éditeurs ayant dû supprimer les six pièces condamnées, il ne subsiste que quatre-vingt-quatorze poèmes de la première édition, auxquels Baudelaire a ajouté trente-cinq poèmes nouveaux. Le classement des pièces n'est pas conforme à celui de 1857, et le texte, soigneusement revu par le poète, comporte de nombreuses et importantes corrections. Un banal portrait, dessiné et gravé par Bracquemond, n'ajoute rien à la valeur du livre.

Cette seconde édition, la dernière revue par Baudelaire, mérite seule le titre d'édition définitive, que prit, à tort, en 1868, l'importante réimpression procurée par Charles Asselineau et Théodore de Banville, chez Michel Lévy. L'ouvrage est précédé de la célèbre notice de Théophile Gautier et d'un portrait gravé par Nargeot, d'après une photographie de Carjat. Cette édition fut longtemps la plus

répandue, celle qui a le plus contribué à faire connaître et aimer l'œuvre de Baudelaire dans la génération littéraire qui a suivi sa mort. Malheureusement, le texte en est assez souvent fautif, la disposition des pièces, entre lesquelles ont été intercalés des poèmes nouveaux, ne paraît se justifier ni par la volonté du poète, ni par des raisons logiques ; enfin ces poèmes nouveaux eux-mêmes semblent arbitrairement incorporés aux *Fleurs du Mal*, auxquels il n'est pas vraisemblable que Baudelaire les eût destinés. Après 1861, il songeait certainement à préparer une nouvelle édition de son livre ; il voulait, dans une sorte d'appendice, donner en manière de références et de témoignages justificatifs des articles et des lettres écrits en 1857, à l'occasion des débats passionnés qu'avaient suscités la publication et le procès des *Fleurs du Mal*. Asselineau et Banville tinrent compte de cette volonté et constituèrent cet appendice.

En 1866, peu de temps avant la mort de Baudelaire, Poulet-Malassis avait fait imprimer à Bruxelles, sous le titre *Les Épaves*, et sans doute à l'insu de l'auteur¹, en tout cas sans son assentiment, un recueil qui comprend vingt-trois pièces, divisées en six parties : *Les Épaves* ; *Pièces condamnées* ; *Galanteries* ; *Épigraphes* ; *Pièces diverses* ; *Bouffonneries*. L'ouvrage est précédé d'un frontispice de Félicien Rops ; tiré à 260 exemplaires, il s'adressait surtout à la curiosité des bibliophiles. Les poèmes qui composent *Les Épaves*, sauf cinq², ont été, sans grand discernement, intercalés parmi *Les Fleurs du Mal* dans l'édition de 1868. Ajoutons que *Les Épaves* furent condamnées le 6 mai 1868 par le Tribunal correctionnel de Lille ; l'ouvrage devait être détruit ; l'éditeur était frappé d'un an de prison et d'une amende de 500 francs.

1. Un exemplaire d'épreuves des *Fleurs du Mal* et des *Épaves* provenant de la collection Parran, et passé en vente en 1922, contenait des documents joints qui tendent à établir le contraire.

2. Ces cinq poèmes nouveaux sont : *Promesses d'un Visage*, *Le Monstre* ou *Le Parangympe d'une Nymphé macabre*, *Sur les débuts de Mlle Amina Boschetti*, *A propos d'un importun*, *Un Cabaret folâtre*.

En 1866 également, Lemerre publia dans *Le Parnasse contemporain* seize pièces qu'il intitula *Les Nouvelles Fleurs du Mal*, vraisemblablement avec l'autorisation de Baudelaire ou de ses proches, et qui devaient faire partie de la 3^e édition préparée par le poète.

Telles sont, en dehors des très nombreuses publications de pièces dans les journaux ou dans les revues, que nous signalerons dans nos notes, les sources essentielles pour établir le texte des *Fleurs du Mal*.

Quant aux éditions modernes, nous devons nous borner à signaler ici quelques-unes des plus importantes dans leur ordre chronologique :

Les *Fleurs du Mal*, textes de 1857, 1861 et 1868, avec les variantes, *Les Maîtres du Livre*, 1911.

Les *Fleurs du Mal*, avec les variantes, Fasquelle, 1917.

Les *Fleurs du Mal*, 1857-1861, G. Crès, 1917 ; texte établi, notes et variantes, par A. Van Bever.

Les *Fleurs du Mal*, Édition du Centenaire. Introduction bibliographique de Pierre Dufay. Librairie des Bibliophiles parisiens, 1921.

Les *Fleurs du Mal*, *Les Épaves*. L. Conard, 1922 ; notice, notes et éclaircissements de J. Crépet.

Les *Fleurs du Mal*, édition intégrale, revue sur les textes originaux, Garnier, 1924 ; préfacée et annotée par E. Raynaud.

Poésies de Baudelaire, *Le Livre Français*, Piazza, 1926 : texte établi et notice par A. Pauphilet.

LE TEXTE, LES NOTES ET LES VARIANTES DE CETTE ÉDITION

Notre édition étant conforme au dernier texte revu par l'auteur, reproduit celle de 1861, mais en y ajoutant les six pièces condamnées ; nous avons cru devoir rendre à

celles-ci leur caractère primitif et le sens qu'elles avaient dans la pensée du poète, d'une part en les rétablissant à la place qu'elles occupaient dans l'édition de 1857, d'autre part, en respectant, pour ces six pièces, le texte même de cette édition. Ainsi, pour tout ce qui constitue proprement *Les Fleurs du Mal*, la leçon adoptée, texte et ponctuation, est toujours celle à laquelle Baudelaire s'était définitivement arrêté. Il n'y avait pas de vaines minuties ni de scrupules puérils, quand il s'agissait de donner à son œuvre cette perfection et cette harmonie, qui étaient pour lui la fin suprême de l'art : certaines préférences orthographiques, certaines coupes de la strophe ou du vers au moyen d'un tiret, l'emploi d'une majuscule, d'un blanc, et jusqu'à la place d'une virgule, dénotent toujours une intention précise, et les corrections de détail étaient souvent l'objet, entre le poète et son éditeur, de discussions passionnées. Nous comprenons mal aujourd'hui pourquoi l'on continue à rejeter les Pièces condamnées parmi *Les Épaves*, à la fin du livre. Dans *Les Épaves* de 1866, elles étaient surtout, il faut bien le dire, une curiosité érotique. Est-il nécessaire, est-il juste de leur conserver ce sens ? Le *Lethé*, qui appartient au « cycle Jeanne Duval » et *A celle qui est trop gaie*, pièce inspirée par M^{me} Sabatier et qui lui fut adressée directement, ne semblent plus pouvoir être séparés aujourd'hui des poèmes de même époque, de même inspiration et avec lesquels, dans la pensée du poète, ils étaient liés intimement. De même, il est manifeste que *Lesbos* et la première des deux pièces intitulées *Femmes damnées* forment avec la seconde un ensemble harmonieux.

Pour toutes les poésies qui ne faisaient pas partie des éditions de 1857 et de 1861 : *Nouvelles Fleurs du Mal*, *Épaves*, ou *Vers de circonstance*, nous nous sommes référés à l'édition, improprement appelée définitive, donnée en 1868 par Asselineau et Banville. Mais au lieu de les mélanger aux poèmes des 1^{re} et 2^e éditions, qui constituent seuls, à proprement parler, *Les Fleurs du Mal*, nous les présentons à la fin du livre comme une sorte de *Supplément*.

Nous avons réduit à l'essentiel les indications qui constituent la matière de nos notes ; celles qui nous paraissent indispensables sont les références bibliographiques, dates, sources, ou allusions nécessaires à connaître pour situer exactement l'œuvre et en comprendre la portée. Chacune des pièces de Baudelaire pourrait inspirer un commentaire détaillé et touffu qui, bien entendu, n'ajouterait rien à sa valeur, mais établirait tous les contacts, rapports et retentissements, proches ou lointains, de cette poésie. Nous pensons qu'un commentaire de ce genre ne serait pas à sa place dans cette édition, et bien que les plus célèbres poèmes des *Fleurs du Mal* aient déjà autour d'eux toute une « littérature » et toute une légende, nous avons cru devoir négliger l'une et l'autre. Si nous indiquons toujours avec précision le périodique, journal ou revue, où telle pièce a paru avant de prendre place dans le livre, c'est parce que la date et les variantes de cette première version contiennent souvent un utile enseignement. On a dressé la liste de ces périodiques auxquels le poète a collaboré de 1845 à 1866 ; elle comprend vingt-deux noms, dont certains aujourd'hui paraissent aussi obscurs ou dérisoires que *L'Écho des Marchands de Vins*, *Le Messager de l'Assemblée* et *Le Magasin des Familles*, mais dont plusieurs sont aussi illustres que *L'Artiste*, la *Revue de Paris* et la *Revue des Deux Mondes*.

Nos variantes tiennent compte non seulement de la comparaison entre l'édition de 1861 et celles de 1857 et de 1868, mais aussi de la publication originale dans un périodique, quand il y a lieu, et même des manuscrits et des épreuves, toutes les fois que les précieux travaux de MM. J. Crépet et A. Van Bever nous ont permis d'atteindre ces sources.

Il est, en effet, profondément regrettable que tout l'appareil critique, nécessaire à une parfaite intelligence du texte, ne puisse être aujourd'hui encore accessible. Un manuscrit collectif des *Fleurs du Mal* n'existe pas à notre connaissance. Les éléments en sont sans doute dispersés, au hasard des ventes. Nous devons nous contenter, dans l'état actuel des

choses, de manuscrits fragmentaires, série de pièces ou pièces isolées, dont plusieurs ont fait l'objet de reproductions; la plus célèbre est l'ensemble des douze pièces autographes, connues sous le nom de Manuscrits Laffont, du nom du collectionneur, M. le docteur Laffont, et qui ont été publiées en fac-similé par Van Bever sous le titre *Douze poèmes de Charles Baudelaire* (1917)¹. M. Armand Godoy a donné également plusieurs poèmes ou fragments de poèmes, — quelques-uns inédits, — dont il possédait les manuscrits, dans un fascicule du *Manuscrit autographe consacré à Baudelaire* (1929). Enfin les catalogues de ventes nous révèlent de temps en temps quelques pages manuscrites du grand poète. Nous ne pouvons signaler ici toutes ces publications dispersées, mais nous en avons utilisé les éléments dans nos Notes et Variantes, en les indiquant à leur place.

D'autre part, un document capital pour l'établissement du texte est le fameux exemplaire des *Fleurs du Mal*, formé d'épreuves corrigées de la main de Baudelaire, et que l'on connaît sous le nom d'exemplaire Parran. Cet exemplaire, qui avait été constitué par Poulet-Malassis, après avoir appartenu à Parran, est passé plusieurs fois en vente, notamment en 1922. Il a fourni un grand nombre de variantes intéressantes.

Baudelaire s'est souvent, beaucoup, et presque toujours heureusement corrigé. Certains textes ont été pour lui l'occasion de scrupules, de repentirs, dans lesquels son imagination tourmentée entraît pour une bonne part, mais où son instinct très sûr de la langue et du rythme lui faisait finalement discerner la leçon la meilleure. Le sonnet intitulé *La Mort des Artistes* a été refait presque entièrement entre 1851 et 1857. Dans une de ses pièces les plus fameuses,

1. Ce sont les pièces XI, XIII, XCI, XCVIII, CVI, CVIII, CXVIII, CXXI, CXXII, CXXIV, et XI du *Supplément*, dans cette édition.

La Mort des Amants, le poète, avant d'en venir à ce vers parfait :

Un soir fait de rose et de bleu mystique,

hésite entre deux variantes qui ne le satisfont point :

Un soir *teint* de rose et de bleu mystique,
Un soir *plein* de rose et de bleu mystique,

Les premiers vers de Rêve parisien :

De ce terrible paysage,
Tel que jamais mortel n'en rit...

ont jusqu'à cinq leçons successives et les annotations du manuscrit trahissent, chez le poète, les inquiétudes de sa pensée. Ces quelques exemples suffiront à montrer l'intérêt d'une édition critique, dont nous ne possédons pas encore, il faut le répéter ici avec regret, les éléments définitifs.

ÉDOUARD MAYNIAL.

LES FLEURS DU MAL

AU POÈTE IMPECCABLE
AU PARFAIT MAGICIEN ÈS LETTRES FRANÇAISES
A MON TRÈS CHER ET TRÈS VÉNÉRÉ

MAITRE ET AMI

THÉOPHILE GAUTIER

AVEC LES SENTIMENTS
DE LA PLUS PROFONDE HUMILITÉ
JE DÉDIE
CES FLEURS MALADIVES

C. B.

AU LECTEUR

La sottise, l'erreur, le péché, la lésine,
Occupent nos esprits et travaillent nos corps,
Et nous alimentons nos aimables remords,
Comme les mendiants nourrissent leur vermine.

Nos péchés sont têtus, nos repentirs sont lâches ;
Nous nous faisons payer grassement nos aveux,
Et nous rentrons gaiement dans le chemin bourbeux,
Croyant par de vils pleurs laver toutes nos taches.

Sur l'oreiller du mal c'est Satan Trismégiste
Qui berce longuement notre esprit enchanté,
Et le riche métal de notre volonté
Est tout vaporisé par ce savant chimiste.

C'est le Diable qui tient les fils qui nous remuent
Aux objets répugnants nous trouvons des appas ;
Chaque jour vers l'Enfer nous descendons d'un pas,
Sans horreur, à travers des ténèbres qui puent.

Ainsi qu'un débauché pauvre qui baise et mange
Le sein martyrisé d'une antique catin,
Nous volons au passage un plaisir clandestin
Que nous pressons bien fort comme une vieille orange.

Serré, fourmillant, comme un million d'helminthes,
Dans nos cerveaux ribote un peuple de Démons,
Et, quand nous respirons, la Mort dans nos poumons
Descend, fleuve invisible, avec de sourdes plaintes.

Si le viol, le poison, le poignard, l'incendie,
N'ont pas encor brodé de leurs plaisants dessins
Le canevas banal de nos piteux destins,
C'est que notre âme, hélas ! n'est pas assez hardie.

Mais parmi les chacals, les panthères, les lices,
Les singes, les scorpions, les vautours, les serpents,
Les monstres glapissants, hurlants, grognants, rampants,
Dans la ménagerie infâme de nos vices,

Il en est un plus laid, plus méchant, plus immonde !
Quoiqu'il ne pousse ni grands gestes ni grands cris,
Il ferait volontiers de la terre un débris
Et dans un bâillement avalerait le monde ;

C'est l'Ennui ! — L'œil chargé d'un pleur involontaire,
Il rêve d'échafauds en fumant son houka.
Tu le connais, lecteur, ce monstre délicat,
— Hypocrite lecteur, — mon semblable, — mon frère !

SPLEEN ET IDÉAL

SPLEEN ET IDÉAL

I

BÉNÉDICTION

Lorsque, par un décret des puissances suprêmes,
Le Poète apparaît en ce monde ennuyé,
Sa mère épouvantée et pleine de blasphèmes
Crispe ses poings vers Dieu, qui la prend en pitié :

— « Ah ! que n'ai-je mis bas tout un nœud de vipères,
Plutôt que de nourrir cette dérision !
Maudite soit la nuit aux plaisirs éphémères
Où mon ventre a conçu mon expiation !

Puisque tu m'as choisie entre toutes les femmes
Pour être le dégoût de mon triste mari,
Et que je ne puis pas rejeter dans les flammes,
Comme un billet d'amour, ce monstre rabougri,

Je ferai rejaillir ta haine qui m'accable
Sur l'instrument maudit de tes méchancetés,
Et je tordrai si bien cet arbre misérable,
Qu'il ne pourra pousser ses boutons empestés ! »

Elle ravale ainsi l'écume de sa haine,
Et, ne comprenant pas les desseins éternels,
Elle-même prépare au fond de la Géhenne
Les bûchers consacrés aux crimes maternels.

Pourtant, sous la tutelle invisible d'un Ange,
L'Enfant déshérité s'enivre de soleil,
Et dans tout ce qu'il boit et dans tout ce qu'il mange
Retrouve l'ambroisie et le nectar vermeil.

Il joue avec le vent, cause avec le nuage,
Et s'enivre en chantant du chemin de la croix ;
Et l'Esprit qui le suit dans son pèlerinage
Pleure de le voir gai comme un oiseau des bois.

Tous ceux qu'il veut aimer l'observent avec crainte,
Ou bien, s'enhardissant de sa tranquillité,
Cherchent à qui saura lui tirer une plainte.
Et font sur lui l'essai de leur férocité.

Dans le pain et le vin destinés à sa bouche
Ils mêlent de la cendre avec d'impurs crachats ;
Avec hypocrisie ils jettent ce qu'il touche,
Et s'accusent d'avoir mis leurs pieds dans ses pas.

Sa femme va criant sur les places publiques :
— « Puisqu'il me trouve assez belle pour m'adorer,
Je ferai le métier des idoles antiques,
Et comme elles je veux me faire redorer ;

Et je me soulerai de nard, d'encens, de myrrhe,
De génuflexions, de viandes et de vins,
Pour savoir si je puis dans un cœur qui m'admire
Usurper en riant les hommages divins !

Et, quand je m'ennuierai de ces farces impies,
Je poserai sur lui ma frêle et forte main ;
Et mes ongles, pareils aux ongles des harpies,
Sauront jusqu'à son cœur se frayer un chemin.

Comme un tout jeune oiseau qui tremble et qui palpite,
J'arracherai ce cœur tout rouge de son sein,
Et, pour rassasier ma bête favorite,
Je le lui jeterai par terre avec dédain ! »

Vers le Ciel, où son œil voit un trône splendide,
Le Poète serein lève ses bras pieux,
Et les vastes éclairs de son esprit lucide
Lui dérobent l'aspect des peuples furieux :

— « Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance
Comme un divin remède à nos impuretés
Et comme la meilleure et la plus pure essence
Qui prépare les forts aux saintes voluptés !

Je sais que vous gardez une place au Poète
Dans les rangs bienheureux des saintes Légions,
Et que vous l'invitez à l'éternelle fête
Des Trônes, des Vertus, des Dominations.

Je sais que la douleur est la noblesse unique
Où ne mordront jamais la terre et les enfers,
Et qu'il faut pour tresser ma couronne mystique
Imposer tous les temps et tous les univers.

Mais les bijoux perdus de l'antique Palmyre,
Les métaux inconnus, les perles de la mer,
Par votre main montés, ne pourraient pas suffire
A ce beau diadème éblouissant et clair ;

Car il ne sera fait que de pure lumière,
Puisée au foyer saint des rayons primitifs,
Et dont les yeux mortels, dans leur splendeur entière,
Ne sont que des miroirs obscurcis et plaintifs ! »

II

L'ALBATROS

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage
Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres amers.

A peine les ont-ils déposés sur les planches,
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule !
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid !
L'un agace son bec avec un brûle-gueule,
L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait !

Le Poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer ;
Exilé sur le sol au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

III

ÉLEVATION

Au-dessus des étangs, au-dessus des vallées,
Des montagnes, des bois, des nuages, des mers,
Par delà le soleil, par delà les éthers,
Par delà les confins des sphères étoilées,

Mon esprit, tu te meus avec agilité,
Et, comme un bon nageur qui se pâme dans l'onde,
Tu sillonnes gaiement l'immensité profonde
Avec une indicible et mâle volupté.

Envole-toi bien loin de ces miasmes morbides,
Va te purifier dans l'air supérieur,
Et bois, comme une pure et divine liqueur,
Le feu clair qui remplit les espaces limpides.

Derrière les ennuis et les vastes chagrins
Qui chargent de leur poids l'existence brumeuse,
Heureux celui qui peut d'une aile vigoureuse
S'élancer vers les champs lumineux et sereins ;

Celui dont les penses, comme des alouettes,
Vers les cieux le matin prennent un libre essor,
— Qui plane sur la vie, et comprend sans effort
Le langage des fleurs et des choses muettes !

IV

CORRESPONDANCES

La Nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles ;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.

Comme de longs échos qui de loin se confondent
Dans une ténébreuse et profonde unité,
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants.
Doux comme les hautbois, verts comme les prairies,
— Et d'autres, corrompus, riches et triomphants,

Ayant l'expansion des choses infinies,
Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens,
Qui chantent les transports de l'esprit et des sens.

V

J'aime le souvenir de ces époques nues,
Dont Phœbus se plaisait à dorer les statues.
Alors l'homme et la femme en leur agilité
Jouissaient sans mensonge et sans anxiété,
Et, le ciel amoureux leur caressant l'échine,
Exerçaient la santé de leur noble machine.
Cybèle alors, fertile en produits généreux,
Ne trouvait point ses fils un poids trop onéreux,
Mais, louve au cœur gonflé de tendresses communes,
Abreuvait l'univers à ses tétines brunes.
L'homme, élégant, robuste et fort, avait le droit
D'être fier des beautés qui le nommaient leur roi ;
Fruits purs de tout outrage et vierges de gerçures,
Dont la chair lisse et ferme appelait les morsures !

Le Poète aujourd'hui, quand il veut concevoir
Ces natives grandeurs, aux lieux où se font voir
La nudité de l'homme et celle de la femme,
Sent un froid ténébreux envelopper son âme
Devant ce noir tableau plein d'épouvantement.
O monstruosité pleurant leur vêtement !
O ridicules troncs ! torses dignes des masques !
O pauvres corps tordus, maigres, ventrus ou flasques,
Que le dieu de l'Utile, implacable et serein,
Enfants, emmaillota dans ses langes d'airain !
Et vous, femmes, hélas ! pâles comme des cierges,
Que ronge et que nourrit la débauche, et vous, vierges,

Du vice maternel traînant l'hérédité
Et toutes les hideurs de la fécondité !

Nous avons, il est vrai, nations corrompues,
Aux peuples anciens des beautés inconnues :
Des visages rongés par les chancres du cœur,
Et comme qui dirait des beautés de langueur;
Mais ces inventions de nos muses tardives
N'empêcheront jamais les races maladives
De rendre à la jeunesse un hommage profond,
— A la sainte jeunesse, à l'air simple, au doux front,
A l'œil limpide et clair ainsi qu'une eau courante,
Et qui va répandant sur tout, insouciant
Comme l'azur du ciel, les oiseaux et les fleurs,
Ses parfums, ses chansons et ses douces chaleurs !

VI

LES PHARES

Rubens, fleuve d'oubli, jardin de la paresse,
Oreiller de chair fraîche où l'on ne peut aimer,
Mais où la vie afflue et s'agite sans cesse,
Comme l'air dans le ciel et la mer dans la mer ;

Léonard de Vinci, miroir profond et sombre,
Où des anges charmants, avec un doux souris
Tout chargé de mystère, apparaissent à l'ombre
Des glaciers et des pins qui ferment leur pays ;

Rembrandt, triste hôpital tout rempli de murmures,
Et d'un grand crucifix décoré seulement,
Où la prière en pleurs s'exhale des ordures,
Et d'un rayon d'hiver traversé brusquement ;

Michel-Ange, lieu vague où l'on voit des Hercules
Se mêler à des Christs, et se lever tout droits
Des fantômes puissants qui dans les crépuscules
Déchirent leur suaire en étirant leurs doigts ;

Colères de boxeur, impudences de faune,
Toi qui sus ramasser la beauté des goujats,
Grand cœur gonflé d'orgueil, homme débile et jaune,
Puget, mélancolique empereur des forçats ;

Watteau, ce carnaval où bien des cœurs illustres,
Comme des papillons, errent en flamboyant,
Décors frais et légers éclairés par des lustres
Qui versent la folie à ce bal tournoyant ;

Goya, cauchemar plein de choses inconnues,
De fœtus qu'on fait cuire au milieu des sabbats,
De vieilles au miroir et d'enfants toutes nues,
Pour tenter les démons ajustant bien leurs bas ;

Delacroix, lac de sang hanté des mauvais anges,
Ombragé par un bois de sapins toujours vert,
Où, sous un ciel chagrin, des fanfares étranges
Passent, comme un soupir étouffé de Weber ;

Ces malédictions, ces blasphèmes, ces plaintes,
Ces extases, ces cris, ces pleurs, ces *Te Deum*,
Sont un écho redit par mille labyrinthes ;
C'est pour les cœurs mortels un divin opium !

C'est un cri répété par mille sentinelles,
Un ordre renvoyé par mille porte-voix ;
C'est un phare allumé sur mille citadelles,
Un appel de chasseurs perdus dans les grands bois !

Car c'est vraiment, Seigneur, le meilleur témoignage
Que nous puissions donner de notre dignité
Que cet ardent sanglot qui roule d'âge en âge
Et vient mourir au bord de votre éternité !

VII

LA MUSE MALADE

Ma pauvre Muse, hélas ! qu'as-tu donc ce matin ?
Tes yeux creux sont peuplés de visions nocturnes,
Et je vois tour à tour réfléchis sur ton teint
La folie et l'horreur, froides et taciturnes.

Le succube verdâtre et le rose lutin
T'ont-ils versé la peur et l'amour de leurs urnes ?
Le cauchemar, d'un poing despotique et mutin,
T'a-t-il noyée au fond d'un fabuleux Minturnes ?

Je voudrais qu'exhalant l'odeur de la santé
Ton sein de pensers forts fût toujours fréquenté,
Et que ton sang chrétien coulât à flots rythmiques,

Comme les sons nombreux des syllabes antiques,
Où règnent tour à tour le père des chansons,
Phœbus, et le grand Pan, le seigneur des moissons.

VIII

LA MUSE VÉNALE

O Muse de mon cœur, amante des palais,
Auras-tu, quand Janvier lâchera ses Borées,
Durant les noirs ennuis des neigeuses soirées,
Un tison pour chauffer tes deux pieds violets ?

Ranimeras-tu donc tes épaules marbrées
Aux nocturnes rayons qui percent les volets ?
Sentant ta bourse à sec autant que ton palais,
Récolteras-tu l'or des voûtes azurées ?

Il te faut, pour gagner ton pain de chaque soir,
Comme un enfant de chœur, jouer de l'encensoir,
Chanter des *Te Deum* auxquels tu ne crois guère,

Ou, saltimbanque à jeun, étaler tes appas
Et ton rire trempé de pleurs qu'on ne voit pas,
Pour faire épanouir la rate du vulgaire.

IX

LE MAUVAIS MOINE

Les cloîtres anciens sur leurs grandes murailles
Étalaient en tableaux la sainte Vérité,
Dont l'effet, réchauffant les pieuses entrailles,
Tempérait la froideur de leur austérité.

En ces temps où du Christ florissaient les semailles,
Plus d'un illustre moine, aujourd'hui peu cité,
Prenant pour atelier le champ des funérailles,
Glorifiait la Mort avec simplicité.

— Mon âme est un tombeau que, mauvais cénobite,
Depuis l'éternité je parcours et j'habite ;
Rien n'embellit les murs de ce cloître odieux.

O moine fainéant ! quand saurai-je donc faire
Du spectacle vivant de ma triste misère
Le travail de mes mains et l'amour de mes yeux ?

X

L'ENNEMI

Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage,
Traversé çà et là par de brillants soleils ;
Le tonnerre et la pluie ont fait un tel ravage,
Qu'il reste en mon jardin bien peu de fruits vermeils.

Voilà que j'ai touché l'automne des idées,
Et qu'il faut employer la pelle et les râteaux
Pour rassembler à neuf les terres inondées,
Où l'eau creuse des trous grands comme des tombeaux.

Et qui sait si les fleurs nouvelles que je rêve
Trouveront dans ce sol lavé comme une grève
Le mystique aliment qui ferait leur vigueur ?

— O douleur ! ô douleur ! Le Temps mange la vie,
Et l'obscur Ennemi qui nous ronge le cœur
Du sang que nous perdons croît et se fortifie !

XI

LE GUIGNON

Pour soulever un poids si lourd,
Sisyphé, il faudrait ton courage !
Bien qu'on ait du cœur à l'ouvrage,
L'Art est long et le Temps est court.

Loin des sépultures célèbres,
Vers un cimetière isolé,
Mon cœur, comme un tambour voilé,
Va battant des marches funèbres.

— Maint joyau dort enseveli
Dans les ténèbres et l'oubli,
Bien loin des pioches et des sondes ;

Mainte fleur épanche à regret
Son parfum doux comme un secret
Dans les solitudes profondes.

XII

LA VIE ANTÉRIEURE

J'ai longtemps habité sous de vastes portiques
Que les soleils marins teignaient de mille feux,
Et que leurs grands piliers, droits et majestueux,
Rendaient pareils, le soir, aux grottes basaltiques.

Les houles, en roulant les images des cieux,
Mêlaient d'une façon solennelle et mystique
Les tout-puissants accords de leur riche musique
Aux couleurs du couchant reflété par mes yeux.

C'est là que j'ai vécu dans les voluptés calmes,
Au milieu de l'azur, des vagues, des splendeurs
Et des esclaves nus, tout imprégnés d'odeurs,

Qui me rafraîchissaient le front avec des palmes,
Et dont l'unique soin était d'approfondir
Le secret douloureux qui me faisait languir.

XIII

BOHÉMIENS EN VOYAGE

La tribu prophétique aux prunelles ardentes
Hier s'est mise en route, emportant ses petits
Sur son dos, ou livrant à leurs fiers appétits
Le trésor toujours prêt des mamelles pendantes.

Les hommes vont à pied sous leurs armes luisantes
Le long des chariots où les leurs sont blottis
Promenant sur le ciel des yeux appesantis
Par le morne regret des chimères absentes.

Du fond de son réduit sablonneux, le grillon,
Les regardant passer, redouble sa chanson ;
Cybèle, qui les aime, augmente ses verdure,

Fait couler le rocher et fleurir le désert
Devant ces voyageurs, pour lesquels est ouvert
L'empire familial des ténèbres futures.

XIV

L'HOMME ET LA MER

Homme libre, toujours tu chériras la mer !
La mer est ton miroir ; tu contemples ton âme
Dans le déroulement infini de sa lame,
Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer.

Tu te plais à plonger au sein de ton image ;
Tu l'embrasses des yeux et des bras, et ton cœur
Se distrait quelquefois de sa propre rumeur
Au bruit de cette plainte indomptable et sauvage.

Vous êtes tous les deux ténébreux et discrets :
Homme, nul n'a sondé le fond de tes abîmes ;
O mer, nul ne connaît tes richesses intimes,
Tant vous êtes jaloux de garder vos secrets !

Et cependant voilà des siècles innombrables
Que vous vous combattez sans pitié ni remord,
Tellement vous aimez le carnage et la mort,
O lutteurs éternels, ô frères implacables !

XV

DON JUAN AUX ENFERS

Quand don Juan descendit vers l'onde souterraine
Et lorsqu'il eut donné son obole à Charon,
Un sombre mendiant, l'œil fier comme Antisthène,
D'un bras vengeur et fort saisit chaque aviron.

Montrant leurs seins pendants et leurs robes ouvertes,
Des femmes se tordaient sous le noir firmament,
Et, comme un grand troupeau de victimes offertes,
Derrière lui traînaient un long mugissement.

Sganarelle en riant lui réclamait ses gages,
Tandis que Don Luis avec un doigt tremblant
Montrait à tous les morts errant sur les rivages
Le fils audacieux qui railla son front blanc.

Frissonnant sous son deuil, la chaste et maigre Elvire,
Près de l'époux perfide et qui fut son amant,
Semblait lui réclamer un suprême sourire
Où brillât la douceur de son premier serment.

Tout droit dans son armure, un grand homme de pierre
Se tenait à la barre et coupait le flot noir ;
Mais le calme héros, courbé sur sa rapière,
Regardait le sillage et ne daignait rien voir.

XVI

CHATIMENT DE L'ORGUEIL

En ces temps merveilleux où la Théologie
Fleurit avec le plus de sève et d'énergie,
On raconte qu'un jour un docteur des plus grands,
— Après avoir forcé les cœurs indifférents ;
Les avoir remués dans leurs profondeurs noires ;
Après avoir franchi vers les célestes gloires
Des chemins singuliers à lui-même inconnus,
Où les purs Esprits seuls peut-être étaient venus, —
Comme un homme monté trop haut, pris de panique,
S'écria, transporté d'un orgueil satanique :
« Jésus, petit Jésus ! je t'ai poussé bien haut !
Mais, si j'avais voulu t'attaquer au défaut
De l'armure, ta honte égalerait ta gloire,
Et tu ne serais plus qu'un fœtus dérisoire ! »

Immédiatement sa raison s'en alla.
L'éclat de ce soleil d'un crêpe se voila ;
Tout le chaos roula dans cette intelligence,
Temple autrefois vivant, plein d'ordre et d'opulence,
Sous les plafonds duquel tant de pompe avait lui.
Le silence et la nuit s'installèrent en lui,
Comme dans un caveau dont la clef est perdue.
Dès lors il fut semblable aux bêtes de la rue,
Et, quand il s'en allait sans rien voir, à travers
Les champs, sans distinguer les étés des hivers,
Sale, inutile et laid comme une chose usée,
Il faisait des enfants la joie et la risée.

XVII

LA BEAUTÉ

Je suis belle, ô mortels ! comme un rêve de pierre,
Et mon sein, où chacun s'est meurtri tour à tour,
Est fait pour inspirer au poète un amour
Éternel et muet ainsi que la matière.

Je trône dans l'azur comme un sphinx incompris ;
J'unis un cœur de neige à la blancheur des cygnes ;
Je hais le mouvement qui déplace les lignes,
Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris.

Les poètes, devant mes grandes attitudes,
Que j'ai l'air d'emprunter aux plus fiers monuments,
Consumeront leurs jours en d'austères études ;

Car j'ai, pour fasciner ces dociles amants,
De purs miroirs qui font toutes choses plus belles :
Mes yeux, mes larges yeux aux clartés éternelles !

XVIII

L'IDÉAL

Ce ne seront jamais ces beautés de vignettes,
Produits avariés, nés d'un siècle vaurien,
Ces pieds à brodequins, ces doigts à castagnettes,
Qui sauront satisfaire un cœur comme le mien.

Je laisse à Gavarni, poète des chloroses,
Son troupeau gazouillant de beautés d'hôpital,
Car je ne puis trouver parmi ces pâles roses
Une fleur qui ressemble à mon rouge idéal.

Ce qu'il faut à ce cœur profond comme un abîme,
C'est vous, Lady Macbeth, âme puissante au crime,
Rêve d'Eschyle éclos au climat des autans ;

Ou bien toi, grande Nuit, fille de Michel-Ange,
Qui tords paisiblement dans une pose étrange
Tes appas façonnés aux bouches des Titans !

XIX

LA GÉANTE

Du temps que la Nature en sa verve puissante
Concevait chaque jour des enfants monstrueux,
J'eusse aimé vivre auprès d'une jeune géante,
Comme aux pieds d'une reine un chat voluptueux.

J'eusse aimé voir son corps fleurir avec son âme
Et grandir librement dans ses terribles jeux ;
Deviner si son cœur couve une sombre flamme
Aux humides brouillards qui nagent dans ses yeux ;

Parcourir à loisir ses magnifiques formes ;
Ramper sur le versant de ses genoux énormes,
Et parfois en été, quand les soleils malsains,

Lasse, la font s'étendre à travers la campagne,
Dormir nonchalamment à l'ombre de ses seins,
Comme un hameau paisible au pied d'une montagne.

XX

LES BIJOUX

La très-chère était nue, et, connaissant mon cœur,
Elle n'avait gardé que ses bijoux sonores,
Dont le riche attirail lui donnait l'air vainqueur
Qu'ont dans leurs jours heureux les esclaves des Maures.

Quand il jette en dansant son bruit vif et moqueur,
Ce monde rayonnant de métal et de pierre
Me ravit en extase, et j'aime avec fureur
Les choses où le son se mêle à la lumière.

Elle était donc couchée, et se laissait aimer,
Et du haut du divan elle souriait d'aise
À mon amour profond et doux comme la mer
Qui vers elle montait comme vers sa falaise.

Les yeux fixés sur moi, comme un tigre dompté,
D'un air vague et rêveur elle essayait des poses,
Et la candeur unie à la lubricité
Donnait un charme neuf à ses métamorphoses.

Et son bras et sa jambe, et sa cuisse et ses reins,
Polis comme de l'huile, onduleux comme un cygne,
Passaient devant mes yeux clairvoyants et sereins ;
Et son ventre et ses seins, ces grappes de ma vigne,

S'avançaient plus câlins que les anges du mal,
Pour troubler le repos où mon âme était mise,
Et pour la déranger du rocher de cristal,
Où calme et solitaire elle s'était assise.

Je croyais voir unis par un nouveau dessin
Les hanches de l'Antiope au buste d'un imberbe,
Tant sa taille faisait ressortir son bassin.
Sur ce teint fauve et brun le fard était superbe !

— Et la lampe s'étant résignée à mourir,
Comme le foyer seul illuminait la chambre,
Chaque fois qu'il poussait un flamboyant soupir,
Il inondait de sang cette peau couleur d'ambre !

XXI

LE MASQUE

STATUE ALLÉGORIQUE
DANS LE GOUT DE LA RENAISSANCE

A Ernest Christophe, statuaire.

Contemplons ce trésor de grâces florentines ;
Dans l'ondulation de ce corps musculeux
L'Élégance et la Force abondent, sœurs divines.
Cette femme, morceau vraiment miraculeux,
Divinement robuste, adorablement mince,
Est faite pour trôner sur des lits somptueux,
Et charmer les loisirs d'un pontife ou d'un prince.

— Aussi, vois ce souris fin et voluptueux
Où la Fatuité promène son extase ;
Ce long regard sournois, langoureux et moqueur ;
Ce visage mignard, tout encadré de gaze,
Dont chaque trait nous dit avec un air vainqueur :
« La Volupté m'appelle et l'Amour me couronne ! »
A cet être doué de tant de majesté
Vois quel charme excitant la gentillesse donne !
Approchons, et tournons autour de sa beauté.

O blasphème de l'art ! ô surprise fatale !
La femme au corps divin, promettant le bonheur,
Par le haut se termine en monstre bicéphale !

— Mais non ! ce n'est qu'un masque, un décor suborneur,
Ce visage éclairé d'une exquise grimace,
Et, regarde, voici, crispée atrocement,
La véritable tête, et la sincère face
Renversée à l'abri de la face qui ment.
Pauvre grande beauté ! le magnifique fleuve
De tes pleurs aboutit dans mon cœur soucieux ;
Ton mensonge m'enivre, et mon âme s'abreuve
Aux flots que la Douleur fait jaillir de tes yeux !

— Mais pourquoi pleure-t-elle ? Elle, beauté parfaite
Qui mettrait à ses pieds le genre humain vaincu,
Quel mal mystérieux ronge son flanc d'athlète ?

— Elle pleure, insensé, parce qu'elle a vécu !
Et parce qu'elle vit ! Mais ce qu'elle déplore
Surtout, ce qui la fait frémir jusqu'aux genoux,
C'est que demain, hélas ! il faudra vivre encore !
Demain, après-demain et toujours ! — comme nous !

XVII

HYMNE A LA BEAUTÉ

Viens-tu du ciel profond ou sors-tu de l'abîme,
O Beauté ? ton regard, infernal et divin,
Verse confusément le bienfait et le crime,
Et l'on peut pour cela te comparer au vin.

Tu contiens dans ton œil le couchant et l'aurore ;
Tu répands des parfums comme un soir orageux ;
Tes baisers sont un philtre et ta bouche une amphore
Qui font le héros lâche et l'enfant courageux.

Sors-tu du gouffre noir ou descends-tu des astres ?
Le Destin charmé suit tes jupons comme un chien ;
Tu sèmes au hasard la joie et les désastres,
Et tu gouvernes tout et ne réponds de rien.

Tu marches sur des morts, Beauté, dont tu te moques ;
De tes bijoux l'Horreur n'est pas le moins charmant,
Et le Meurtre, parmi tes plus chères breloques,
Sur ton ventre orgueilleux danse amoureusement.

L'éphémère ébloui vole vers toi, chandelle,
Crépète, flambe et dit : Bénissons ce flambeau !
L'amoureux pantelant incliné sur sa belle
A l'air d'un moribond caressant son tombeau.

Que tu viennes du ciel ou de l'enfer, qu'importe,
O Beauté ! monstre énorme, effrayant, ingénu !
Si ton œil, ton souris, ton pied, m'ouvrent la porte
D'un Infini que j'aime et n'ai jamais connu ?

De Satan ou de Dieu, qu'importe ? Ange ou Sirène,
Qu'importe, si tu rends, — fée aux yeux de velours,
Rythme, parfum, lueur, ô mon unique reine ! —
L'univers moins hideux et les instants moins lourds ?

XXIII

PARFUM EXOTIQUE

Quand, les deux yeux fermés, en un soir chaud d'automne,
Je respire l'odeur de ton sein chaleureux,
Je vois se dérouler des rivages heureux
Qu'éblouissent les feux d'un soleil monotone ;

Une île paresseuse où la nature donne
Des arbres singuliers et des fruits savoureux ;
Des hommes dont le corps est mince et vigoureux,
Et des femmes dont l'œil par sa franchise étonne.

Guidé par ton odeur vers de charmants climats,
Je vois un port rempli de voiles et de mâts
Encor tout fatigués par la vague marine,

Pendant que le parfum des verts tamariniers,
Qui circule dans l'air et m'enfle la narine,
Se mêle dans mon âme au chant des mariniers.

XXIV

LA CHEVELURE

O toison, moutonnant jusque sur l'encolure !
O boucles ! O parfum chargé de nonchaloir !
Extase ! Pour peupler ce soir l'alcôve obscure
Des souvenirs dormant dans cette chevelure,
Je la veux agiter dans l'air comme un mouchoir !

La langoureuse Asie et la brûlante Afrique,
Tout un monde lointain, absent, presque défunt,
Vit dans tes profondeurs, forêt aromatique !
Comme d'autres esprits voguent sur la musique,
Le mien, ô mon amour ! nage sur ton parfum.

J'irai là-bas où l'arbre et l'homme, pleins de sève,
Se pâment longuement sous l'ardeur des climats ;
Fortes tresses, soyez la houle qui m'enlève !
Tu contiens, mer d'ébène, un éblouissant rêve
De voiles, de rameurs, de flammes et de mâts :

Un port retentissant où mon âme peut boire
A grands flots le parfum, le son et la couleur ;
Où les vaisseaux, glissant dans l'or et dans la moire,
Ouvrent leurs vastes bras pour embrasser la gloire
D'un ciel pur où frémit l'éternelle chaleur.

Je plongerai ma tête amoureuse d'ivresse
Dans ce noir océan où l'autre est enfermé ;
Et mon esprit subtil que le roulis caresse
Saura vous retrouver, ô féconde paresse,
Infinis bercements du loisir embaumé !

Cheveux bleus, pavillon de ténèbres tendues,
Vous me rendez l'azur du ciel immense et rond ;
Sur les bords duvetés de vos mèches tordues
Je m'enivre ardemment des senteurs confondues
De l'huile de coco, du musc et du goudron.

Longtemps ! toujours ! ma main dans ta crinière lourde
Sèmera le rubis, la perle et le saphir,
Afin qu'à mon désir tu ne sois jamais sourde !
N'es-tu pas l'oasis où je rêve, et la gourde
Où je hune à longs traits le vin du souvenir ?

XXV

Je t'adore à l'égal de la voûte nocturne,
O vase de tristesse, ô grande taciturne,
Et t'aime d'autant plus, belle, que tu me fuis,
Et que tu me parais, ornement de mes nuits,
Plus ironiquement accumuler les lieues
Qui séparent mes bras des immensités bleues.

Je m'avance à l'attaque, et je grimpe aux assauts,
Comme après un cadavre un chœur de vermisseaux,
Et je chéris, ô bête implacable et cruelle !
Jusqu'à cette froideur par où tu m'es plus belle !

XXVI

Tu mettrais l'univers entier dans ta ruelle,
Femme impure ! L'ennui rend ton âme cruelle.
Pour exercer tes dents à ce jeu singulier,
Il te faut chaque jour un cœur au râtelier.
Tes yeux, illuminés ainsi que des boutiques
Et des ifs flamboyants dans les fêtes publiques,
Usent insolemment d'un pouvoir emprunté,
Sans connaître jamais la loi de leur beauté.

Machine aveugle et sourde, en cruautés féconde !
Salutaire instrument, buveur du sang du monde,
Comment n'as-tu pas honte et comment n'as-tu pas
Devant tous les miroirs vu pâlir tes appas ?
La grandeur de ce mal où tu te crois savante
Ne t'a donc jamais fait reculer d'épouvante,
Quand la nature, grande en ses desseins cachés,
De toi se sert, ô femme, ô reine des péchés,
— De toi, vil animal, — pour pétrir un génie ?

O fangeuse grandeur ! sublime ignominie !

XXVII

SED NON SATIATA

Bizarre déité, brune comme les nuits,
Au parfum mélangé de musc et de havane,
Œuvre de quelque obi, le Faust de la savane,
Sorcière au flanc d'ébène, enfant des noirs minuits,

Je préfère au constance, à l'opium, au nuits,
L'élixir de ta bouche où l'amour se pavane ;
Quand vers toi mes désirs partent en caravane,
Tes yeux sont la citerne où boivent mes ennuis.

Par ces deux grands yeux noirs, soupiraux de ton âme,
O démon sans pitié ! verse-moi moins de flamme ;
Je ne suis pas le Styx pour t'embrasser neuf fois,

Hélas ! et je ne puis, Mégère libertine,
Pour briser ton courage et te mettre aux abois,
Dans l'enfer de ton lit devenir Proserpine !

XXVIII

Avec ses vêtements ondoyants et nacrés,
Même quand elle marche on croirait qu'elle danse,
Comme ces longs serpents que les jongleurs sacrés
Au bout de leurs bâtons agitent en cadence.

Comme le sable morne et l'azur des déserts,
Insensibles tous deux à l'humaine souffrance,
Comme les longs réseaux de la houle des mers,
Elle se développe avec indifférence.

Ses yeux polis sont faits de minéraux charmants,
Et dans cette nature étrange et symbolique
Où l'ange inviolé se mêle au sphinx antique,

Où tout n'est qu'or, acier, lumière et diamants,
Resplendit à jamais, comme un astre inutile,
La froide majesté de la femme stérile.

XXIX

LE SERPENT QUI DANSE

Que j'aime voir, chère indolente,
De ton corps si beau,
Comme une étoffe vacillante,
Miroiter la peau !

Sur ta chevelure profonde
Aux âcres parfums,
Mer odorante et vagabonde
Aux flots bleus et bruns,

Comme un navire qui s'éveille
Au vent du matin,
Mon âme rêveuse appareille
Pour un ciel lointain.

Tes yeux, où rien ne se révèle
De doux ni d'amer,
Sont deux bijoux froids où se mêle
L'or avec le fer.

A te voir marcher en cadence,
Belle d'abandon,
On dirait un serpent qui danse
Au bout d'un bâton.

Sous le fardeau de ta paresse
Ta tête d'enfant
Se balance avec la mollesse
D'un jeune éléphant,

Et ton corps se penche et s'allonge
Comme un fin vaisseau
Qui roule bord sur bord et plonge
Ses vergues dans l'eau.

Comme un flot grossi par la fonte
Des glaciers grondants,
Quand l'eau de ta bouche remonte
Au bord de tes dents,

Je crois boire un vin de Bohême,
Amer et vainqueur,
Un ciel liquide qui parsème
D'étoiles mon cœur !

XXX

UNE CHAROGNE

Rappelez-vous l'objet que nous vîmes, mon âme,
Ce beau matin d'été si doux :
Au détour d'un sentier une charogne infâme
Sur un lit semé de cailloux,

Les jambes en l'air, comme une femme lubrique,
Brûlante et suant les poisons,
Ouvrait d'une façon nonchalante et cynique
Son ventre plein d'exhalaisons.

Le soleil rayonnait sur cette pourriture,
Comme afin de la cuire à point,
Et de rendre au centuple à la grande Nature
Tout ce qu'ensemble elle avait joint.

Et le ciel regardait la carcasse superbe
Comme une fleur s'épanouir.
La puanteur était si forte, que sur l'herbe
Vous crûtes vous évanouir ;

Les mouches bourdonnaient sur ce ventre putride,
D'où sortaient de noirs bataillons
De larves qui coulaient comme un épais liquide
Le long de ces vivants haillons.

Tout cela descendait, montait comme une vague,
Ou s'élançait en pétillant ;
On eût dit que le corps, enflé d'un souffle vague,
Vivait en se multipliant.

Et ce monde rendait une étrange musique,
Comme l'eau courante et le vent,
Ou le grain qu'un vanneur d'un mouvement rythmique
Agite et tourne dans son van.

Les formes s'effaçaient et n'étaient plus qu'un rêve,
Une ébauche lente à venir
Sur la toile oubliée, et que l'artiste achève
Seulement par le souvenir.

Derrière les rochers une chienne inquiète
Nous regardait d'un œil fâché,
Épiant le moment de reprendre au squelette
Le morceau qu'elle avait lâché.

— Et pourtant vous serez semblable à cette ordure,
A cette horrible infection,
Étoile de mes yeux, soleil de ma nature,
Vous, mon ange et ma passion !

Oui, telle vous serez, ô la reine des grâces,
Après les derniers sacrements,
Quand vous irez, sous l'herbe et les floraisons grasses,
Moisir parmi les ossements.

Alors, ô ma beauté, dites à la vermine
Qui vous mangera de baisers,
Que j'ai gardé la forme et l'essence divine
De mes amours décomposés !

XXXI

DE PROFUNDIS CLAMAVI

J'implore ta pitié, Toi, l'unique que j'aime,
Du fond du gouffre obscur où mon cœur est tombé.
C'est un univers morne à l'horizon plombé,
Où nagent dans la nuit l'horreur et le blasphème ;

Un soleil sans chaleur plane au-dessus six mois,
Et les six autres mois la nuit couvre la terre ;
C'est un pays plus nu que la terre polaire ;
— Ni bêtes, ni ruisseaux, ni verdure, ni bois !

Or il n'est pas d'horreur au monde qui surpasse
La froide cruauté de ce soleil de glace,
Et cette immense nuit semblable au vieux Chaos ;

Je jalouse le sort des plus vils animaux
Qui peuvent se plonger dans un sommeil stupide,
Tant l'écheveau du temps lentement se dévide !

XXXII

LE VAMPIRE

Toi qui, comme un coup de couteau,
Dans mon cœur plaintif es entrée ;
Toi qui, forte comme un troupeau
De démons, vins, folle et parée,

De mon esprit humilié
Faire ton lit et ton domaine ;
— Infâme à qui je suis lié
Comme le forçat à la chaîne,

Comme au jeu le joueur têtue,
Comme à la bouteille l'ivrogne,
Comme aux vermines la charogne,
— Maudite, maudite sois-tu !

J'ai prié le glaive rapide
De conquérir ma liberté,
Et j'ai dit au poison perfide
De secourir ma lâcheté.

Hélas ! le poison et le glaive
M'ont pris en dédain et m'ont dit :
« Tu n'es pas digne qu'on t'enlève
A ton esclavage maudit,

Imbécile ! — de son empire
Si nos efforts te délivraient,
Tes baisers ressusciteraient
Le cadavre de ton vampire ! »

XXXIII

LE LÉTHÉ

Viens sur mon cœur, âme cruelle et sourde,
Tigre adoré, monstre aux airs indolents ;
Je veux longtemps plonger mes doigts tremblants
Dans l'épaisseur de ta crinière lourde ;

Dans tes jupons remplis de ton parfum
Ensevelir ma tête endolorie,
Et respirer, comme une fleur flétrie,
Le doux relent de mon amour défunt.

Je veux dormir ! dormir plutôt que vivre !
Dans un sommeil, douteux comme la mort,
J'étalerai mes baisers sans remord
Sur ton beau corps poli comme le cuivre.

Pour engloutir mes sanglots apaisés
Rien ne me vaut l'abîme de ta couche ;
L'oubli puissant habite sur ta bouche,
Et le Léthé coule dans tes baisers.

A mon destin, désormais mon délice,
J'obéirai comme un prédestiné ;
Martyr docile, innocent condamné,
Dont la ferveur attise le supplice,

Je sucerais pour noyer ma rancœur,
Le népenthès et la bonne ciguë
Aux bouts charmants de cette gorge aiguë
Qui n'a jamais emprisonné de cœur.

XXXIV

Une nuit que j'étais près d'une affreuse Juive,
Comme au long d'un cadavre un cadavre étendu,
Je me pris à songer près de ce corps vendu
A la triste beauté dont mon désir se prive.

Je me représentai sa majesté native,
Son regard de vigueur et de grâces armé,
Ses cheveux qui lui font un casque parfumé,
Et dont le souvenir pour l'amour me ravive.

Car j'eusse avec ferveur baisé ton noble corps,
Et depuis tes pieds frais jusqu'à tes noires tresses
Déroulé le trésor des profondes caresses,

Si, quelque soir, d'un pleur obtenu sans effort
Tu pouvais seulement, ô reine des cruelles !
Obscurcir la splendeur de tes froides prunelles.

XXXV

REMORDS POSTHUME

Lorsque tu dormiras, ma belle ténébreuse,
Au fond d'un monument construit en marbre noir
Et lorsque tu n'auras pour alcôve et manoir
Qu'un caveau pluvieux et qu'une fosse creuse ;

Quand la pierre, opprimant ta poitrine peureuse
Et tes flancs qu'assouplit un charmant nonchaloir,
Empêchera ton cœur de battre et de vouloir,
Et tes pieds de courir leur course aventureuse,

Le tombeau, confident de mon rêve infini
(Car le tombeau toujours comprendra le poète,)
Durant ces grandes nuits d'où le somme est banni,

Te dira : « Que vous sert, courtisane imparfaite,
De n'avoir pas connu ce que pleurent les morts ?
— Et le ver rongera ta peau comme un remords.

XXXVI

LE CHAT

Viens, mon beau chat, sur mon cœur amoureux ;
Retiens les griffes de ta patte,
Et laisse-moi plonger dans tes beaux yeux,
Mêlés de métal et d'agate.

Lorsque mes doigts caressent à loisir
Ta tête et ton dos élastique,
Et que ma main s'enivre du plaisir
De palper ton corps électrique,

Je vois ma femme en esprit ; son regard,
Comme le tien, aimable bête,
Profond et froid, coupe et fend comme un dard,

Et des pieds jusques à la tête,
Un air subtil, un dangereux parfum
Nagent autour de son corps brun.

XXXVII

DUELLUM

Deux guerriers ont couru l'un sur l'autre ; leurs armes
Ont éclaboussé l'air de lueurs et de sang.
Ces jeux, ces cliquetis du fer sont les vacarmes
D'une jeunesse en proie à l'amour vagissant.

Les glaives sont brisés ! comme notre jeunesse,
Ma chère ! Mais les dents, les ongles acérés,
Vengent bientôt l'épée et la dague traîtresse.
— O fureur des cœurs mûrs par l'amour ulcérés !

Dans le ravin hanté des chats-pards et des onces
Nos héros, s'étreignant méchamment, ont roulé,
Et leur peau fleurira l'aridité des ronces.

— Ce gouffre, c'est l'enfer, de nos amis peuplé !
Roulons-y sans remords, amazone inhumaine,
Afin d'éterniser l'ardeur de notre haine !

XXXVIII

LE BALCON

Mère des souvenirs, maîtresse des maîtresses,
O toi, tous mes plaisirs, ô toi, tous mes devoirs !
Tu te rappelleras la beauté des caresses,
La douceur du foyer et le charme des soirs,
Mère des souvenirs, maîtresse des maîtresses !

Les soirs illuminés par l'ardeur du charbon,
Et les soirs au balcon, voilés de vapeurs roses,
Que ton sein m'était doux ! que ton cœur m'était bon !
Nous avons dit souvent d'impérissables choses
Les soirs illuminés par l'ardeur du charbon.

Que les soleils sont beaux dans les chaudes soirées !
Que l'espace est profond ! que le cœur est puissant !
En me penchant vers toi, reine des adorées,
Je croyais respirer le parfum de ton sang.
Que les soleils sont beaux dans les chaudes soirées !

La nuit s'épaississait ainsi qu'une cloison,
Et mes yeux dans le noir devinaient tes prunelles,
Et je buvais ton souffle, ô douceur, ô poison !
Et tes pieds s'endormaient dans mes mains fraternelles.
La nuit s'épaississait ainsi qu'une cloison.

Je sais l'art d'évoquer les minutes heureuses,
Et revis mon passé blotti dans tes genoux.
Car à quoi bon chercher tes beautés langoureuses
Ailleurs qu'en ton cher corps et qu'en ton cœur si doux ?
Je sais l'art d'évoquer les minutes heureuses !

Ces serments, ces parfums, ces baisers infinis,
Renaîtront-ils d'un gouffre interdit à nos sondes,
Comme montent au ciel les soleils rajeunis
Après s'être lavés au fond des mers profondes ?
— O serments ! ô parfums ! ô baisers infinis !

XXXIX

LE POSSÉDÉ

Le soleil s'est couvert d'un crêpe. Comme lui,
O Lune de ma vie ! emmitoufle-toi d'ombre ;
Dors ou fume à ton gré ; sois muette, sois sombre,
Et plonge tout entière au gouffre de l'Ennui ;

Je t'aime ainsi ! Pourtant, si tu veux aujourd'hui,
Comme un astre éclipsé qui sort de la pénombre,
Te pavaner aux lieux que la Folie encombre,
C'est bien ! Charmant poignard, jaillis de ton étui !

Allume ta prunelle à la flamme des lustres !
Allume le désir dans les regards des rustres !
Tout de toi m'est plaisir, morbide ou pétulant ;

Sois ce que tu voudras, nuit noire, rouge aurore ;
Il n'est pas une fibre en tout mon corps tremblant
Qui ne crie : *O mon cher Belzébuth, je t'adore !*

XL

UN FANTOME

I

LES TÉNÈBRES

Dans les caveaux d'insondable tristesse
Où le Destin m'a déjà relégué ;
Où jamais n'entre un rayon rose et gai ;
Où, seul avec la Nuit, maussade hôtesse,

Je suis comme un peintre qu'un Dieu moqueur
Condamne à peindre, hélas ! sur les ténèbres ;
Où, cuisinier aux appétits funèbres,
Je fais bouillir et je mange mon cœur,

Par instants brille, et s'allonge, et s'étale
Un spectre fait de grâce et de splendeur.
A sa rêveuse allure orientale,

Quand il atteint sa totale grandeur,
Je reconnais ma belle visiteuse :
C'est Elle ! noire et pourtant lumineuse.

II

LE PARFUM

Lecteur, as-tu quelquefois respiré
Avec ivresse et lente gourmandise
Ce grain d'encens qui remplit une église,
Ou d'un sachet le musc invétéré ?

Charne profond, magique, dont nous grise
Dans le présent le passé restauré !
Ainsi l'amant sur un corps adoré
Du souvenir cueille la fleur exquise.

De ses cheveux élastiques et lourds,
Vivant sachet, encensoir de l'alcôve,
Une senteur montait, sauvage et fauve,

Et des habits, mousseline ou velours,
Tout imprégnés de sa jeunesse pure,
Se dégageait un parfum de fourrure.

III

LE CADRE

Comme un beau cadre ajoute à la peinture,
Bien qu'elle soit d'un pinceau très vanté,
Je ne sais quoi d'étrange et d'enchanté
En l'isolant de l'immense nature,

Ainsi bijoux, meubles, métaux, dorure,
S'adaptaient juste à sa rare beauté ;
Rien n'offusquait sa parfaite clarté,
Et tout semblait lui servir de bordure.

Même on eût dit parfois qu'elle croyait
Que tout voulait l'aimer ; elle noyait
Sa nudité voluptueusement

Dans les baisers du satin et du linge,
Et, lente ou brusque, à chaque mouvement
Montrait la grâce enfantine du singe.

IV

LE PORTRAIT

La Maladie et la Mort font des cendres
De tout le feu qui pour nous flamboya.
De ces grands yeux si fervents et si tendres,
De cette bouche où mon cœur se noya,

De ces baisers puissants comme un dictame,
De ces transports plus vifs que des rayons,
Que reste-il ? C'est affreux, ô mon âme !
Rien qu'un dessin fort pâle, aux trois crayons,

Qui, comme moi, meurt dans la solitude,
Et que le Temps, injurieux vieillard,
Chaque jour frotte avec son aile rude...

Noir assassin de la Vie et de l'Art,
Tu ne tueras jamais dans ma mémoire
Celle qui fut mon plaisir et ma gloire !

XLI

Je te donne ces vers afin que, si mon nom
Aborde heureusement aux époques lointaines,
Et fait rêver un soir les cervelles humaines,
Vaisseau favorisé par un grand aquilon,

Ta mémoire, pareille aux fables incertaines,
Fatigue le lecteur ainsi qu'un tympanon,
Et par un fraternel et mystique chaînon
Reste comme pendue à mes rimes hautaines ;

Être maudit à qui, de l'abîme profond
Jusqu'au plus haut du ciel rien, hors moi, ne répond :
— O toi qui, comme une ombre à la trace éphémère,

Foules d'un pied léger et d'un regard serein
Les stupides mortels qui t'ont jugée amère,
Statue aux yeux de jais, grand ange au front d'airain !

XLII

SEMPER EADEM

« D'où vous vient, disiez-vous, cette tristesse étrange,
Montant comme la mer sur le roc noir et nu ? »

— Quand notre cœur a fait une fois sa vendange,
Vivre est un mal ! C'est un secret de tous connu,

Une douleur très simple et non mystérieuse,
Et, comme votre joie, éclatante pour tous.
Cessez donc de chercher, ô belle curieuse !
Et, bien que votre voix soit douce, taisez-vous !

Taisez-vous, ignorante ! âme toujours ravie !
Bouche au rire enfantin ! Plus encor que la Vie,
La Mort nous tient souvent par des liens subtils.

Laissez, laissez mon cœur s'enivrer d'un *mensonge*,
Plonger dans vos beaux yeux comme dans un beau songe,
Et sommeiller longtemps à l'ombre de vos cils !

XLIII

TOUT ENTIÈRE

Le Démon, dans ma chambre haute,
Ce matin est venu me voir,
Et, tâchant de me prendre en faute,
M'a dit : « Je voudrais bien savoir,

Parmi toutes les belles choses
Dont est fait son enchantement,
Parmi les objets noirs ou roses
Qui composent son corps charmant,

Quel est le plus doux. » — O mon âme,
Tu répondis à l'Abhorré :
« Puisqu'en Elle tout est dictame,
Rien ne peut être préféré.

Lorsque tout me ravit, j'ignore
Si quelque chose me séduit.
Elle éblouit comme l'Aurore
Et console comme la Nuit ;

Et l'harmonie est trop exquise,
Qui gouverne tout son beau corps,
Pour que l'impuissante analyse
En note les nombreux accords.

O métamorphose mystique
De tous mes sens fondus en un !
Son haleine fait la musique,
Comme sa voix fait le parfum ! »

XLIV

Que diras-tu ce soir, pauvre âme solitaire,
Que diras-tu, mon cœur, cœur autrefois flétri,
A la très-belle, à la très-bonne, à la très-chère,
Dont le regard divin t'a soudain refléuri ?

— Nous mettrons notre orgueil à chanter ses louanges
Rien ne vaut la douceur de son autorité ;
Sa chair spirituelle a le parfum des Anges,
Et son œil nous revêt d'un habit de clarté.

Que ce soit dans la nuit et dans la solitude,
Que ce soit dans la rue et dans la multitude,
Son fantôme dans l'air danse comme un flambeau.

Parfois il parle et dit : « Je suis belle, et j'ordonne
Que pour l'amour de moi vous n'aimiez que le Beau ;
Je suis l'Ange gardien, la Muse et la Madone. »

XLV

LE FLAMBEAU VIVANT

Ils marchent devant moi, ces yeux pleins de lumières,
Qu'un Ange très-savant a sans doute aimantés ;
Ils marchent, ces divins frères qui sont mes frères,
Secouant dans mes yeux leurs feux diamantés.

Me sauvant de tout piège et de tout péché grave,
Ils conduisent mes pas dans la route du Beau ;
Ils sont mes serviteurs et je suis leur esclave ;
Tout mon être obéit à ce vivant flambeau.

Charmants Yeux, vous brillez de la clarté mystique
Qu'ont les cierges brûlant en plein jour ; le soleil
Rougit, mais n'éteint pas leur flamme fantastique ;

Ils célèbrent la Mort, vous chantez le Réveil ;
Vous marchez en chantant le réveil de mon âme,
Astres dont nul soleil ne peut flétrir la flamme !

XLVI

A CELLE QUI EST TROP GAIE

Ta tête, ton geste, ton air
Sont beaux comme un beau paysage ;
Le rire joue en ton visage
Comme un vent frais dans un ciel clair.

Le passant chagrin que tu frôles
Est ébloui par la santé
Qui jaillit comme une clarté
De tes bras et de tes épaules.

Les retentissantes couleurs
Dont tu parsèmes tes toilettes
Jettent dans l'esprit des poètes
L'image d'un ballet de fleurs.

Ces robes folles sont l'emblème
De ton esprit bariolé ;
Folle dont je suis affolé,
Je te hais autant que je t'aime !

Quelquefois dans un beau jardin
Où je traînais mon atonie,
J'ai senti comme une ironie
Le soleil déchirer mon sein ;

Et le printemps et la verdure
Ont tant humilié mon cœur,
Que j'ai puni sur une fleur
L'insolence de la nature.

Ainsi, je voudrais, une nuit,
Quand l'heure des voluptés sonne,
Vers les trésors de ta personne
Comme un lâche ramper sans bruit,

Pour châtier ta chair joyeuse,
Pour meurtrir ton sein pardonné,
Et faire à ton flanc étonné
Une blessure large et creuse,

Et, vertigineuse douceur !
A travers ces lèvres nouvelles,
Plus éclatantes et plus belles,
T'infuser mon venin, ma sœur !

XLVII

RÉVERSIBILITÉ

Ange plein de gaieté, connaissez-vous l'angoisse,
La honte, les remords, les sanglots, les ennuis,
Et les vagues terreurs de ces affreuses nuits
Qui compriment le cœur comme un papier qu'on froisse ?
Ange plein de gaieté, connaissez-vous l'angoisse ?

Ange plein de bonté, connaissez-vous la haine,
Les poings crispés dans l'ombre et les larmes de fiel,
Quand la Vengeance bat son infernal rappel,
Et de nos facultés se fait le capitaine ?
Ange plein de bonté, connaissez-vous la haine ?

Ange plein de santé, connaissez-vous les Fièvres,
Qui, le long des grands murs de l'hospice blafard,
Comme des exilés, s'en vont d'un pas traînard,
Cherchant le soleil rare et remuant les lèvres ?
Ange plein de santé, connaissez-vous les Fièvres ?

Ange plein de beauté, connaissez-vous les rides,
Et la peur de vieillir, et ce hideux tourment
De lire la secrète horreur du dévouement
Dans des yeux où longtemps burent nos yeux avides ?
Ange plein de beauté, connaissez-vous les rides ?

Ange plein de bonheur, de joie et de lumières,
David mourant aurait demandé la santé
Aux émanations de ton corps enchanté ;
Mais de toi je n'implore, ange, que tes prières,
Ange plein de bonheur, de joie et de lumières !

XLVIII

CONFESSION

Une fois, une seule, aimable et douce femme,
A mon bras votre bras poli
S'appuya (sur le fond ténébreux de mon âme
Ce souvenir n'est point pâli) ;

Il était tard ; ainsi qu'une médaille neuve
La pleine lune s'étalait,
Et la solennité de la nuit, comme un fleuve,
Sur Paris dormant ruisselait.

Et le long des maisons, sous les portes cochères,
Des chats passaient furtivement,
L'oreille au guet, ou bien, comme des ombres chères,
Nous accompagnaient lentement.

Tout à coup, au milieu de l'intimité libre
Éclose à la pâle clarté,
De vous, riche et sonore instrument où ne vibre
Que la radieuse gaieté,

De vous, claire et joyeuse ainsi qu'une fanfare
Dans le matin étincelant,
Une note plaintive, une note bizarre
S'échappa, tout en chancelant

Comme une enfant chétive, horrible, sombre, immonde,
Dont sa famille rougirait,
Et qu'elle aurait longtemps, pour la cacher au monde,
Dans un caveau mise au secret.

Pauvre ange, elle chantait, votre note criarde,
« Que rien ici-bas n'est certain,
Et que toujours, avec quelque soin qu'il se farde,
Se trahit l'égoïsme humain ;

Que c'est un dur métier que d'être belle femme,
Et que c'est le travail banal
De la danseuse folle et froide qui se pâme
Dans un sourire machinal ;

Que bâtir sur les cœurs est une chose sotte ;
Que tout craque, amour et beauté,
Jusqu'à ce que l'Oubli les jette dans sa hotte
Pour les rendre à l'Éternité ! »

J'ai souvent évoqué cette lune enchantée,
Ce silence et cette langueur,
Et cette confidence horrible chuchotée
Au confessionnal du cœur.

XLIX

L'AUBE SPIRITUELLE

Quand chez les débauchés l'aube blanche et vermeille
Entre en société de l'Idéal rongeur,
Par l'opération d'un mystère vengeur
Dans la brute assoupie un ange se réveille.

Des Cieux Spirituels l'inaccessible azur,
Pour l'homme terrassé qui rêve encore et souffre,
S'ouvre et s'enfonce avec l'attirance du gouffre.
Ainsi, chère Déesse, Être lucide et pur,

Sur les débris fumeux des stupides orgies
Ton souvenir plus clair, plus rose, plus charmant,
A mes yeux agrandis voltige incessamment.

Le soleil a noirci la flamme des bougies ;
Ainsi, toujours vainqueur, ton fantôme est pareil,
Ame resplendissante, à l'immortel soleil !

L

HARMONIE DU SOIR

Voici venir les temps où vibrant sur sa tige
Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir ;
Les sons et les parfums tournent dans l'air du soir,
Valse mélancolique et langoureux vertige !

Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir ;
Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige ;
Valse mélancolique et langoureux vertige !
Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir.

Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige,
Un cœur tendre, qui hait le néant vaste et noir !
Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir ;
Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige.

Un cœur tendre, qui hait le néant vaste et noir,
Du passé lumineux recueille tout vestige !
Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige ;
Ton souvenir en moi luit comme un ostensor !

LI

LE FLACON

Il est de forts parfums pour qui toute matière
Est poreuse. On dirait qu'ils pénètrent le verre.
En ouvrant un coffret venu de l'Orient
Dont la serrure grince et rechigne en criant,

Ou dans une maison déserte quelque armoire
Pleine de l'âcre odeur des temps, poudreuse et noire,
Parfois on trouve un vieux flacon qui se souvient,
D'où jaillit toute vive une âme qui revient.

Mille pensers dormaient, chrysalides funèbres,
Frémissant doucement dans les lourdes ténèbres,
Qui dégagent leur aile et prennent leur essor,
Teintés d'azur, glacés de rose, lamés d'or.

Voilà le souvenir enivrant qui voltige
Dans l'air troublé ; les yeux se ferment ; le vertige
Saisit l'âme vaincue et la pousse à deux mains
Vers un gouffre obscurci de miasmes humains ;

Il la terrasse au bord d'un gouffre séculaire,
Où, Lazare odorant déchirant son suaire,
Se meut dans son réveil le cadavre spectral
D'un vieil amour ranci, charmant et sépulcral.

Ainsi, quand je serai perdu dans la mémoire
Des hommes, dans le coin d'une sinistre armoire
Quand on m'aura jeté, vieux flacon désolé,
Décrépit, poudreux, sale, abject, visqueux, fêlé,

Je serai ton cercueil, aimable pestilence !
Le témoin de ta force et de ta virulence,
Cher poison préparé par les anges ! liqueur
Qui me ronge, ô la vie et la mort de mon cœur !

LII

LE POISON

Le vin sait revêtir le plus sordide bouge
D'un luxe miraculeux,
Et fait surgir plus d'un portique fabuleux
Dans l'or de sa vapeur rouge,
Comme un soleil couchant dans un ciel nébuleux.

L'opium agrandit ce qui n'a pas de bornes,
Allonge l'illimité,
Approfondit le temps, creuse la volupté,
Et de plaisirs noirs et mornes
Remplit l'âme au delà de sa capacité.

Tout cela ne vaut pas le poison qui découle
De tes yeux, de tes yeux verts,
Lacs où mon âme tremble et se voit à l'envers ;
Mes songes viennent en foule
Pour se désaltérer à ces gouffres amers.

Tout cela ne vaut pas le terrible prodige
De ta salive qui mord,
Qui plonge dans l'oubli mon âme sans remord,
Et, charriant le vertige,
La roule défaillante aux rives de la mort !

LIII

CIEL BROUILLÉ

On dirait ton regard d'une vapeur couvert ;
Ton œil mystérieux, (est-il bleu, gris ou vert ?)
Alternativement tendre, rêveur, cruel,
Réfléchit l'indolence et la pâleur du ciel.

Tu rappelles ces jours blancs, tièdes et voilés,
Qui font se fondre en pleurs les cœurs ensorcelés,
Quand, agités d'un mal inconnu qui les tord,
Les nerfs trop éveillés raillent l'esprit qui dort.

Tu ressembles parfois à ces beaux horizons
Qu'allument les soleils des brumeuses saisons ;
Comme tu resplendis, paysage mouillé
Qu'enflamment les rayons tombant d'un ciel brouillé !

O femme dangereuse, ô séduisants climats !
Adorerais-je aussi ta neige et vos frimas
Et saurais-je tirer de l'implacable hiver
Des plaisirs plus aigus que la glace et le fer ?

LIV

LE CHAT

I

Dans ma cervelle se promène,
Ainsi qu'en son appartement,
Un beau chat, fort, doux et charmant.
Quand il miaule, on l'entend à peine,

Tant son timbre est tendre et discret
Mais que sa voix s'apaise ou gronde,
Elle est toujours riche et profonde :
C'est là son charme et son secret.

Cette voix, qui perle et qui filtre
Dans mon fond le plus ténébreux,
Me remplit comme un vers nombreux
Et me réjouit comme un philtre.

Elle endort les plus cruels maux
Et contient toutes les extases ;
Pour dire les plus longues phrases,
Elle n'a pas besoin de mots.

Non, il n'est pas d'archet qui morde
Sur mon cœur, parfait instrument,
Et fasse plus royalement
Chanter sa plus vibrante corde,

Que ta voix, chat mystérieux,
Chat séraphique, chat étrange,
En qui tout est, comme en un ange,
Aussi subtil qu'harmonieux !

II

De sa fourrure blonde et brune
Sort un parfum si doux, qu'un soir
J'en fus embaumé, pour l'avoir
Caressée une fois, rien qu'une.

C'est l'esprit familial du lieu ;
Il juge, il préside, il inspire
Toutes choses dans son empire ;
Peut-être est-il fée, est-il dieu ?

Quand mes yeux, vers ce chat que j'aime,
Tirés comme par un aimant,
Se retournent docilement
Et que je regarde en moi-même,

Je vois avec étonnement
Le feu de ses prunelles pâles,
Clairs fanaux, vivantes opales,
Qui me contemplent fixement.

LV

LE BEAU NAVIRE

Je veux te raconter, ô molle enchanteresse !
Les diverses beautés qui parent ta jeunesse ;
 Je veux te peindre ta beauté
Où l'enfance s'allie à la maturité.

Quand tu vas balayant l'air de ta jupe large,
Tu fais l'effet d'un beau vaisseau qui prend le large.
 Chargé de toile, et va roulant
Suivant un rythme doux, et paresseux, et lent.

Sur ton cou large et rond, sur tes épaules grasses,
Ta tête se pavane avec d'étranges grâces ;
 D'un air placide et triomphant
Tu passes ton chemin, majestueuse enfant.

Je veux te raconter, ô molle enchanteresse !
Les diverses beautés qui parent ta jeunesse ;
 Je veux te peindre ta beauté
Où l'enfance s'allie à la maturité.

Ta gorge qui s'avance et qui pousse la moire,
Ta gorge triomphante est une belle armoire
 Dont les panneaux bombés et clairs
Comme les boucliers accrochent des éclairs ;

Boucliers provoquants, armés de pointes roses !
Armoire à doux secrets, pleine de bonnes choses,
De vins, de parfums, de liqueurs
Qui feraient délirer les cerveaux et les cœurs !

Quand tu vas balayant l'air de ta jupe large,
Tu fais l'effet d'un beau vaisseau qui prend le large,
Chargé de toile, et va roulant
Suivant un rythme doux, et paresseux, et lent.

Tes nobles jambes sous les volants qu'elles chassent
Tourmentent les désirs obscurs et les agacent,
Comme deux sorcières qui font
Tourner un philtre noir dans un vase profond.

Tes bras, qui se joueraient des précoces hercules,
Sont des boas luisants les solides émules,
Faits pour serrer obstinément,
Comme pour l'imprimer dans ton cœur, ton amant.

Sur ton cou large et rond, sur tes épaules grasses,
Ta tête se pavane avec d'étranges grâces ;
D'un air placide et triomphant
Tu passes ton chemin, majestueuse enfant.

LVI

L'INVITATION AU VOYAGE

Mon enfant, ma sœur,
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble !
Aimer à loisir,
Aimer et mourir
Au pays qui te ressemble !
Les soleils mouillés
De ces ciels brouillés
Pour mon esprit ont les charmes
Si mystérieux
De tes traîtres yeux,
Brillant à travers leurs larmes.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Des meubles luisants,
Polis par les ans,
Décoreraient notre chambre ;
Les plus rares fleurs
Mêlant leurs odeurs
Aux vagues senteurs de l'ambre.

Les riches plafonds,
Les miroirs profonds,
La splendeur orientale,
Tout y parlerait
A l'âme en secret
Sa douce langue natale.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté.
Luxe, calme et volupté.

Vois sur ces canaux
Dormir ces vaisseaux
Dont l'humeur est vagabonde ;
C'est pour assouvir
Ton moindre désir
Qu'ils viennent du bout du monde.
— Les soleils couchants
Revêtent les champs,
Les canaux, la ville entière,
D'hyacinthe et d'or ;
Le monde s'endort
Dans une chaude lumière.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

LVII

L'IRRÉPARABLE

Pouvons-nous étouffer le vieux, le long Remords,
 Qui vit, s'agite et se tortille,
Et se nourrit de nous comme le ver des morts,
 Comme du chêne la chenille ?
Pouvons-nous étouffer l'implacable Remords ?

Dans quel philtre, dans quel vin, dans quelle tisane,
 Noierons-nous ce vieil ennemi,
Destructeur et gourmand comme la courtisane,
 Patient comme la fourmi ?
Dans quel philtre ? — dans quel vin ? — dans quelle tisane ?

Dis-le, belle sorcière, oh ! dis, si tu le sais,
 A cet esprit comblé d'angoisse
Et pareil au mourant qu'écrasent les blessés,
 Que le sabot du cheval froisse,
Dis-le, belle sorcière, oh ! dis, si tu le sais,

A cet agonisant que déjà le loup flaire
 Et que surveille le corbeau,
A ce soldat brisé ! s'il faut qu'il désespère
 D'avoir sa croix et son tombeau ;
Ce pauvre agonisant que déjà le loup flaire !

Peut-on illuminer un ciel bourbeux et noir ?

Peut-on déchirer des ténèbres

Plus denses que la poix, sans matin et sans soir,

Sans astres, sans éclairs funèbres ?

Peut-on illuminer un ciel bourbeux et noir ?

L'Espérance qui brille aux carreaux de l'Auberge

Est soufflée, est morte à jamais !

Sans lune et sans rayons, trouver où l'on héberge

Les martyrs d'un chemin mauvais !

Le Diable a tout éteint aux carreaux de l'Auberge.

Adorable sorcière, aimes-tu les damnés ?

Dis, connais-tu l'irrémissible ?

Connais-tu le Remords, aux traits empoisonnés,

A qui notre cœur sert de cible ?

Adorable sorcière, aimes-tu les damnés ?

L'Irréparable ronge avec sa dent maudite

Notre âme, piteux monument,

Et souvent il attaque, ainsi que le termite,

Par la base le bâtiment.

L'Irréparable ronge avec sa dent maudite !

— J'ai vu parfois, au fond d'un théâtre banal

Qu'enflammait l'orchestre sonore,

Une fée allumer dans un ciel infernal

Une miraculeuse aurore ;

J'ai vu parfois au fond d'un théâtre banal

Un être qui n'était que lumière, or et gaze

Terrasser l'énorme Satan ;

Mais mon cœur, que jamais ne visite l'extase,

Est un théâtre où l'on attend

Toujours, toujours en vain, l'Être aux ailes de gaze !

LVIII

CAUSERIE

Vous êtes un beau ciel d'automne, clair et rose !
Mais la tristesse en moi monte comme la mer,
Et laisse, en refluant, sur ma lèvre morose
Le souvenir cuisant de son limon amer.

— Ta main se glisse en vain sur mon sein qui se pâme ;
Ce qu'elle cherche, amie, est un lieu saccagé
Par la griffe et la dent féroce de la femme.
Ne cherchez plus mon cœur ; les bêtes l'ont mangé.

Mon cœur est un palais flétri par la cohue ;
On s'y soûle, on s'y tue, on s'y prend aux cheveux !
— Un parfum nage autour de votre gorge nue !...

O Beauté, dur fléau des âmes, tu le veux !
Avec tes yeux de feu, brillants comme des fêtes,
Calcine ces lambeaux qu'ont épargnés les bêtes !

LIX

CHANT D'AUTOMNE

I

Bientôt nous plongerons dans les froides ténèbres ;
Adieu, vive clarté de nos étés trop courts !
J'entends déjà tomber avec des chocs funèbres
Le bois retentissant sur le pavé des cours.

Tout l'hiver va rentrer dans mon être : colère,
Haine, frissons, horreur, labeur dur et forcé,
Et, comme le soleil dans son enfer polaire,
Mon cœur ne sera plus qu'un bloc rouge et glacé.

J'écoute en frémissant chaque bûche qui tombe ;
L'échafaud qu'on bâtit n'a pas d'écho plus sourd.
Mon esprit est pareil à la tour qui succombe
Sous les coups du bélier infatigable et lourd.

Il me semble, bercé par ce choc monotone,
Qu'on cloue en grande hâte un cercueil quelque part.
Pour qui ? — C'était hier l'été ; voici l'automne !
Ce bruit mystérieux sonne comme un départ

II

J'aime de vos longs yeux la lumière verdâtre,
Douce beauté, mais tout aujourd'hui m'est amer,
Et rien, ni votre amour, ni le boudoir, ni l'âtre,
Ne me vaut le soleil rayonnant sur la mer.

Et pourtant, aimez-moi, tendre cœur ! soyez mère,
Même pour un ingrat, même pour un méchant ;
Amante ou sœur, soyez la douceur éphémère
D'un glorieux automne ou d'un soleil couchant.

Courte tâche ! La tombe attend ; elle est avide !
Ah ! laissez-moi, mon front posé sur vos genoux,
Goûter, en regrettant l'été blanc et torride,
De l'arrière-saison le rayon jaune et doux !

LX

A UNE MADONE

EX-VOTO DANS LE GOUT ESPAGNOL

Je veux bâtir pour toi, Madone, ma maîtresse,
Un autel souterrain au fond de ma détresse,
Et creuser dans le coin le plus noir de mon cœur,
Loin du désir mondain et du regard moqueur,
Une niche, d'azur et d'or tout émaillée,
Où tu te dresseras, Statue émerveillée.
Avec mes Vers polis, treillis d'un pur métal
Savamment constellé de rimes de cristal,
Je ferai pour ta tête une énorme Couronne ;
Et dans ma Jalousie, ô mortelle Madone,
Je saurai te tailler un Manteau, de façon
Barbare, roide et lourd, et doublé de soupçon,
Qui, comme une guérite, enfermera tes charmes ;
Non de Perles brodé, mais de toutes mes Larmes !
Ta Robe, ce sera mon Désir, frémissant,
Onduleux, mon Désir qui monte et qui descend,
Aux pointes se balance, aux vallons se repose,
Et revêt d'un baiser tout ton corps blanc et rose.
Je te ferai de mon Respect de beaux Souliers
De satin, par tes pieds divins humiliés,

Qui, les emprisonnant dans une molle étreinte,
Comme un moule fidèle en garderont l'empreinte.
Si je ne puis, malgré tout mon art diligent,
Pour Marchepied, tailler une Lune d'argent,
Je mettrai le Serpent qui me mord les entrailles
Sous tes talons, afin que tu foules et railles,
Reine victorieuse et féconde en rachats,
Ce monstre tout gonflé de haine et de crachats.
Tu verras mes Pensers, rangés comme les Cierges
Devant l'autel fleuri de la Reine des Vierges,
Étoilant de reflets le plafond peint en bleu,
Te regarder toujours avec des yeux de feu ;
Et comme tout en moi te chérit et t'admire,
Tout se fera Benjoin, Encens, Oliban, Myrrhe,
Et sans cesse vers toi, sommet blanc et neigeux,
En Vapeurs montera mon Esprit orageux.

Enfin, pour compléter ton rôle de Marie,
Et pour mêler l'amour avec la barbarie,
Volupté noire ! des sept Péchés capitaux,
Bourreau plein de remords, je ferai sept Couteaux
Bien affilés, et, comme un jongleur insensible,
Prenant le plus profond de ton amour pour cible,
Je les planterai tous dans ton Cœur pantelant,
Dans ton Cœur sanglotant, dans ton Cœur ruisselant !

LXI

CHANSON D'APRÈS-MIDI

Quoique tes sourcils méchants
Te donnent un air étrange
Qui n'est pas celui d'un ange,
Sorcière aux yeux alléchants,

Je t'adore, ô ma frivole,
Ma terrible passion !
Avec la dévotion
Du prêtre pour son idole.

Le désert et la forêt
Embaument tes tresses rudes,
Ta tête a les attitudes
De l'énigme et du secret.

Sur ta chair le parfum rôde
Comme autour d'un encensoir ;
Tu charmes comme le soir,
Nymphé ténébreuse et chaude.

Ah ! les philtres les plus forts
Ne valent pas ta paresse,
Et tu connais la caresse
Qui fait revivre les morts !

Tes hanches sont amoureuses
De ton dos et de tes seins,
Et tu ravis les coussins
Par tes poses langoureuses.

Quelquefois, pour apaiser
Ta rage mystérieuse,
Tu prodigues, sérieuse,
La morsure et le baiser ;

Tu me déchires, ma brune,
Avec un rire moqueur,
Et puis tu mets sur mon cœur
Ton œil doux comme la lune.

Sous tes souliers de satin,
Sous tes charmants pieds de soie,
Moi, je mets ma grande joie,
Mon génie et mon destin,

Mon âme par toi guérie,
Par toi, lumière et couleur !
Explosion de chaleur
Dans ma noire Sibérie !

LXII

SISINA

Imaginez Diane en galant équipage,
Parcourant les forêts ou battant les halliers,
Cheveux et gorge au vent, s'enivrant de tapage,
Superbe et défiant les meilleurs cavaliers !

Avez-vous vu Théroigne, amante du carnage,
Excitant à l'assaut un peuple sans souliers,
La joue et l'œil en feu, jouant son personnage,
Et montant, sabre au poing, les royaux escaliers ?

Telle la Sisina ! Mais la douce guerrière
A l'âme charitable autant que meurtrière ;
Son courage, affolé de poudre et de tambours,

Devant les suppliants sait mettre bas les armes,
Et son cœur, ravagé par la flamme, a toujours,
Pour qui s'en montre digne, un réservoir de larmes.

LXIII

FRANCISCÆ MEÆ LAUDES

Novis te cantabo chordis
O novelletum quod ludis
In solitudine cordis.

Esto sertis implicata,
O femina delicata
Per quam solvuntur peccata !

Sicut beneficum Lethe
Hauriam oscula de te,
Quæ imbuta es magnete.

Quum vitiorum tempestas
Turbabat omnes semitas,
Apparuisti, Deitas,

Velut stella salutaris
In naufragiis amaris...
— Suspendam cor tuis aris !

Piscina plena virtutis,
Fons æternæ juventutis,
Labris vocem redde mutis !

Quod erat spurcum, cremasti ;
Quod rudius, exæquasti ;
Quod debile, confirmasti.

In fame mea taberna,
In nocte mea lucerna,
Recte me semper gubernas.

Adde nunc vires viribus,
Dulce balneum suavibus
Unguentatum odoribus !

Meos circa lumbos mica,
O castitatis lorica,
Aqua tincta seraphica ;

Patera gemmis corusca,
Panis salsus, mollis esca,
Divinum vinum, Francisca !

LXIV

A UNE DAME CRÉOLE

Au pays parfumé que le soleil caresse,
J'ai connu, sous un dais d'arbres tout empourprés
Et de palmiers d'où pleut sur les yeux la paresse,
Une dame créole aux charmes ignorés.

Son teint est pâle et chaud ; la brune enchanteresse
A dans le cou des airs noblement maniérés ;
Grande et svelte en marchant comme une chasseresse,
Son sourire est tranquille et ses yeux assurés.

Si vous alliez, Madame, au vrai pays de gloire,
Sur les bords de la Seine ou de la verte Loire,
Belle digne d'orner les antiques manoirs,

Vous feriez, à l'abri des ombreuses retraites,
Germer mille sonnets dans le cœur des poètes,
Que vos grands yeux rendraient plus soumis que vos noirs.

LXV

MÆSTA ET ERRABUNDA

Dis-moi, ton cœur parfois s'envole-t-il, Agathe,
Loin du noir océan de l'immonde cité,
Vers un autre océan où la splendeur éclate,
Bleu, clair, profond, ainsi que la virginité ?
Dis-moi, ton cœur parfois s'envole-t-il, Agathe ?

La mer, la vaste mer, console nos labeurs !
Quel démon a doté la mer, rauque chanteuse
Qu'accompagne l'immense orgue des vents grondeurs,
De cette fonction sublime de berceuse ?
La mer, la vaste mer, console nos labeurs !

Emporte-moi, wagon, enlève-moi, frégate !
Loin ! loin ! ici la boue est faite de nos pleurs !
— Est-il vrai que parfois le triste cœur d'Agathe
Dise : Loin des remords, des crimes, des douleurs,
Emporte-moi, wagon, enlève-moi, frégate ?

Comme vous êtes loin, paradis parfumé,
Où sous un clair azur tout n'est qu'amour et joie,
Où tout ce que l'on aime est digne d'être aimé,
Où dans la volupté pure le cœur se noie !
Comme vous êtes loin, paradis parfumé !

Mais le vert paradis des amours enfantines,
Les courses, les chansons, les baisers, les bouquets,
Les violons vibrant derrière les collines,
Avec les brocs de vin, le soir, dans les bosquets,
— Mais le vert paradis des amours enfantines,

L'innocent paradis, plein de plaisirs furtifs,
Est-il déjà plus loin que l'Inde et que la Chine ?
Peut-on le rappeler avec des cris plaintifs,
Et l'animer encor d'une voix argentine,
L'innocent paradis plein de plaisirs furtifs ?

LXVI

LE REVENANT

Comme les anges à l'œil fauve,
Je reviendrai dans ton alcôve
Et vers toi glisserai sans bruit
Avec les ombres de la nuit ;

Et je te donnerai, ma brune,
Des baisers froids comme la lune
Et des caresses de serpent
Autour d'une fosse rampant.

Quand viendra le matin livide,
Tu trouveras ma place vide,
Où jusqu'au soir il fera froid.

Comme d'autres par la tendresse,
Sur ta vie et sur ta jeunesse,
Moi, je veux régner par l'effroi !

LXVII

SONNET D'AUTOMNE

Ils me disent, tes yeux, clairs comme le cristal :
« Pour toi, bizarre amant, quel est donc mon mérite ? »
-- Sois charmante et tais-toi ! Mon cœur, que tout irrite,
Excepté la candeur de l'antique animal,

Ne veut pas te montrer son secret infernal,
Berceuse dont la main aux longs sommeils m'invite,
Ni sa noire légende avec la flamme écrite.
Je hais la passion et l'esprit me fait mal !

Aimons-nous doucement. L'Amour dans sa guérite,
Ténébreux, embusqué, bande son arc fatal.
Je connais les engins de son vieil arsenal :

Crime, horreur et folie ! — O pâle marguerite !
Comme moi n'es-tu pas un soleil automnal,
O ma si blanche, ô ma si froide Marguerite ?

LXVIII

TRISTESSES DE LA LUNE

Ce soir, la lune rêve avec plus de paresse ;
Ainsi qu'une beauté, sur de nombreux coussins,
Qui d'une main distraite et légère caresse
Avant de s'endormir, le contour de ses seins,

Sur le dos satiné des molles avalanches,
Mourante, elle se livre aux longues pâmoisons,
Et promène ses yeux sur les visions blanches
Qui montent dans l'azur comme des floraisons.

Quand parfois sur ce globe, en sa langueur oisive,
Elle laisse filer une larme furtive,
Un poète pieux, ennemi du sommeil,

Dans le creux de sa main prend cette larme pâle,
Aux reflets irisés comme un fragment d'opale,
Et la met dans son cœur loin des yeux du soleil.

LXIX

LES CHATS

Les amoureux fervents et les savants austères
Aiment également, dans leur mûre saison,
Les chats puissants et doux, orgueil de la maison,
Qui comme eux sont frileux et comme eux sédentaires.

Amis de la science et de la volupté,
Ils cherchent le silence et l'horreur des ténèbres ;
L'Érèbe les eût pris pour ses coursiers funèbres,
S'ils pouvaient au servage incliner leur fierté.

Ils prennent en songeant les nobles attitudes
Des grands sphinx allongés au fond des solitudes,
Qui semblent s'endormir dans un rêve sans fin ;

Leurs reins féconds sont pleins d'étincelles magiques,
Et des parcelles d'or, ainsi qu'un sable fin,
Étoilent vaguement leurs prunelles mystiques.

LXX

LES HIBOUX

Sous les ifs noirs qui les abritent,
Les hiboux se tiennent rangés,
Ainsi que des dieux étrangers,
Dardant leur œil rouge. Ils méditent.

Sans remuer ils se tiendront
Jusqu'à l'heure mélancolique
Où, poussant le soleil oblique,
Les ténèbres s'établiront.

Leur attitude au sage enseigne
Qu'il faut en ce monde qu'il craigne
Le tumulte et le mouvement ;

L'homme ivre d'une ombre qui passe
Porte toujours le châtiment
D'avoir voulu changer de place.

LXXI

LA PIPE

Je suis la pipe d'un auteur ;
On voit, à contempler ma mine
D'Abyssinienne ou de Cafrine,
Que mon maître est un grand fumeur.

Quand il est comblé de douleur,
Je fume comme la chaumine
Où se prépare la cuisine
Pour le retour du laboureur.

J'enlace et je berce son âme
Dans le réseau mobile et bleu
Qui monte de ma bouche en feu,

Et je roule un puissant dictame
Qui charme son cœur et guérit
De ses fatigues son esprit.

LXXII

LA MUSIQUE

La Musique souvent me prend comme une mer !
Vers ma pâle étoile,
Sous un plafond de brume ou dans un vaste éther,
Je mets à la voile ;

La poitrine en avant et les poumons gonflés
Comme de la toile,
J'escalade le dos des flots amoncelés
Que la nuit me voile ;

Je sens vibrer en moi toutes les passions
D'un vaisseau qui souffre ;
Le bon vent, la tempête et ses convulsions

Sur l'immense gouffre
Me bercent. D'autres fois, calme plat, grand miroir
De mon désespoir !

LXXIII

SÉPULTURE

Si par une nuit lourde et sombre
Un bon chrétien, par charité,
Derrière quelque vieux décombre
Enterre votre corps vanté,

A l'heure où les chastes étoiles
Ferment leurs yeux appesantis,
L'araignée y fera ses toiles,
Et la vipère ses petits ;

Vous entendrez toute l'année
Sur votre tête condamnée
Les cris lamentables des loups

Et des sorcières faméliques,
Les ébats des vieillards lubriques
Et les complots des noirs filous.

LXXIV

UNE GRAVURE FANTASTIQUE

Ce spectre singulier n'a pour toute toilette,
Grotesquement campé sur son front de squelette,
Qu'un diadème affreux sentant le carnaval.
Sans éperons, sans fouet, il essouffle un cheval,
Fantôme comme lui, rosse apocalyptique,
Qui bave des naseaux comme un épileptique.
Au travers de l'espace ils s'enfoncent tous deux,
Et foulent l'infini d'un sabot hasardeux.
Le cavalier promène un sabre qui flamboie
Sur les foules sans nom que sa monture broie,
Et parcourt, comme un prince inspectant sa maison,
Le cimetière immense et froid, sans horizon,
Où gisent, aux lueurs d'un soleil blanc et terne,
Les peuples de l'histoire ancienne et moderne.

LXXV

LE MORT JOYEUX

Dans une terre grasse et pleine d'escargots
Je veux creuser moi-même une fosse profonde,
Où je puisse à loisir étaler mes vieux os
Et dormir dans l'oubli comme un requin dans l'onde.

Je hais les testaments et je hais les tombeaux ;
Plutôt que d'implorer une larme du monde,
Vivant, j'aimerais mieux inviter les corbeaux
A saigner tous les bouts de ma carcasse immonde.

O vers ! noirs compagnons sans oreille et sans yeux,
Voyez venir à vous un mort libre et joyeux ;
Philosophes viveurs, fils de la pourriture,

A travers ma ruine allez donc sans remords,
Et dites-moi s'il est encor quelque torture
Pour ce vieux corps sans âme et mort parmi les morts !

LXXVI

LE TONNEAU DE LA HAINE

La Haine est le tonneau des pâles Danaïdes ;
La Vengeance éperdue aux bras rouges et forts
A beau précipiter dans ses ténèbres vides
De grands seaux pleins du sang et des larmes des morts,

Le Démon fait des trous secrets à ces abîmes,
Par où fuiraient mille ans de sueurs et d'efforts,
Quand même elle saurait ranimer ses victimes,
Et pour les pressurer ressusciter leurs corps.

La Haine est un ivrogne au fond d'une taverne,
Qui sent toujours la soif naître de la liqueur
Et se multiplier comme l'hydre de Lerne.

— Mais les buveurs heureux connaissent leur vainqueur,
Et la Haine est vouée à ce sort lamentable
De ne pouvoir jamais s'endormir sous la table,

LXXVII

LA CLOCHE FÊLÉE

Il est amer et doux, pendant les nuits d'hiver,
D'écouter, près du feu qui palpite et qui fume,
Les souvenirs lointains lentement s'élever
Au bruit des carillons qui chantent dans la brume.

Bienheureuse la cloche au gosier vigoureux
Qui, malgré sa vieillesse, alerte et bien portante,
Jette fidèlement son cri religieux,
Ainsi qu'un vieux soldat qui veille sous la tente !

Moi, mon âme est fêlée, et lorsqu'en ses ennuis
Elle veut de ses chants peupler l'air froid des nuits,
Il arrive souvent que sa voix affaiblie

Semble le râle épais d'un blessé qu'on oublie
Au bord d'un lac de sang, sous un grand tas de morts,
Et qui meurt, sans bouger, dans d'immenses efforts.

LXXVIII

SPLEEN

Pluviôse, irrité contre la ville entière,
De son urne à grands flots verse un froid ténébreux
Aux pâles habitants du voisin cimetière
Et la mortalité sur les faubourgs brumeux.

Mon chat sur le carreau cherchant une litière
Agite sans repos son corps maigre et galeux ;
L'âme d'un vieux poète erre dans la gouttière
Avec la triste voix d'un fantôme frileux.

Le bourdon se lamente, et la bûche enfumée
Accompagne en fausset la pendule enrhumée,
Cependant qu'en un jeu plein de sales parfums,

Héritage fatal d'une vieille hydropique,
Le beau valet de cœur et la dame de pique
Causent sinistrement de leurs amours défunts.

LXXIX

SPLEEN

J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans.

Un gros meuble à tiroirs encombré de bilans,
De vers, de billets doux, de procès, de romances,
Avec de lourds cheveux roulés dans des quittances,
Cache moins de secrets que mon triste cerveau.
C'est une pyramide, un immense caveau,
Qui contient plus de morts que la fosse commune.
— Je suis un cimetière abhorré de la lune,
Où, comme des remords, se traînent de longs vers
Qui s'acharnent toujours sur mes morts les plus chers.
Je suis un vieux boudoir plein de roses fanées,
Où gît tout un fouillis de modes surannées,
Où les pastels plaintifs et les pâles Boucher,
Seuls, respirent l'odeur d'un flacon débouché.

Rien n'égale en longueur les boiteuses journées,
Quand sous les lourds flocons des neigeuses années
L'ennui, fruit de la morne incuriosité,
Prend les proportions de l'immortalité.
--- Désormais, tu n'es plus, ô matière vivante !
Qu'un granit entouré d'une vague épouvante,
Assoupi dans le fond d'un Saharah brumeux ;
Un vieux sphinx ignoré du monde insoucieux,
Oublié sur la carte, et dont l'humeur farouche
Ne chante qu'aux rayons du soleil qui se couche,

LXXX

SPLEEN

Je suis comme le roi d'un pays pluvieux,
Riche, mais impuissant, jeune et pourtant très-vieux,
Qui, de ses précepteurs méprisant les courbettes,
S'ennuie avec ses chiens comme avec d'autres bêtes.
Rien ne peut l'égayer, ni gibier, ni faucon,
Ni son peuple mourant en face du balcon.
Du bouffon favori la grotesque ballade
Ne distrait plus le front de ce cruel malade ;
Son lit fleurdelisé se transforme en tombeau,
Et les dames d'atour, pour qui tout prince est beau,
Ne savent plus trouver d'impudique toilette
Pour tirer un souris de ce jeune squelette.
Le savant qui lui fait de l'or n'a jamais pu
De son être extirper l'élément corrompu,
Et dans ces bains de sang qui des Romains nous viennent,
Et dont sur leurs vieux jours les puissants se souviennent,
Il n'a su réchauffer ce cadavre hébété
Où coule au lieu de sang l'eau verte du Léthé.

LXXXI

SPLEEN

Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle
Sur l'esprit gémissant en proie aux longs ennuis,
Et que de l'horizon embrassant tout le cercle
Il nous verse un jour noir plus triste que les nuits ;

Quand la terre est changée en un cachot humide,
Où l'Espérance, comme une chauve-souris,
S'en va battant les murs de son aile timide
Et se cognant la tête à des plafonds pourris ;

Quand la pluie étalant ses immenses traînées
D'une vaste prison imite les barreaux,
Et qu'un peuple muet d'infâmes araignées
Vient tendre ses filets au fond de nos cerveaux,

Des cloches tout à coup sautent avec furie
Et lancent vers le ciel un affreux hurlement,
Ainsi que des esprits errants et sans patrie
Qui se mettent à geindre opiniâtrément.

— Et de longs corbillards, sans tambour ni musique,
Défilent lentement dans mon âme ; l'Espoir,
Vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce, despotique,
Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir.

LXXXII

OBSESSION

Grands bois, vous m'effrayez comme des cathédrales ;
Vous hurlez comme l'orgue ; et dans nos cœurs maudits,
Chambres d'éternel deuil où vibrent de vieux râles,
Répondent les échos de vos *De profundis*.

Je te hais, Océan ! tes bonds et tes tumultes,
Mon esprit les retrouve en lui ; ce rire amer
De l'homme vaincu, plein de sanglots et d'insultes,
Je l'entends dans le rire énorme de la mer.

Comme tu me plairais, ô nuit ! sans ces étoiles
Dont la lumière parle un langage connu !
Car je cherche le vide, et le noir, et le nu !

Mais les ténèbres sont elles-mêmes des toiles
Où vivent, jaillissant de mon œil par milliers,
Des êtres disparus aux regards familiers.

LXXXIII

LE GOUT DU NÉANT

Morne esprit, autrefois amoureux de la lutte,
L'Espoir, dont l'éperon attisait ton ardeur,
Ne veut plus t'enfourcher ! Couche-toi sans pudeur,
Vieux cheval dont le pied à chaque obstacle butte.

Résigne-toi, mon cœur ; dors ton sommeil de brute.

Esprit vaincu, fourbu ! Pour toi, vieux maraudeur,
L'amour n'a plus de goût, non plus que la dispute ;
Adieu donc, chants du cuivre et soupirs de la flûte !
Plaisirs, ne tentez plus un cœur sombre et boudeur !

Le Printemps adorable a perdu son odeur !

Et le Temps m'engloutit minute par minute,
Comme la neige immense un corps pris de roideur ;
Je contemple d'en haut le globe en sa rondeur
Et je n'y cherche plus l'abri d'une cahute.

Avalanche, veux-tu m'emporter dans ta chute ?

LXXXIV

ALCHIMIE DE LA DOULEUR

L'un t'éclaire avec son ardeur,
L'autre en toi met son deuil, Nature !
Ce qui dit à l'un : Sépulture !
Dit à l'autre : Vie et splendeur !

Hermès inconnu qui m'assistes
Et qui toujours m'intimidas,
Tu me rends l'égal de Midas,
Le plus triste des alchimistes ;

Par toi je change l'or en fer
Et le paradis en enfer ;
Dans le suaire des nuages

Je découvre un cadavre cher,
Et sur les célestes rivages
Je bâtis de grands sarcophages.

LXXXV

HORREUR SYMPATHIQUE

De ce ciel bizarre et livide,
Tourmenté comme ton destin,
Quels pensers dans ton âme vide
Descendent ? Réponds, libertin.

Insatiablement avide
De l'obscur et de l'incertain,
Je ne geindrai pas comme Ovide
Chassé du paradis latin.

Cieux déchirés comme des grèves,
En vous se mire mon orgueil ;
Vos vastes nuages en deuil

Sont les corbillards de mes rêves,
Et vos lueurs sont le reflet
De l'Enfer où mon cœur se plaît.

LXXXVI

L'HÉAUTONTIMOROU MÉNOS

A J. G. F.

Je te frapperai sans colère
Et sans haine, comme un boucher,
Comme Moïse le rocher !
Et je ferai de ta paupière,

Pour abreuver mon Saharah,
Jaillir les eaux de la souffrance.
Mon désir gonflé d'espérance
Sur tes pleurs salés nagera

Comme un vaisseau qui prend le large,
Et dans mon cœur qu'ils souleront
Tes chers sanglots retentiront
Comme un tambour qui bat la charge !

Ne suis-je pas un faux accord
Dans la divine symphonie,
Grâce à la vorace Ironie
Qui me secoue et qui me mord ?

Elle est dans ma voix, la criarde !
C'est tout mon sang, ce poison noir !
Je suis le sinistre miroir
Où la mégère se regarde.

Je suis la plaie et le couteau !
Je suis le soufflet et la joue !
Je suis les membres et la roue,
Et la victime et le bourreau !

Je suis de mon cœur le vampire,
— Un de ces grands abandonnés
Au rire éternel condamnés,
Et qui ne peuvent plus sourire !

LXXXVII

L'IRRÉMÉDIABLE

I

Une Idée, une Forme, un Être
Parti de l'azur et tombé
Dans un Styx bourbeux et plombé
Où nul œil du Ciel ne pénètre ;

Un Ange, imprudent voyageur
Qu'a tenté l'amour du difforme,
Au fond d'un cauchemar énorme
Se débattant comme un nageur,

Et luttant, angoisses funèbres !
Contre un gigantesque remous
Qui va chantant comme les fous
Et pirouettant dans les ténèbres ;

Un malheureux ensorcelé
Dans ses tâtonnements futilles,
Pour fuir d'un lieu plein de reptiles,
Cherchant la lumière et la clé ;

Un damné descendant sans lampe,
Au bord d'un gouffre dont l'odeur
Trahit l'humide profondeur,
D'éternels escaliers sans rampe,

Où veillent des monstres visqueux
Dont les larges yeux de phosphore
Font une nuit plus noire encore
Et ne rendent visibles qu'eux ;

Un navire pris dans le pôle,
Comme en un piège de cristal,
Cherchant par quel détroit fatal
Il est tombé dans cette geôle ;

— Emblèmes nets, tableau parfait
D'une fortune irrémédiable,
Qui donne à penser que le Diable
Fait toujours bien tout ce qu'il fait !

II

Tête-à-tête sombre et limpide
Qu'un cœur devenu son miroir !
Puits de Vérité, clair et noir,
Où tremble une étoile livide,

Un phare ironique, infernal,
Flambeau des grâces sataniques,
Soulagement et gloire uniques,
— La conscience dans le Mal !

LXXXVIII

L'HORLOGE

Horloge ! dieu sinistre, effrayant, impassible.
Dont le doigt nous menace et nous dit : « *Souviens-toi !*
Les vibrantes Douleurs dans ton cœur plein d'effroi
Se planteront bientôt comme dans une cible ;

Le Plaisir vapoureux fuira vers l'horizon
Ainsi qu'une sylphide au fond de la coulisse ;
Chaque instant te dévore un morceau du délice
A chaque homme accordé pour toute sa saison.

Trois mille six cents fois par heure, la Seconde
Chuchote : *Souviens-toi !* — Rapide, avec sa voix
D'insecte, Maintenant dit : Je suis Autrefois,
Et j'ai pompé ta vie avec ma trompe immonde !

Remember ! Souviens-toi ! prodigue ! Esto memor !
(Mon gosier de métal parle toutes les langues.)
Les minutes, mortel folâtre, sont des gangues
Qu'il ne faut pas lâcher sans en extraire l'or !

Souviens-toi que le Temps est un joueur avide
Qui gagne sans tricher, à tout coup ! c'est la loi.
Le jour décroît ; la nuit augmente ; *souviens-toi !*
Le gouffre a toujours soif ; la clepsydre se vide.

Tantôt sonnera l'heure où le divin Hasard,
Où l'auguste Vertu, ton épouse encor vierge,
Où le Repentir même (oh ! la dernière auberge !),
Où tout te dira : « Meurs, vieux lâche ! il est trop tard ! »

TABLEAUX PARISIENS

TABLEAUX PARISIENS

LXXXIX

PAYSAGE

Je veux, pour composer chastement mes églogues,
Coucher auprès du ciel, comme les astrologues,
Et, voisin des clochers, écouter en rêvant
Leurs hymnes solennels emportés par le vent.
Les deux mains au menton, du haut de ma mansarde,
Je verrai l'atelier qui chante et qui bavarde ;
Les tuyaux, les clochers, ces mâts de la cité,
Et les grands ciels qui font rêver d'éternité.

Il est doux, à travers les brumes, de voir naître
L'étoile dans l'azur, la lampe à la fenêtre,
Les fleuves de charbon monter au firmament
Et la lune verser son pâle enchantement.
Je verrai les printemps, les étés, les automnes ;
Et quand viendra l'hiver aux neiges monotones,
Je fermerai partout portières et volets
Pour bâtir dans la nuit mes féeriques palais.

Alors je rêverai des horizons bleuâtres,
Des jardins, des jets d'eau pleurant dans les albâtres,
Des baisers, des oiseaux chantant soir et matin,
Et tout ce que l'Idylle a de plus enfantin.
L'Émeute, tempêtant vainement à ma vitre,
Ne fera pas lever mon front de mon pupitre :
Car je serai plongé dans cette volupté
D'évoquer le Printemps avec ma volonté,
De tirer un soleil de mon cœur, et de faire
De mes pensers brûlants une tiède atmosphère.

XC

LE SOLEIL

Le long du vieux faubourg, où pendent aux masures
Les persiennes, abri des secrètes luxures,
Quand le soleil cruel frappe à traits redoublés
Sur la ville et les champs, sur les toits et les blés,
Je vais m'exercer seul à ma fantasque escrime,
Flairant dans tous les coins les hasards de la rime,
Trébuchant sur les mots comme sur les pavés,
Heurtant parfois des vers depuis longtemps rêvés.

Ce père nourricier, ennemi des chloroses,
Éveille dans les champs les vers comme les roses ;
Il fait s'évaporer les soucis vers le ciel,
Et remplit les cerveaux et les ruches de miel.
C'est lui qui rajeunit les porteurs de béquilles
Et les rend gais et doux comme des jeunes filles,
Et commande aux moissons de croître et de mûrir
Dans le cœur immortel qui toujours veut fleurir !

Quand, ainsi qu'un poète, il descend dans les villes,
Il ennoblit le sort des choses les plus viles,
Et s'introduit en roi, sans bruit et sans valets,
Dans tous les hôpitaux et dans tous les palais.

XCI

A UNE MENDIANTE ROUSSE

Blanche fille aux cheveux roux,
Dont la robe par ses trous
Laisse voir la pauvreté
Et la beauté,

Pour moi, poète chétif,
Ton jeune corps maladif,
Plein de tâches de rousseur,
A sa douceur.

Tu portes plus galamment
Qu'une reine de roman
Ses cothurnes de velours
Tes sabots lourds.

Au lieu d'un haillon trop court,
Qu'un superbe habit de cour
Traîne à plis bruyants et longs
Sur tes talons ;

En place de bas troués,
Que pour les yeux des roués
Sur ta jambe un poignard d'or
Reluise encor ;

Que des nœuds mal attachés
Dévoilent pour nos péchés
Tes deux beaux seins, radieux
Comme des yeux ;

Que pour te déshabiller
Tes bras se fassent prier
Et chassent à coups mutins
Les doigts lutins,

Perles de la plus belle eau,
Sonnets de maître Belleau
Par tes galants mis aux fers
Sans cesse offerts,

Valetaille de rimeurs
Te dédiant leurs primeurs
Et contemplant ton soulier
Sous l'escalier,

Maint page épris du hasard,
Maint seigneur et maint Ronsard
Épieraient pour le déduit
Ton frais réduit !

Tu compterais dans tes lits
Plus de baisers que de lis
Et rangerais sous tes lois
Plus d'un Valois !

— Cependant tu vas gueusant
Quelque vieux débris gisant
Au seuil de quelque Véfour
De carrefour ;

Tu vas lorgnant en dessous
Des bijoux de vingt-neuf sous
Dont je ne puis, oh ! pardon !
Te faire don.

Va donc, sans autre ornement,
Parfum, perles, diamant,
Que ta maigre nudité,
O ma beauté !

XCH

LE CYGNE

A Victor Hugo.

I

Andromaque, je pense à vous ! Ce petit fleuve,
Pauvre et triste miroir où jadis resplendit
L'immense majesté de vos douleurs de veuve
Ce Simoïs menteur qui par vos pleurs grandit,

A fécondé soudain ma mémoire fertile,
Comme je traversais le nouveau Carrousel.
Le vieux Paris n'est plus (la forme d'une ville
Change plus vite, hélas ! que le cœur d'un mortel) ;

Je ne vois qu'en esprit tout ce camp de baraques,
Ces tas de chapiteaux ébauchés et de fûts,
Les herbes, les gros blocs verdiss par l'eau des flaques,
Et, brillant aux carreaux, le bric-à-brac confus.

Là s'étalait jadis une ménagerie ;
Là je vis, un matin, à l'heure où sous les cieux
Froids et clairs le Travail s'éveille, où la voirie
Pousse un sombre ouragan dans l'air silencieux,

Un cygne qui s'était évadé de sa cage,
Et, de ses pieds palmés frottant le pavé sec,
Sur le sol raboteux traînait son grand plumage.
Près d'un ruisseau sans eau la bête ouvrant le bec

Baignait nerveusement ses ailes dans la poudre,
Et disait, le cœur plein de son beau lac natal :
«Eau, quand donc pleuvras-tu ? quand tonneras-tu, foudre ?»
Je vois ce malheureux, mythe étrange et fatal,

Vers le ciel quelquefois, comme l'homme d'Ovide,
Vers le ciel ironique et cruellement bleu,
Sur son cou convulsif tendant sa tête avide,
Comme s'il adressait des reproches à Dieu !

II

Paris change ! mais rien dans sa mélancolie
N'a bougé ! palais neufs, échafaudages, blocs,
Vieux faubourgs, tout pour moi devient allégorie,
Et mes chers souvenirs sont plus lourds que des rocs.

Aussi devant ce Louvre une image m'opprime :
Je pense à mon grand cygne, avec ses gestes fous,
Comme les exilés, ridicule et sublime,
Et rongé d'un désir sans trêve ! et puis à vous,

Andromaque, des bras d'un grand époux tombée,
Vil bétail, sous la main du superbe Pyrrhus,
Auprès d'un tombeau vide en extase courbée ;
Veuve d'Hector, hélas ! et femme d'Hélénus !

Je pense à la négresse, amaigrie et phtisique,
Piétinant dans la boue, et cherchant, l'œil hagard,
Les cocotiers absents de la superbe Afrique
Derrière la muraille immense du brouillard ;

A quiconque a perdu ce qui ne se retrouve
Jamais, jamais ! à ceux qui s'abreuvent de pleurs
Et tettent la Douleur comme une bonne louve !
Aux maigres orphelins séchant comme des fleurs !

Ainsi dans la forêt où mon esprit s'exile
Un vieux Souvenir sonne à plein souffle du cor !
Je pense aux matelots oubliés dans une île,
Aux captifs, aux vaincus !... à bien d'autres encor !

XIII

LES SEPT VIEILLARDS

A Victor Hugo.

Fourmillante cité, cité pleine de rêves,
Où le spectre en plein jour raccroche le passant !
Les mystères partout coulent comme des sèves
Dans les canaux étroits du colosse puissant.

Un matin, cependant que dans la triste rue
Les maisons, dont la brume allongeait la hauteur,
Simulaient les deux quais d'une rivière accrue,
Et que, décor semblable à l'âme de l'acteur,

Un brouillard sale et jaune inondait tout l'espace,
Je suivais, roidissant mes nerfs comme un héros
Et discutant avec mon âme déjà lasse,
Le faubourg secoué par les lourds tombereaux.

Tout à coup, un vieillard dont les guenilles jaunes
Imitaient la couleur de ce ciel pluvieux,
Et dont l'aspect aurait fait pleuvoir les aumônes,
Sans la méchanceté qui luisait dans ses yeux,

M'apparut. On eût dit sa prunelle trempée
Dans le fiel ; son regard aiguisait les frimas,
Et sa barbe à longs poils, roide comme une épée,
Se projetait, pareille à celle de Judas.

Il n'était pas voûté, mais cassé, son échine
Faisant avec sa jambe un parfait angle droit,
Si bien que son bâton, parachevant sa mine,
Lui donnait la tournure et le pas maladroit

D'un quadrupède infirme ou d'un juif à trois pattes.
Dans la neige et la boue il allait s'empêtrant,
Comme s'il écrasait des morts sous ses savates,
Hostile à l'univers plutôt qu'indifférent.

Son pareil le suivait : barbe, œil, dos, bâton, loques,
Nul trait ne distinguait, du même enfer venu,
Ce jumeau centenaire, et ces spectres baroques
Marchaient du même pas vers un but inconnu.

A quel complot infâme étais-je donc en butte,
Ou quel méchant hasard ainsi m'humiliait ?
Car je comptai sept fois, de minute en minute,
Ce sinistre vieillard qui se multipliait !

Que celui-là qui rit de mon inquiétude,
Et qui n'est pas saisi d'un frisson fraternel,
Songe bien que malgré tant de décrépitude
Ces sept monstres hideux avaient l'air éternel !

Aurais-je, sans mourir, contemplé le huitième,
Sosie inexorable, ironique et fatal,
Dégoutant Phénix, fils et père de lui-même ?
— Mais je tournai le dos au cortège infernal.

Exaspéré comme un ivrogne qui voit double,
Je rentrai, je fermai ma porte, épouvanté,
Malade et morfondu, l'esprit fiévreux et trouble,
Blessé par le mystère et par l'absurdité !

Vainement ma raison voulait prendre la barre ;
La tempête en jouant déroutait ses efforts,
Et mon âme dansait, dansait, vieille gabarre
Sans mâts, sur une mer monstrueuse et sans bords !

XCIV

LES PETITES VIEILLES

*A Victor Hugo.**I*

Dans les plis sinueux des vieilles capitales,
Où tout, même l'horreur, tourne aux enchantements,
Je guette, obéissant à mes humeurs fatales,
Des êtres singuliers, décrépits et charmants.

Ces monstres disloqués furent jadis des femmes,
Éponine ou Laïs ! Monstres brisés, bossus
Ou tordus, aimons-les ! ce sont encor des âmes.
Sous des jupons troués et sous de froids tissus

Ils rampent, flagellés par les bises iniques,
Frémissant au fracas roulant des omnibus,
Et serrant sur leur flanc, ainsi que des reliques,
Un petit sac brodé de fleurs ou de rébus ;

Ils trottent, tout pareils à des marionnettes ;
Se traînent, comme font les animaux blessés,
Ou dansent, sans vouloir danser, pauvres sonnettes
Où se pend un Démon sans pitié ! Tout cassés

Qu'ils sont, ils ont des yeux perçants comme une vrille,
Luisants comme ces trous où l'eau dort dans la nuit ;
Ils ont les yeux divins de la petite fille
Qui s'étonne et qui rit à tout ce qui reluit.

— Avez-vous observé que maints cercueils de vieilles
Sont presque aussi petits que celui d'un enfant ?
La Mort savante met dans ces bières pareilles
Un symbole d'un goût bizarre et captivant,

Et lorsque j'entrevois un fantôme débile
Traversant de Paris le fourmillant tableau,
Il me semble toujours que cet être fragile
S'en va tout doucement vers un nouveau berceau ;

A moins que, méditant sur la géométrie,
Je ne cherche, à l'aspect de ces membres discords,
Combien de fois il faut que l'ouvrier varie
La forme de la boîte où l'on met tous ces corps.

— Ces yeux sont des puits faits d'un million de larmes,
Des creusets qu'un métal refroidi pailleta...
Ces yeux mystérieux ont d'invincibles charmes
Pour celui que l'austère Infortune allaita !

II

De Frascati défunt Vestale enamourée ;
Prêtresse de Thalie, hélas ! dont le souffleur
Enterré sait le nom ; célèbre évaporée,
Que Tivoli jadis ombragea dans sa fleur,

Toutes m'enivrent ! mais parmi ces êtres frères
Il en est qui, faisant de la douleur un miel,
Ont dit au Dévouement qui leur prêtait ses ailes :
Hippogriffe puissant, mène-moi jusqu'au ciel !

L'une, par sa patrie au malheur exercée,
L'autre, que son époux surchargea de douleurs,
L'autre, par son enfant Madone transpercée,
Toutes auraient pu faire un fleuve avec leurs pleurs !

III

Ah ! que j'en ai suivi de ces petites vieilles !
Une, entre autres, à l'heure où le soleil tombant
Ensanglante le ciel de blessures vermeilles,
Pensive, s'asseyait à l'écart sur un banc,

Pour entendre un de ces concerts, riches de cuivre,
Dont les soldats parfois inondent nos jardins,
Et qui, dans ces soirs d'or où l'on se sent revivre,
Versent quelque héroïsme au cœur des citadins.

Celle-là, droite encor, fière et sentant la règle,
Humait avidement ce chant vif et guerrier ;
Son œil parfois s'ouvrait comme l'œil d'un vieil aigle ;
Son front de marbre avait l'air fait pour le laurier !

IV

Telles vous cheminez, sto ques et sans plaintes,
A travers le chaos des vivantes cités,

Mères au cœur saignant, courtisanes ou saintes,
Dont autrefois les noms par tous étaient cités.

Vous qui fûtes la grâce ou qui fûtes la gloire,
Nul ne vous reconnaît ! un ivrogne incivil
Vous insulte en passant d'un amour dérisoire ;
Sur vos talons gambade un enfant lâche et vil.

Honteuses d'exister, ombres ratatinées,
Peureuses, le dos bas, vous côtoyez les murs ;
Et nul ne vous salue, étranges destinées !
Débris d'humanité pour l'éternité mûrs !

Mais moi, moi qui de loin tendrement vous surveille,
L'œil inquiet, fixé sur vos pas incertains,
Tout comme si j'étais votre père, ô merveille !
Je goûte à votre insu des plaisirs clandestins :

Je vois s'épanouir vos passions novices ;
Sombres ou lumineux, je vis vos jours perdus ;
Mon cœur multiplié jouit de tous vos vices !
Mon âme resplendit de toutes vos vertus !

Ruines ! ma famille ! ô cerveaux congénères !
Je vous fais chaque soir un solennel adieu !
Où serez-vous demain, Èves octogénaires,
Sur qui pèse la griffe effroyable de Dieu ?

XCV

LES AVEUGLES

Contemple-les, mon âme ; ils sont vraiment affreux !
Pareils aux mannequins ; vaguement ridicules ;
Terribles, singuliers comme les somnanbules ;
Dardant on ne sait où leurs globes ténébreux.

Leurs yeux, d'où la divine étincelle est partie,
Comme s'ils regardaient au loin, restent levés
Au ciel ; on ne les voit jamais vers les pavés
Pencher rêveusement leur tête appesantie.

Ils traversent ainsi le noir illimité,
Ce frère du silence éternel. O cité !
Pendant qu'autour de nous tu chantes, ris et beugles,

Éprise du plaisir jusqu'à l'atrocité,
Vois ! je me traîne aussi ! Mais, plus qu'eux hébété
Je dis : Que cherchent-ils au Ciel, tous ces aveugles ?

XCVI

A UNE PASSANTE

La rue assourdissante autour de moi hurlait.
Longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse,
Une femme passa, d'une main fastueuse
Soulevant, balançant le feston et l'ourlet ;

Agile et noble, avec sa jambe de statue.
Moi, je buvais, crispé comme un extravagant,
Dans son œil, ciel livide où germe l'ouragan,
La douceur qui fascine et le plaisir qui tue.

Un éclair... puis la nuit ! — Fugitive beauté
Dont le regard m'a fait soudainement renaître,
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité ?

Ailleurs, bien loin d'ici ! trop tard ! *jamais* peut-être !
Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,
O toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais !

XCVII

LE SQUELETTE LABOUREUR

I

Dans les planches d'anatomie
Qui traînent sur ces quais poudreux
Où maint livre cadavéreux
Dort comme une antique momie.

Dessins auxquels la gravité
Et le savoir d'un vieil artiste,
Bien que le sujet en soit triste,
Ont communiqué la Beauté,

On voit, ce qui rend plus complètes
Ces mystérieuses horreurs,
Bêchant comme des laboureurs,
Des Écorchés et des Squelettes.

II

De ce terrain que vous fouillez,
Manants résignés et funèbres,
De tout l'effort de vos vertèbres,
Ou de vos muscles dépouillés,

Dites, quelle moisson étrange,
Forçats arrachés au charnier,
Tirez-vous, et de quel fermier
Avez-vous à remplir la grange ?

Voulez-vous (d'un destin trop dur
Épouvantable et clair emblème !)
Montrer que dans la fosse même
Le sommeil promis n'est pas sûr ;

Qu'envers nous le Néant est traître ;
Que tout, même la Mort, nous ment,
Et que sempiternellement,
Hélas ! il nous faudra peut-être

Dans quelque pays inconnu
Écorcher la terre revêche
Et pousser une lourde bêche
Sous notre pied sanglant et nu ?

XCVIII

LE CRÉPUSCULE DU SOIR

Voici le soir charmant, ami du criminel ;
Il vient comme un complice, à pas de loup ; le ciel
Se ferme lentement comme une grande alcôve,
Et l'homme impatient se change en bête fauve.

O soir, aimable soir, désiré par celui
Dont les bras, sans mentir, peuvent dire : Aujourd'hui
Nous avons travaillé ! — C'est le soir qui soulage
Les esprits que dévore une douleur sauvage,
Le savant obstiné dont le front s'alourdit,
Et l'ouvrier courbé qui regagne son lit.

Cependant des démons malsains dans l'atmosphère
S'éveillent lourdement, comme des gens d'affaire,
Et cognent en volant les volets et l'auvent.
A travers les lueurs que tourmente le vent
La Prostitution s'allume dans les rues ;
Comme une fourmilière elle ouvre ses issues ;

Partout elle se fraye un occulte chemin,
Ainsi que l'ennemi qui tente un coup de main ;
Elle remue au sein de la cité de fange
Comme un ver qui dérobe à l'Homme ce qu'il mange.

On entend çà et là les cuisines siffler,
Les théâtres glapir, les orchestres ronfler ;
Les tables d'hôte, dont le jeu fait les délices,
S'emplissent de catins et d'escrocs, leurs complices,
Et les voleurs, qui n'ont ni trêve ni merci,
Vont bientôt commencer leur travail, eux aussi,
Et forcer doucement les portes et les caisses
Pour vivre quelques jours et vêtir leurs maîtresses.

Recueille-toi, mon âme, en ce grave moment,
Et ferme ton oreille à ce rugissement.
C'est l'heure où les douleurs des malades s'aigrissent !
La sombre Nuit les prend à la gorge ; ils finissent
Leur destinée et vont vers le gouffre commun ;
L'hôpital se remplit de leurs soupirs. — Plus d'un
Ne viendra plus chercher la soupe parfumée,
Au coin du feu, le soir, auprès d'une âme aimée.

Encore la plupart n'ont-ils jamais connu
La douceur du foyer et n'ont jamais vécu !

XCIX

LE JEU

Dans des fauteuils fanés des courtisanes vieilles,
Pâles, le sourcil peint, l'œil câlin et fatal,
Minaudant, et faisant de leurs maigres oreilles
Tomber un cliquetis de pierre et de métal ;

Autour des verts tapis des visages sans lèvre,
Des lèvres sans couleur, des mâchoires sans dent,
Et des doigts convulsés d'une infernale fièvre,
Fouillant la poche vide ou le sein palpitant ;

Sous de sales plafonds un rang de pâles lustres
Et d'énormes quinquets projetant leurs lueurs
Sur des fronts ténébreux de poètes illustres
Qui viennent gaspiller leurs sanglantes sueurs ;

Voilà le noir tableau qu'en un rêve nocturne
Je vis se dérouler sous mon œil clairvoyant.
Moi-même, dans un coin de l'ancre taciturne,
Je me vis accoudé, froid, muet, enviant,

Enviant de ces gens la passion tenace,
De ces vieilles putains la funèbre gaieté,
Et tous gaillardement trafiquant à ma face,
L'un de son vieil honneur, l'autre de sa beauté !

Et mon cœur s'effraya d'envier maint pauvre homme
Courant avec ferveur à l'abîme béant,
Et qui, soûl de son sang, préférerait en somme
La douleur à la mort et l'enfer au néant !

C

DANSE MACABRE

A Ernest Christophe.

Fière, autant qu'un vivant, de sa noble stature,
Avec son gros bouquet, son mouchoir et ses gants,
Elle a la nonchalance et la désinvolture
D'une coquette maigre aux airs extravagants.

Vit-on jamais au bal une taille plus mince ?
Sa robe exagérée, en sa royale ampleur,
S'écroule abondamment sur un pied sec que pince
Un soulier pomponné, joli comme une fleur.

La ruche qui se joue au bord des clavicules,
Comme un ruisseau lascif qui se frotte au rocher,
Défend pudiquement des lazzi ridicules
Les funèbres appas qu'elle tient à cacher.

Ses yeux profonds sont faits de vide et de ténèbres,
Et son crâne, de fleurs artistement coiffé,
Oscille mollement sur ses frêles vertèbres.
O charme d'un néant follement attifé !

Aucuns t'appelleront une caricature,
Qui ne comprennent pas, amants ivres de chair,
L'élégance sans nom de l'humaine armature.
Tu réponds, grand squelette, à mon goût le plus cher !

Viens-tu troubler, avec ta puissante grimace,
La fête de la Vie ? ou quelque vieux désir,
Éperonnant encor ta vivante carcasse,
Te pousse-t-il, crédule, au sabbat du Plaisir ?

Au chant des violons, aux flammes des bougies,
Espères-tu chasser ton cauchemar moqueur,
Et viens-tu demander au torrent des orgies
De rafraichir l'enfer allumé dans ton cœur ?

Inépuisable puits de sottise et de fautes !
De l'antique douleur éternel alambic !
A travers le treillis recourbé de tes côtes
Je vois, errant encor, l'insatiable aspic.

Pour dire vrai, je crains que ta coquetterie
Ne trouve pas un prix digne de ses efforts ;
Qui, de ces cœurs mortels, entend la raillerie ?
Les charmes de l'horreur n'enivrent que les forts !

Le gouffre de tes yeux, plein d'horribles pensées,
Exhale le vertige, et les danseurs prudents
Ne contempleront pas sans d'amères nausées
Le sourire éternel de tes trente-deux dents.

Pourtant, qui n'a serré dans ses bras un squelette,
Et qui ne s'est nourri des choses du tombeau ?
Qu'importe le parfum, l'habit ou la toilette ?
Qui fait le dégoûté montre qu'il se croit beau.

Bayadère sans nez, irrésistible gouge,
Dis donc à ces danseurs qui font les offusqués :
« Fiers mignons, malgré l'art des poudres et du rouge,
Vous sentez tous la mort ! O squelettes musqués,

Antinoüs flétris, dandys à face glabre,
Cadavres vernissés, lovelaces chenus,
Le branle universel de la danse macabre
Vous entraîne en des lieux qui ne sont pas connus !

Des quais froids de la Seine aux bords brûlants du Gange,
Le troupeau mortel saute et se pâme, sans voir
Dans un trou du plafond la trompette de l'Ange
Sinistrement béante ainsi qu'un tromblon noir.

En tout climat, sous tout soleil, la Mort t'admire
En tes contorsions, risible Humanité,
Et souvent, comme toi, se parfumant de myrrhe,
Mêle son ironie à ton insanité ! »

C1

L'AMOUR DU MENSONGE

Quand je te vois passer, ô ma chère indolente,
Au chant des instruments qui se brise au plafond,
Suspendant ton allure harmonieuse et lente,
Et promenant l'ennui de ton regard profond ;

Quand je contemple, aux feux du gaz qui le colore,
Ton front pâle, embelli par un morbide attrait,
Où les torches du soir allument une aurore,
Et tes yeux attirants comme ceux d'un portrait,

Je me dis : Qu'elle est belle ! et bizarrement fraîche !
Le souvenir massif, royale et lourde tour,
La couronne, et son cœur, meurtri comme une pêche
Est mûr, comme son corps, pour le savant amour.

Es-tu le fruit d'automne aux saveurs souveraines ?
Es-tu vase funèbre attendant quelques pleurs,
Parfum qui fait rêver aux oasis lointaines,
Oreiller caressant, ou corbeille de fleurs ?

Je sais qu'il est des yeux, des plus mélancoliques,
Qui ne recèlent point de secrets précieux ;
Beaux écrins sans bijoux, médaillons sans reliques,
Plus vides, plus profonds que vous-mêmes, ô Cieux !

Mais ne suffit-il pas que tu sois l'apparence,
Pour réjouir un cœur qui fuit la vérité ?
Qu'importe ta bêtise ou ton indifférence ?
Masque ou décor, salut ! J'adore ta beauté.

CII

Je n'ai pas oublié, voisine de la ville,
Notre blanche maison, petite mais tranquille :
Sa Pomone de plâtre et sa vieille Vénus
Dans un bosquet chétif cachant leurs membres nus,
Et le soleil, le soir, ruisselant et superbe,
Qui, derrière la vitre où se brisait sa gerbe,
Semblait, grand œil ouvert dans le ciel curieux,
Contempler nos dîners longs et silencieux,
Répandant largement ses beaux reflets de cierge
Sur la nappe frugale et les rideaux de serge.

CIII

La servante au grand cœur dont vous étiez jalouse,
Et qui dort son sommeil sous une humble pelouse,
Nous devrions pourtant lui porter quelques fleurs.
Les morts, les pauvres morts, ont de grandes douleurs,
Et quand Octobre souffle, émondeur des vieux arbres,
Son vent mélancolique à l'entour de leurs marbres,
Certe, ils doivent trouver les vivants bien ingrats,
A dormir, comme ils font, chaudement dans leurs draps,
Tandis que, dévorés de noires songeries,
Sans compagnon de lit, sans bonnes causeries,
Vieux squelettes gelés travaillés par le ver,
Ils sentent s'égoutter les neiges de l'hiver
Et le siècle couler, sans qu'amis ni famille
Remplacent les lambeaux qui pendent à leur grille.

Lorsque la bûche siffle et chante, si le soir,
Calme, dans le fauteuil je la voyais s'asseoir,
Si, par une nuit bleue et froide de décembre,
Je la trouvais tapie en un coin de ma chambre,
Grave, et venant du fond de son lit éternel
Couvrir l'enfant grandi de son œil maternel,
Que pourrais-je répondre à cette âme pieuse,
Voyant tomber des pleurs de sa paupière creuse ?

CIV

BRUMES ET PLUIES

O fins d'automne, hivers, printemps trempés de boue,
Endormeuses saisons ! je vous aime et vous loue
D'envelopper ainsi mon cœur et mon cerveau
D'un linceul vapoureux et d'un vague tombeau.

Dans cette grande plaine où l'autan froid se joue,
Où par les longues nuits la girouette s'enroue,
Mon âme mieux qu'au temps du tiède renouveau
Ouvrira largement ses ailes de corbeau.

Rien n'est plus doux au cœur plein de choses funèbres,
Et sur qui dès longtemps descendent les frimas,
O blafardes saisons, reines de nos climats,

Que l'aspect permanent de vos pâles ténèbres,
— Si ce n'est, par un soir sans lune, deux à deux,
D'endormir la douleur sur un lit hasardeux.

CV

RÊVE PARISIEN

*A Constantin Guys.**I*

De ce terrible paysage,
Tel que jamais mortel n'en vit,
Ce matin encore l'image,
Vague et lointaine, me ravit.

Le sommeil est plein de miracles !
Par un caprice singulier,
J'avais banni de ces spectacles
Le végétal irrégulier,

Et, peintre fier de mon génie,
Je savourais dans mon tableau
L'enivrante monotonie
Du métal, du marbre et de l'eau.

Babel d'escaliers et d'arcades, '
C'était un palais infini,
Plein de bassins et de cascades
Tombant dans l'or mat ou bruni ;

Et des cataractes pesantes,
Comme des rideaux de cristal,
Se suspendaient, éblouissantes,
A des murailles de métal.

Non d'arbres, mais de colonnades
Les étangs dormants s'entouraient,
Où de gigantesques naïades,
Comme des femmes, se miraient.

Des nappes d'eau, s'épanchaient, bleues,
Entre des quais roses et verts,
Pendant des millions de lieues,
Vers les confins de l'univers ;

C'étaient des pierres inouïes
Et des flots magiques ; c'étaient
D'immenses glaces éblouies
Par tout ce qu'elles reflétaient !

Insouciantes et taciturnes,
Des Ganges, dans le firmament,
Versaient le trésor de leurs urnes
Dans des gouffres de diamant.

Architecte de mes féeries,
Je faisais, à ma volonté,
Sous un tunnel de pierreries
Passer un océan dompté ;

Et tout, même la couleur noire,
Semblait fourbi, clair, irisé ;
Le liquide enchâssait sa gloire
Dans le rayon cristallisé.

Nul astre d'ailleurs, nuls vestiges
De soleil, même au bas du ciel,
Pour illuminer ces prodiges,
Qui brillaient d'un feu personnel !

Et sur ces mouvantes merveilles
Planait (terrible nouveauté !
Tout pour l'œil, rien pour les oreilles !)
Un silence d'éternité.

II

En rouvrant mes yeux pleins de flamme
J'ai vu l'horreur de mon taudis,
Et senti, rentrant dans mon âme,
La pointe des soucis maudits ;

La pendule aux accents funèbres
Sonnait brutalement midi,
Et le ciel versait des ténèbres
Sur le triste monde engourdi.

CVI

LE CRÉPUSCULE DU MATIN

La diane chantait dans les cours des casernes,
Et le vent du matin soufflait sur les lanternes.

C'était l'heure où l'essaim des rêves malfaisants
Tord sur leurs oreillers les bruns adolescents ;
Où, comme un œil sanglant qui palpite et qui bouge,
La lampe sur le jour fait une tache rouge ;
Où l'âme, sous le poids du corps revêche et lourd,
Imite les combats de la lampe et du jour.
Comme un visage en pleurs que les brises essuient,
L'air est plein du frisson des choses qui s'enfuient,
Et l'homme est las d'écrire et la femme d'aimer.

Les maisons çà et là commençaient à fumer.
Les femmes de plaisir, la paupière livide,
Bouche ouverte, dormaient de leur sommeil stupide ;
Les pauvresses, traînant leurs seins maigres et froids,
Soufflaient sur leurs tisons et soufflaient sur leurs doigts.
C'était l'heure où parmi le froid et la lésine
S'aggravent les douleurs des femmes en gésine ;
Comme un sanglot coupé par un sang écumeux
Le chant du coq au loin déchirait l'air brumeux ;

Une mer de brouillards baignait les édifices,
Et les agonisants dans le fond des hospices
Poussaient leur dernier râle en hoquets inégaux.
Les débauchés rentraient, brisés par leurs travaux.

L'aurore grelottante en robe rose et verte
S'avavançait lentement sur la Seine déserte,
Et le sombre Paris, en se frottant les yeux,
Empoignait ses outils, vieillard laborieux.



LE VIN

LE VIN

CVII

L'ÂME DU VIN

Un soir, l'âme du vin chantait dans les bouteilles :
« Homme, vers toi je pousse, ô cher déshérité,
Sous ma prison de verre et mes cires vermeilles,
Un chant plein de lumière et de fraternité !

Je sais combien il faut, sur la colline en flamme,
De peine, de sueur et de soleil cuisant
Pour engendrer ma vie et pour me donner l'âme ;
Mais je ne serai point ingrat ni malfaisant,

Car j'éprouve une joie immense quand je tombe
Dans le gosier d'un homme usé par ses travaux,
Et sa chaude poitrine est une douce tombe
Où je me plais bien mieux que dans mes froids caveaux.

Entends-tu retentir les refrains des dimanches
Et l'espoir qui gazouille en mon sein palpitant ?
Les coudes sur la table et retroussant tes manches,
Tu me glorifieras et tu seras content ;

J'allumerai les yeux de ta femme ravie ;
A ton fils je rendrai sa force et ses couleurs
Et serai pour ce frêle athlète de la vie
L'huile qui raffermirait les muscles des lutteurs.

En toi je tomberai, végétale ambroisie,
Grain précieux jeté par l'éternel Semeur,
Pour que de notre amour naisse la poésie
Qui jaillira vers Dieu comme une rare fleur !

CIII

LE VIN DES CHIFFONNIERS

Souvent, à la clarté rouge d'un réverbère
Dont le vent bat la flamme et tourmente le verre,
Au cœur d'un vieux faubourg, labyrinthe fangeux
Où l'humanité grouille en ferments orageux,

On voit un chiffonnier qui vient, hochant la tête,
Buttant, et se cognant aux murs comme un poète,
Et, sans prendre souci des mouchards, ses sujets,
Épanche tout son cœur en glorieux projets.

Il prête des serments, dicte des lois sublimes,
Terrasse les méchants, relève les victimes,
Et sous le firmament comme un dais suspendu
S'enivre des splendeurs de sa propre vertu.

Oui, ces gens harcelés de chagrins de ménage,
Moulus par le travail et tourmentés par l'âge,
Éreintés et pliant sous un tas de débris,
Vomissement confus de l'énorme Paris, ,

Reviennent, parfumés d'une odeur de futailles,
Suivis de compagnons, blanchis, dans les batailles,
Dont la moustache pend comme les vieux drapeaux.
Les bannières, les fleurs et les arcs triomphaux

Se dressent devant eux, solennelle magie !
Et dans l'étourdissante et lumineuse orgie
Des clairons, du soleil, des cris et du tambour,
Ils apportent la gloire au peuple ivre d'amour !

C'est ainsi qu'à travers l'Humanité frivole
Le vin roule de l'or, éblouissant Pactole ;
Par le gosier de l'homme il chante ses exploits
Et règne par ses dons ainsi que les vrais rois.

Pour noyer la rancœur et bercer l'indolence
De tous ces vieux maudits qui meurent en silence,
Dieu, touché de remords, avait fait le sommeil ;
L'Homme ajouta le Vin, fils sacré du Soleil !

CIX

LE VIN DE L'ASSASSIN

Ma femme est morte, je suis libre !
Je puis donc boire tout mon soûl.
Lorsque je rentrais sans un sou,
Ses cris me déchiraient la fibre.

Autant qu'un roi je suis heureux ;
L'air est pur, le ciel admirable...
Nous avions un été semblable...
Lorsque j'en devins amoureux !

L'horrible soif qui me déchire
Aurait besoin pour s'assouvir
D'autant de vin qu'en peut tenir
Son tombeau ; — ce n'est pas peu dire :

Je l'ai jetée au fond d'un puits,
Et j'ai même poussé sur elle
Tous les pavés de la margelle.
— Je l'oublierai si je le puis !

Au nom des serments de tendresse,
Dont rien ne peut nous délier,
Et pour nous réconcilier
Comme au beau temps de notre ivresse,

J'implorai d'elle un rendez-vous,
Le soir, sur une route obscure.
Elle y vint ! — folle créature !
Nous sommes tous plus ou moins fous !

Elle était encore jolie,
Quoique bien fatiguée ! et moi,
Je l'aimais trop ! voilà pourquoi
Je lui dis : Sors de cette vie !

Nul ne peut me comprendre. Un seul
Parmi ces ivrognes stupides
Songea-t-il dans ses nuits morbides
A faire du vin un linceul ?

Cette crapule invulnérable
Comme les machines de fer
Jamais, ni l'été ni l'hiver,
N'a connu l'amour véritable,

Avec ses noirs enchantements,
Son cortège infernal d'alarmes,
Ses fioles de poison, ses larmes,
Ses bruits de chaîne et d'ossements !

— Me voilà libre et solitaire !
Je serai ce soir ivre mort ;
Alors, sans peur et sans remord,
Je me coucherai sur la terre,

Et je dormirai comme un chien !
Le chariot aux lourdes roues
Chargé de pierres et de boues,
Le wagon enragé peut bien

Écraser ma tête coupable
Ou me couper par le milieu,
Je m'en moque comme de Dieu,
Du Diable ou de la Sainte Table !

CX

LE VIN DU SOLITAIRE

Le regard singulier d'une femme galante
Qui se glisse vers nous comme le rayon blanc
Que la lune onduleuse envoie au lac tremblant,
Quand elle y veut baigner sa beauté nonchalante ;

Le dernier sac d'écus dans les doigts d'un joueur ;
Un baiser libertin de la maigre Adeline ;
Les sons d'une musique énervante et câline,
Semblable au cri lointain de l'humaine douleur,

Tout cela ne vaut pas, ô bouteille profonde,
Les baumes pénétrants que ta panse féconde
Garde au cœur altéré du poète pieux ;

Tu lui verses l'espoir, la jeunesse et la vie,
— Et l'orgueil, ce trésor de toute gueuserie,
Qui nous rend triomphants et semblables aux Dieux !

CXI

LE VIN DES AMANTS

Aujourd'hui l'espace est splendide !
Sans mors, sans éperons, sans bride,
Partons à cheval sur le vin
Pour un ciel féérique et divin !

Comme deux anges que torture
Une implacable calenture,
Dans le bleu cristal du matin
Suivons le mirage lointain !

Mollement balancés sur l'aile
Du tourbillon intelligent,
Dans un délire parallèle,

Ma sœur, côte à côte nageant,
Nous fuirons sans repos ni trêves
Vers le paradis de mes rêves !

FLEURS DU MAL

FLEURS DU MAL

CXII

LA DESTRUCTION

Sans cesse à mes côtés s'agite le Démon ;
Il nage autour de moi comme un air impalpable ;
Je l'avale et le sens qui brûle mon poumon
Et l'emplit d'un désir éternel et coupable.

Parfois il prend, sachant mon grand amour de l'Art,
La forme de la plus séduisante des femmes,
Et, sous de spécieux prétextes de cafard,
Accoutume ma lèvre à des philtres infâmes.

Il me conduit ainsi, loin du regard de Dieu,
Haletant et brisé de fatigue, au milieu
Des plaines de l'Ennui, profondes et désertes,

Et jette dans mes yeux pleins de confusion
Des vêtements souillés, des blessures ouvertes,
Et l'appareil sanglant de la Destruction !

CXIII

UNE MARTYRE

DESSIN D'UN MAITRE INCONNU

Au milieu des flacons, des étoffes lamées
Et des meubles voluptueux,
Des marbres, des tableaux, des robes parfumées
Qui traînent à plis somptueux,

Dans une chambre tiède où, comme en une serre,
L'air est dangereux et fatal,
Où des bouquets mourants dans leurs cercueils de verre
Exhalent leur soupir final,

Un cadavre sans tête épanche, comme un fleuve,
Sur l'oreiller désaltéré
Un sang rouge et vivant, dont la toile s'abreuve
Avec l'avidité d'un pré.

Semblable aux visions pâles qu'enfante l'ombre
Et qui nous enchaînent les yeux,
La tête, avec l'amas de sa crinière sombre
Et de ses bijoux précieux,

Sur la table de nuit, comme une renoncule,
Repose ; et, vide de pensers,
Un regard vague et blanc comme le crépuscule
S'échappe des yeux révoltés.

Sur le lit, le tronc nu sans scrupules étale
Dans le plus complet abandon
La secrète splendeur et la beauté fatale
Dont la nature lui fit don ;

Un bas rosâtre, orné de coins d'or, à la jambe,
Comme un souvenir est resté ;
La jarrettière, ainsi qu'un œil secret qui flambe,
Darde un regard diamanté.

Le singulier aspect de cette solitude
Et d'un grand portrait langoureux,
Aux yeux provocateurs comme son attitude,
Révèle un amour ténébreux,

Une coupable joie et des fêtes étranges
Pleines de baisers infernaux,
Dont se réjouissait l'essaim de mauvais anges
Nageant dans les plis des rideaux ;

Et cependant, à voir la maigreur élégante
De l'épaule au contour heurté,
La hanche un peu pointue et la taille fringante
Ainsi qu'un reptile irrité,

Elle est bien jeune encor ! — Son âme exaspérée
Et ses sens par l'ennui mordus
S'étaient-ils entr'ouverts à la meute altérée
Des désirs errants et perdus ?

L'homme vindicatif que tu n'as pu, vivante,
Malgré tant d'amour, assouvir,
Combla-t-il sur ta chair inerte et complaisante
L'immensité de son désir ?

Réponds, cadavre impur ! et par tes tresses roides
Te soulevant d'un bras fiévreux,
Dis-moi, tête effrayante, a-t-il sur tes dents froides
Collé les suprêmes adieux ?

— Loin du monde railleur, loin de la foule impure,
Loin des magistrats curieux,
Dors en paix, dors en paix, étrange créature,
Dans ton tombeau mystérieux ;

Ton époux court le monde, et ta forme immortelle
Veille près de lui quand il dort ;
Autant que toi sans doute il te sera fidèle,
Et constant jusques à la mort.

CXIV

LESBOS

Mère des jeux latins et des voluptés grecques,
Lesbos, où les baisers languissants ou joyeux,
Chauds comme les soleils, frais comme les pastèques
Font l'ornement des nuits et des jours glorieux,
— Mère des jeux latins et des voluptés grecques,

Lesbos, où les baisers sont comme les cascades
Qui se jettent sans peur dans les gouffres sans fonds
Et courent, sanglotant et gloussant par saccades,
— Orageux et secrets, fourmillants et profonds ;
Lesbos, où les baisers sont comme les cascades !

Lesbos où les Phrynés l'une l'autre s'attirent,
Où jamais un soupir ne resta sans écho,
A l'égal de Paphos les étoiles t'admirent,
Et Vénus à bon droit peut jalouser Sapho !
— Lesbos où les Phrynés l'une l'autre s'attirent,

Lesbos, terre des nuits chaudes et langoureuses,
Qui font qu'à leurs miroirs, stérile volupté,
Les filles aux yeux creux, de leurs corps amoureuses,
Caressent les fruits mûrs de leur nubilité,
Lesbos, terre des nuits chaudes et langoureuses,

Laisse du vieux Platon se froncer l'œil austère ;
Tu tires ton pardon de l'excès des baisers,
Reine du doux empire, aimable et noble terre,
Et des raffinements toujours inépuisés.
Laisse du vieux Platon se froncer l'œil austère.

Tu tires ton pardon de l'éternel martyr
Infligé sans relâche aux cœurs ambitieux,
Qu'attire loin de nous le radieux sourire
Entrevu vaguement au bord des autres cieux ;
Tu tires ton pardon de l'éternel martyr !

Qui des Dieux osera, Lesbos, être ton juge,
Et condamner ton front pâli dans les travaux,
Si ses balances d'or n'ont pesé le déluge
Des larmes qu'à la mer ont versé tes ruisseaux ?
Qui des Dieux osera, Lesbos, être ton juge ?

Que nous veulent les lois du juste et de l'injuste ?
Vierges au cœur sublime, honneur de l'Archipel,
Votre religion comme une autre est auguste,
Et l'amour se rira de l'Enfer et du Ciel !
— Que nous veulent les lois du juste et de l'injuste ?

Car Lesbos entre tous m'a choisi sur la terre
Pour chanter le secret de ses vierges en fleur,
Et je fus dès l'enfance admis au noir mystère
Des rires effrénés mêlés au sombre pleur ;
Car Lesbos entre tous m'a choisi sur la terre.

Et depuis lors je veille au sommet de Leucate,
Comme une sentinelle à l'œil perçant et sûr,
Qui guette nuit et jour brick, tartane ou frégate,
Dont les formes au loin frissonnent dans l'azur ;
— Et depuis lors je veille au sommet de Leucate

Pour savoir si la mer est indulgente et bonne,
Et parmi les sanglots dont le roc retentit,
Un soir ramènera vers Lesbos qui pardonne,
Le cadavre adoré de Sapho qui partit
Pour savoir si la mer est indulgente et bonne !

De la mâle Sapho, l'amante et le poète,
Plus belle que Vénus par ses mornes pâleurs !
— L'œil d'azur est vaincu par l'œil noir que tachète
Le cercle ténébreux tracé par les douleurs
De la mâle Sapho, l'amante et le poète !

— Plus belle que Vénus se dressant sur le monde
Et versant les trésors de sa sérénité
Et le rayonnement de sa jeunesse blonde
Sur le vieil Océan de sa fille enchanté ;
Plus belle que Vénus se dressant sur le monde !

— De Sapho qui mourut le jour de son blasphème,
Quand, insultant le rite et le culte inventé,
Elle fit son beau corps la pâture suprême
D'un brutal dont l'orgueil punit l'impiété
De Sapho qui mourut le jour de son blasphème.

Et c'est depuis ce temps que Lesbos se lamente,
Et, malgré les honneurs que lui rend l'univers,
S'enivre chaque nuit du cri de la tourmente
Que poussent vers les cieus ses rivages déserts.
Et c'est depuis ce temps que Lesbos se lamente !

CXV

FEMMES DAMNÉES

A la pâle clarté des lampes languissantes,
Sur de profonds coussins tout imprégnés d'odeur,
Hippolyte rêvait aux caresses puissantes
Qui levaient le rideau de sa jeune candeur.

Elle cherchait d'un œil troublé par la tempête,
De sa naïveté le ciel déjà lointain,
Ainsi qu'un voyageur qui retourne la tête
Vers les horizons bleus dépassés le matin.

De ses yeux amortis les paresseuses larmes,
L'air brisé, la stupeur, la morne volupté,
Ses bras vaincus, jetés comme de vaines armes,
Tout servait, tout paraît sa fragile beauté.

Étendue à ses pieds, calme et pleine de joie,
Delphine la couvait avec des yeux ardents,
Comme un animal fort qui surveille une proie,
Après l'avoir d'abord marquée avec les dents.

Beauté forte à genoux devant la beauté frêle,
Superbe, elle humait voluptueusement
Le vin de son triomphe, et s'allongeait vers elle
Comme pour recueillir un doux remerciement.

Elle cherchait dans l'œil de sa pâle victime
Le cantique muet que chante le plaisir
Et cette gratitude infinie et sublime
Qui sort de la paupière ainsi qu'un long soupir :

— « Hippolyte, cher cœur, que dis-tu de ces choses ?
Comprends-tu maintenant qu'il ne faut pas offrir
L'holocauste sacré de tes premières roses
Aux souffles violents qui pourraient les flétrir ?

Mes baisers sont légers comme ces éphémères
Qui caressent le soir les grands lacs transparents,
Et ceux de ton amant creuseront leurs ornières
Comme des chariots ou des socs déchirants ;

Ils passeront sur toi comme un lourd attelage
De chevaux et de bœufs aux sabots sans pitié...
Hippolyte, ô ma sœur ! tourne donc ton visage,
Toi, mon âme et mon cœur, mon tout et ma moitié,

Tourne vers moi tes yeux pleins d'azur et d'étoiles !
Pour un de ces regards charmants, baume divin,
Des plaisirs plus obscurs je lèverai les voiles,
Et je t'endormirai dans un rêve sans fin ! »

Mais Hippolyte alors, levant sa jeune tête :
— « Je ne suis point ingrate et ne me repens pas,
Ma Delphine, je souffre et je suis inquiète,
Comme après un nocturne et terrible repas.

Je sens fondre sur moi de lourdes épouvantes
Et de noirs bataillons de fantômes épars,
Qui veulent me conduire en des routes mouvantes
Qu'un horizon sanglant ferme de toutes parts.

Avons-nous donc commis une action étrange ?
Explique, si tu peux, mon trouble et mon effroi :
Je frissonne de peur quand tu me dis : « mon ange ! »
Et cependant je sens ma bouche aller vers toi.

Ne me regarde pas ainsi, toi, ma pensée,
Toi que j'aime à jamais, ma sœur d'élection,
Quand même tu serais une embûche dressée,
Et le commencement de ma perdition ! »

Delphine secouant sa crinière tragique,
Et comme trépignant sur le trépied de fer,
L'œil fatal, répondit d'une voix despotique :
— « Qui donc devant l'amour ose parler d'enfer ?

Maudit soit à jamais le rêveur inutile
Qui voulut le premier dans sa stupidité,
S'éprenant d'un problème insoluble et stérile,
Aux choses de l'amour mêler l'honnêteté !

Celui qui veut unir dans un accord mystique
L'ombre avec la chaleur, la nuit avec le jour,
Ne chauffera jamais son corps paralytique
A ce rouge soleil que l'on nomme l'amour !

Va, si tu veux, chercher un fiancé stupide ;
Cours offrir un cœur vierge à ses cruels baisers ;
Et, pleine de remords et d'horreur, et livide,
Tu me rapporteras tes seins stigmatisés ;

On ne peut ici-bas contenter qu'un seul maître ! »
Mais l'enfant, épanchant une immense douleur,
Cria soudain : — « Je sens s'élargir dans mon être
Un abîme béant ; cet abîme est mon cœur.

Brûlant comme un volcan, profond comme le vide ;
Rien ne rassasiera ce monstre gémissant
Et ne rafraîchira la soif de l'Euménide
Qui, la torche à la main, le brûle jusqu'au sang.

Que nos rideaux fermés nous séparent du monde,
Et que la lassitude amène le repos !
Je veux m'anéantir dans ta gorge profonde
Et trouver sur ton sein la fraîcheur des tombeaux ! »

Descendez, descendez, lamentables victimes,
Descendez le chemin de l'enfer éternel ;
Plongez au plus profond du gouffre où tous les crimes,
Flagellés par un vent qui ne vient pas du ciel,

Bouillonnent pêle-mêle avec un bruit d'orage ;
Ombres folles, courez au but de vos désirs ;
Jamais vous ne pourrez assouvir votre rage,
Et votre châtiment naîtra de vos plaisirs.

Jamais un rayon frais n'éclaira vos cavernes ;
Par les fentes des murs, des miasmes fiévreux
Filtrent en s'enflammant ainsi que des lanternes
Et pénètrent vos corps de leurs parfums affreux.

L'âpre stérilité de votre jouissance
Altère votre soif et roidit votre peau,
Et le vent furibond de la concupiscence
Fait claquer votre chair ainsi qu'un vieux drapeau.

Loin des peuples vivants, errantes, condamnées,
A travers les déserts courez comme les loups ;
Faites votre destin, âmes désordonnées,
Et fuyez l'infini que vous portez en vous !

CXL

FEMMES DAMNÉES

Comme un bétail pensif sur le sable couchées,
Elles tournent leurs yeux vers l'horizon des mers,
Et leurs pieds se cherchant et leurs mains rapprochées
Ont de douces langueurs et des frissons amers.

Les unes, cœurs épris des longues confidences,
Dans le fond des bosquets où jasent les ruisseaux,
Vont épelant l'amour des craintives enfances
Et creusent le bois vert des jeunes arbrisseaux :

D'autres, comme des sœurs, marchent lentes et graves
A travers les rochers pleins d'apparitions,
Où saint Antoine a vu surgir comme des laves
Les seins nus et pourprés de ses tentations ;

Il en est, aux lueurs des résines croulantes,
Qui dans le creux muet des vieux antres païens
T'appellent au secours de leurs fièvres hurlantes,
O Bacchus, endormeur des remords anciens !

Et d'autres, dont la gorge aime les scapulaires,
Qui, recélant un fouet sous leurs longs vêtements,
Mêlent, dans le bois sombre et les nuits solitaires,
L'écume du plaisir aux larmes des tourments.

O vierges, ô démons, ô monstres, ô martyres,
De la réalité grands esprits contempteurs,
Chercheuses d'infini, dévotes et satyres,
Tantôt pleines de cris, tantôt pleines de pleurs,

Vous que dans votre enfer mon âme a poursuivies,
Pauvres sœurs, je vous aime autant que je vous plains,
Pour vos mornes douleurs, vos soifs inassouvies,
Et les urnes d'amour dont vos grands cœurs sont pleins !

CXVII

LES DEUX BONNES SŒURS

La Débauche et la Mort sont deux aimables filles,
Prodigues de baisers et riches de santé,
Dont le flanc toujours vierge et drapé de guenilles
Sous l'éternel labeur n'a jamais enfanté.

Au poète sinistre, ennemi des familles,
Favori de l'enfer, courtisan mal renté,
Tombeaux et lupanars montrent sous leurs charmillles
Un lit que le remords n'a jamais fréquenté.

Et la bière et l'alcôve en blasphèmes fécondes
Nous offrent tour à tour, comme deux bonnes sœurs,
De terribles plaisirs et d'affreuses douceurs.

Quand veux-tu m'enterrer, Débauche aux bras immondes ?
O Mort, quand viendras-tu, sa rivale en attraits,
Sur ses myrtes infects enter tes noirs cyprès ?

CXVIII

LA FONTAINE DE SANG

Il me semble parfois que mon sang coule à flots,
Ainsi qu'une fontaine aux rythmiques sanglots.
Je l'entends bien qui coule avec un long murmure,
Mais je me tâte en vain pour trouver la blessure.

A travers la cité, comme dans un champ clos,
Il s'en va, transformant les pavés en flots,
Désaltérant la soif de chaque créature,
Et partout colorant en rouge la nature.

J'ai demandé souvent à des vins captieux
D'endormir pour un jour la terreur qui me mine ;
Le vin rend l'œil plus clair et l'oreille plus fine !

J'ai cherché dans l'amour un sommeil oublieux ;
Mais l'amour n'est pour moi qu'un matelas d'aiguilles
Fait pour donner à boire à ces cruelles filles !

CMX

ALLÉGORIE

C'est une femme belle et de riche encolure,
Qui laisse dans son vin traîner sa chevelure.
Les griffes de l'amour, les poisons du tripot,
Tout glisse et tout s'émousse au granit de sa peau.
Elle rit à la Mort et nargue la Débauche,
Ces monstres dont la main, qui toujours gratte et fauche,
Dans ses jeux destructeurs a pourtant respecté
De ce corps ferme et droit la rude majesté.
Elle marche en déesse et repose en sultane ;
Elle a dans le plaisir la foi mahométane,
Et dans ses bras ouverts, que remplissent ses seins,
Elle appelle des yeux la race des humains.
Elle croit, elle sait, cette vierge inféconde
Et pourtant nécessaire à la marche du monde,
Que la beauté du corps est un sublime don
Qui de toute infamie arrache le pardon.
Elle ignore l'Enfer comme le Purgatoire,
Et quand l'heure viendra d'entrer dans la Nuit noire,
Elle regardera la face de la Mort,
Ainsi qu'un nouveau-né, — sans haine et sans remord.

CXX

LA BÉATRICE

Dans des terrains cendreaux, calcinés, sans verdure,
Comme je me plaignais un jour à la nature,
Et que de ma pensée, en vaguant au hasard,
J'aiguais lentement sur mon cœur le poignard,
Je vis en plein midi descendre sur ma tête
Un nuage funèbre et gros d'une tempête,
Qui portait un troupeau de démons vicieux,
Semblables à des nains cruels et curieux.
A me considérer froidement ils se mirent,
Et, comme des passants sur un fou qu'ils admirent,
Je les entendis rire et chuchoter entre eux,
En échangeant maint signe et maint clignement d'yeux :

— « Contemplons à loisir cette caricature
Et cette ombre d'Hamlet imitant sa posture,
Le regard indécis et les cheveux au vent.
N'est-ce pas grand'pitié de voir ce bon vivant,
Ce gueux, cet histrion en vacances, ce drôle,
Parce qu'il sait jouer artistement son rôle,
Vouloir intéresser au chant de ses douleurs
Les aigles, les grillons, les ruisseaux et les fleurs,
Et même à nous, auteurs de ces vieilles rubriques,
Réciter en hurlant ses tirades publiques ? »

J'aurais pu (mon orgueil aussi haut que les monts
Domine la nuée et le cri des démons)
Détourner simplement ma tête souveraine,
Si je n'eusse pas vu parmi leur troupe obscène
Crime qui n'a pas fait chanceler le soleil !
La reine de mon cœur, au regard nonpareil,
Qui riait avec eux de ma sombre détresse
Et leur versait parfois quelque sale caresse.

CXXI

LES MÉTAMORPHOSES DU VAMPIRE

La femme cependant, de sa bouche de fraise,
En se tordant ainsi qu'un serpent sur la braise,
Et pétrissant ses seins sur le fer de son busc,
Laisait couler ces mots tout imprégnés de musc :
— « Moi, j'ai la lèvre humide, et je sais la science
De perdre au fond d'un lit l'antique conscience.
Je sèche tous les pleurs sur mes seins triomphants
Et fais rire les vieux du rire des enfants.
Je remplace, pour qui me voit nue et sans voiles,
La lune, le soleil, le ciel et les étoiles !
Je suis, mon cher savant, si docte aux voluptés,
Lorsque j'étouffe un homme en mes bras veloutés,
Ou lorsque j'abandonne aux morsures mon buste,
Timide et libertine, et fragile et robuste,
Que sur ces matelas qui se pâment d'émoi.
Les anges impuissants se damneraient pour moi ! »
Quand elle eut de mes os sucé toute la moelle,
Et que languissamment je me tournai vers elle
Pour lui rendre un baiser d'amour, je ne vis plus
Qu'une outre aux flancs gluants, toute pleine de pus !
Je fermai les deux yeux dans ma froide épouvante,
Et, quand je les rouvris à la clarté vivante,

A mes côtés, au lieu du mannequin puissant
Qui semblait avoir fait provision de sang,
Tremblaient confusément des débris de squelette,
Qui d'eux-mêmes rendaient le cri d'une girouette
Ou d'une enseigne, au bout d'une tringle de fer
Que balance le vent pendant les nuits d'hiver.

CXXII

UN VOYAGE A CYTHÈRE

Mon cœur, comme un oiseau, voltigeait tout joyeux
Et planait librement à l'entour des cordages ;
Le navire roulait sous un ciel sans nuages,
Comme un ange enivré d'un soleil radieux.

Quelle est cette île triste et noire ? — C'est Cythère,
Nous dit-on, un pays fameux dans les chansons,
Eldorado banal de tous les vieux garçons.
Regardez, après tout, c'est une pauvre terre.

— Ile des doux secrets et des fêtes du cœur !
De l'antique Vénus le superbe fantôme
Au-dessus de tes mers plane comme un arôme,
Et charge les esprits d'amour et de langueur.

Belle île aux myrtes verts, pleine de fleurs écloses,
Vénérée à jamais par toute nation,
Où les soupirs des cœurs en adoration
Roulent comme l'encens sur un jardin de roses

Ou le roucoulement, éternel d'un ramier !
— Cythère n'était plus qu'un terrain des plus maigres,
Un désert rocailleux troublé par des cris aigres.
J'entrevois pourtant un objet singulier ;

Ce n'était pas un temple aux ombres bocagères,
Où la jeune prêtresse, amoureuse des fleurs,
Allait, le corps brûlé de secrètes chaleurs,
Entre-bâillant sa robe aux brises passagères ;

Mais voilà qu'en rasant la côte d'assez près
Pour troubler les oiseaux avec nos voiles blanches,
Nous vîmes que c'était un gibet à trois branches,
Du ciel se détachant en noir, comme un cyprès.

De féroces oiseaux perchés sur leur pâture
Détruisaient avec rage un pendu déjà mûr,
Chacun plantant, comme un outil, son bec impur
Dans tous les coins saignants de cette pourriture ;

Les yeux étaient deux trous, et du ventre effondré
Les intestins pesants lui coulaient sur les cuisses,
Et ses bourreaux, gorgés de hideuses délices,
L'avaient à coups de bec absolument châtré.

Sous les pieds, un troupeau de jaloux quadrupèdes,
Le museau relevé, tournoyait et rôdait ;
Une plus grande bête au milieu s'agitait
Comme un exécuteur entouré de ses aides.

Habitant de Cythère, enfant d'un ciel si beau,
Silencieusement tu souffrais ces insultes
En expiation de tes infâmes cultes
Et des péchés qui t'ont interdit le tombeau.

Ridicule pendu, tes douleurs sont les miennes !
Je sentis, à l'aspect de tes membres flottants,
Comme un vomissement, remonter vers mes dents
Le long fleuve de fiel des douleurs anciennes ;

Devant toi, pauvre diable au souvenir si cher,
J'ai senti tous les becs et toutes les mâchoires
Des corbeaux lancinants et des panthères noires
Qui jadis aimaient tant à triturer ma chair.

— Le ciel était charmant, la mer était unie ;
Pour moi tout était noir et sanglant désormais,
Hélas ! et j'avais, comme en un suaire épais,
Le cœur enseveli dans cette allégorie.

Dans ton île, ô Vénus ! je n'ai trouvé debout
Qu'un gibet symbolique où pendait mon image...
— Ah ! Seigneur ! donnez-moi la force et le courage
De contempler mon cœur et mon corps sans dégoût !

CXXIII

L'AMOUR ET LE CRANE

VIEUX CUL-DE-LAMPE

L'Amour est assis sur le crâne
De l'Humanité,
Et sur ce trône le profane,
Au rire effronté,

Souffle gaiement des bulles rondes
Qui montent dans l'air,
Comme pour rejoindre les mondes
Au fond de l'éther.

Le globe lumineux et frêle
Prend un grand essor,
Crève et crache son âme grêle
Comme un songe d'or.

J'entends le crâne à chaque bulle
Prier et gémir :
« Ce jeu féroce et ridicule,
Quand doit-il finir ?

Car ce que ta bouche cruelle
Éparpille en l'air,
Monstre assassin, c'est ma cervelle,
Mon sang et ma chair ! »

RÉVOLTE

RÉVOLTE

CXXIV

LE RENIEMENT DE SAINT PIERRE

Qu'est-ce que Dieu fait donc de ce flot d'anathèmes
Qui monte tous les jours vers ses chers Séraphins ?
Comme un tyran gorgé de viandes et de vins,
Il s'endort au doux bruit de nos affreux blasphèmes.

Les sanglots des martyrs et des suppliciés
Sont une symphonie enivrante sans doute,
Puisque, malgré le sang que leur volupté coûte,
Les cieux ne s'en sont point encor rassasiés !

— Ah ! Jésus, souviens-toi du Jardin des Olives !
Dans ta simplicité tu priais à genoux
Celui qui dans son ciel riait au bruit des clous
Que d'ignobles bourreaux plantaient dans tes chairs vives,

Lorsque tu vis cracher sur ta divinité
La crapule du corps de garde et des cuisines,
Et lorsque tu sentis s'enfoncer les épines
Dans ton crâne où vivait l'immense Humanité ;

Quand de ton corps brisé la pesanteur horrible
Allongeait tes deux bras distendus, que ton sang
Et ta sueur coulaient de ton front pâissant,
Quand tu fus devant tous posé comme une cible,

Rêvais-tu de ces jours si brillants et si beaux
Où tu vins pour remplir l'éternelle promesse,
Où tu foulais, monté sur une douce ânesse,
Des chemins tout jonchés de fleurs et de rameaux,

Où, le cœur tout gonflé d'espoir et de vaillance,
Tu fouettais tous ces vils marchands à tour de bras,
Où tu fus maître enfin ? Le remords n'a-t-il pas
Pénétré dans ton flanc plus avant que la lance ?

— Certes, je sortirai, quant à moi, satisfait
D'un monde où l'action n'est plus la sœur du rêve ;
Puissé-je user du glaive et périr par le glaive !
Saint Pierre a renié Jésus... il a bien fait !

CXXV

ABEL ET CAIN

I

Race d'Abel, dors, bois et mange ;
Dieu te sourit complaisamment.

Race de Caïn, dans la fange
Rampe et meurs misérablement.

Race d'Abel, ton sacrifice
Flatte le nez du Séraphin !

Race de Caïn, ton supplice
Aura-t-il jamais une fin ?

Race d'Abel, vois tes semailles
Et ton bétail venir à bien ;

Race de Caïn, tes entrailles
Hurlent la faim comme un vieux chien.

Race d'Abel, chauffe ton ventre
A ton foyer patriarcal ;

Race de Caïn, dans ton antre
Tremble de froid, pauvre chacal !
.

Race d'Abel, aime et pullule !
Ton or fait aussi des petits.

Race de Caïn, cœur qui brûle,
Prends garde à ces grands appétits.

Race d'Abel, tu crois et broutes
Comme les punaises des bois !

Race de Caïn, sur les routes
Traîne ta famille aux abois.

II

Ah ! race d'Abel, ta charogne
Engraissera le sol fumant !

Race de Caïn, ta besogne
N'est pas faite suffisamment ;

Race d'Abel, voici ta honte :
Le fer est vaincu par l'épieu !
.

Race de Caïn, au ciel monte
Et sur la terre jette Dieu !

CXXVI

LES LITANIES DE SATAN

O toi, le plus savant et le plus beau des Anges,
Dieu trahi par le sort et privé de louanges,

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

O Prince de l'exil, à qui l'on a fait tort,
Et qui, vaincu, toujours te redresses plus fort,

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

Toi qui sais tout, grand roi des choses souterraines,
Guérisseur familier des angoisses humaines,

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

Toi qui, même aux lépreux, aux parias maudits,
Enseignes par l'amour le goût du Paradis,

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

O toi qui de la Mort, ta vieille et forte amante,
Engendras l'Espérance, — une folle charmante !

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

Toi qui fais au proscrit ce regard calme et haut
Qui damne tout un peuple autour d'un échafaud,

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

Toi qui sais en quels coins des terres envieuses
Le Dieu jaloux cacha les pierres précieuses,

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

Toi dont l'œil clair connaît les profonds arsenaux
Où dort enseveli le peuple des métaux,

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

Toi dont la large main cache les précipices
Au somnanbule errant au bord des édifices,

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

Toi qui, magiquement, assouplis les vieux os
De l'ivrogne attardé foulé par les chevaux,

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

Toi qui, pour consoler l'homme frêle qui souffre,
Nous appris à mêler le salpêtre et le soufre,

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

Toi qui poses ta marque, ô complice subtil,
Sur le front du Crésus impitoyable et vil,

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

Toi qui mets dans les yeux et dans le cœur des filles
Le culte de la plaie et l'amour des guenilles,

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

Bâton des exilés, lampe des inventeurs,
Confesseur des pendus et des conspirateurs,

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

Père adoptif de ceux qu'en sa noire colère
Du paradis terrestre a chassés Dieu le Père,

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

PRIÈRE

Gloire et louange à toi, Satan, dans les hauteurs
Du Ciel, où tu régnas, et dans les profondeurs
De l'Enfer, où, vaincu, tu rêves en silence !
Fais que mon âme un jour, sous l'Arbre de Science,
Près de toi se repose, à l'heure où sur ton front
Comme un Temple nouveau ses rameaux s'épanchont !

LA MORT

LA MORT

CXXVII

LA MORT DES AMANTS

Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères,
Des divans profonds comme des tombeaux,
Et d'étranges fleurs sur des étagères,
Écloses pour nous sous des cieus plus beaux.

Usant à l'envi leurs chaleurs dernières,
Nos deux cœurs seront deux vastes flambeaux,
Qui réfléchiront leurs doubles lumières
Dans nos deux esprits, ces miroirs jumeaux.

Un soir fait de rose et de bleu mystique,
Nous échangerons un éclair unique,
Comme un long sanglot, tout chargé d'adieux ;

Et plus tard un Ange, entr'ouvrant les portes,
Viendra ranimer, fidèle et joyeux,
Les miroirs ternis et les flammes mortes.

CXXVIII

LA MORT DES PAUVRES

C'est la Mort qui console, hélas ! et qui fait vivre ;
C'est le but de la vie, et c'est le seul espoir
Qui, comme un élixir, nous monte et nous enivre,
Et nous donne le cœur de marcher jusqu'au soir ;

A travers la tempête, et la neige, et le givre,
C'est la clarté vibrante à notre horizon noir ;
C'est l'auberge fameuse inscrite sur le livre,
Où l'on pourra manger, et dormir, et s'asseoir ;

C'est un Ange qui tient dans ses doigts magnétiques
Le sommeil et le don des rêves extatiques,
Et qui refait le lit des gens pauvres et nus ;

C'est la gloire des Dieux, c'est le grenier mystique,
C'est la bourse du pauvre et sa patrie antique,
C'est le portique ouvert sur les Cieux inconnus !

CXXIX

LA MORT DES ARTISTES

Combien faut-il de fois secouer mes grelots
Et baiser ton front bas, morne caricature ?
Pour piquer dans le but, de mystique nature,
Combien, ô mon carquois, perdre de javelots ?

Nous userons notre âme en de subtils complots,
Et nous démolirons mainte lourde armature,
Avant de contempler la grande Créature
Dont l'inferral désir nous remplit de sanglots !

Il en est qui jamais n'ont connu leur Idole,
Et ces sculpteurs damnés et marqués d'un affront,
Qui vont se martelant la poitrine et le front,

N'ont qu'un espoir, étrange et sombre Capitole !
C'est que la Mort, planant comme un soleil nouveau
Fera s'épanouir les fleurs de leur cerveau !

CXX

LA FIN DE LA JOURNÉE

Sous une lumière blafarde
Court, danse et se tord sans raison
La Vie, impudente et criarde.
Aussi, sitôt qu'à l'horizon

La nuit voluptueuse monte,
Apaisant tout, même la faim,
Effaçant tout, même la honte,
Le Poète se dit : « Enfin !

Mon esprit, comme mes vertèbres,
Invoque ardemment le repos ;
Le cœur plein de songes funèbres,

Je vais me coucher sur le dos
Et me rouler dans vos rideaux,
O rafraîchissantes ténèbres ! »

CXXXI

LE RÊVE D'UN CURIEUX

A F. N.

Connais-tu, comme moi, la douleur savoureuse,
Et de toi fais-tu dire : « Oh ! l'homme singulier ! »
— J'allais mourir. C'était dans mon âme amoureuse,
Désir mêlé d'horreur, un mal particulier ;

Angoisse et vif espoir, sans humeur factieuse.
Plus allait se vidant le fatal sablier,
Plus ma torture était âpre et délicateuse ;
Tout mon cœur s'arrachait au monde familier.

J'étais comme l'enfant avide du spectacle,
Haïssant le rideau comme on hait un obstacle...
Enfin la vérité froide se révéla :

J'étais mort sans surprise, et la terrible aurore
M'enveloppait. — Eh quoi ! n'est-ce donc que cela ?
La toile était levée et j'attendais encore.

CXXXII

LE VOYAGE

A Maxime Du Camp.

I

Pour l'entant, amoureux de cartes et d'estampes,
L'univers est égal à son vaste appétit.
Ah ! que le monde est grand à la clarté des lampes !
Aux yeux du souvenir que le monde est petit !

Un matin nous partons, le cerveau plein de flamme,
Le cœur gros de rancune et de désirs amers,
Et nous allons, suivant le rythme de la lame,
Berçant notre infini sur le fini des mers :

Les uns, joyeux de fuir une patrie infâme ;
D'autres, l'horreur de leurs berceaux ; et quelques-uns,
Astrologues noyés dans les yeux d'une femme,
La Circé tyrannique aux dangereux parfums.

Pour n'être pas changés en bêtes, ils s'enivrent
D'espace et de lumière et de cieux embrasés ;
La glace qui les mord, les soleils qui les cuivrent,
Effacent lentement la marque des baisers.

Mais les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent
Pour partir ; cœurs légers, semblables aux ballons,
De leur fatalité jamais ils ne s'écartent,
Et, sans savoir pourquoi, disent toujours : Allons !

Ceux-là dont les désirs ont la forme des nues,
Et qui rêvent, ainsi qu'un conscrit le canon,
De vastes voluptés, changeantes, inconnues,
Et dont l'esprit humain n'a jamais su le nom !

II

Nous imitons, horreur ! la toupie et la boule
Dans leur valse et leurs bonds ; même dans nos sommeils
La Curiosité nous tourmente et nous roule,
Comme un Ange cruel qui fouette des soleils.

Singulière fortune où le but se déplace,
Et, n'étant nulle part, peut être n'importe où !
Où l'Homme, dont jamais l'espérance n'est lasse,
Pour trouver le repos court toujours comme un fou !

Notre âme est un trois-mâts cherchant son Icarie ;
Une voix retentit sur le pont : « Ouvre l'œil ! »
Une voix de la hune, ardente et folle, crie :
« Amour... gloire... bonheur ! » Enfer ! c'est un écueil !

Chaque îlot signalé par l'homme de vigie
Est un Eldorado promis par le Destin ;
L'Imagination qui dresse son orgie
Ne trouve qu'un récif aux clartés du matin.

O le pauvre amoureux des pays chimériques !
Faut-il le mettre aux fers, le jeter à la mer,
Ce matelot ivrogne, inventeur d'Amériques
Dont le mirage rend le gouffre plus amer ?

Tel le vieux vagabond, piétinant dans la boue,
Rêve, le nez en l'air, de brillants paradis ;
Son œil ensorcelé découvre une Capoue
Partout où la chandelle illumine un taudis.

III

Étonnants voyageurs ! quelles nobles histoires
Nous lisons dans vos yeux profonds comme les mers !
Montrez-nous les écrins de vos riches mémoires,
Ces bijoux merveilleux, faits d'astres et d'éthers.

Nous voulons voyager sans vapeur et sans voile !
Faites, pour égayer l'ennui de nos prisons,
Passer sur nos esprits, tendus comme une toile,
Vos souvenirs avec leurs cadres d'horizons.
Dites, qu'avez-vous vu ?

IV

« Nous avons vu des astres
Et des flots ; nous avons vu des sables aussi ;
Et, malgré bien des chocs et d'imprévus désastres,
Nous nous sommes souvent ennuyés, comme ici.

La gloire du soleil sur la mer violette,
Le gloire des cités dans le soleil couchant,
Allumaient dans nos cœurs une ardeur inquiète
De plonger dans un ciel au reflet alléchant.

Les plus riches cités, les plus grands paysages,
Jamais ne contenaient l'attrait mystérieux
De ceux que le hasard fait avec les nuages.
Et toujours le désir nous rendait soucieux !

— La jouissance ajoute au désir de la force.
Désir, vieil arbre à qui le plaisir sert d'engrais,
Cependant que grossit et durcit ton écorce,
Tes branches veulent voir le soleil de plus près !

Grandiras-tu toujours, grand arbre plus vivace
Que le cyprès ? — Pourtant nous avons, avec soin,
Cueilli quelques croquis pour votre album vorace,
Frères qui trouvez beau tout ce qui vient de loin !

Nous avons salué des idoles à trompe ;
Des trônes constellés de bijoux lumineux ;
Des palais ouvragés dont la féerique pompe
Serait pour vos banquiers un rêve ruineux ;

Des costumes qui sont pour les yeux une ivresse ;
Des femmes dont les dents et les ongles sont teints,
Et des jongleurs savants que le serpent caresse. »

V

Et puis, et puis encore ?

VI

« O cerveaux enfantins !

Pour ne pas oublier la chose capitale,
Nous avons vu partout, et sans l'avoir cherché,
Du haut jusques en bas de l'échelle fatale,
Le spectacle ennuyeux de l'immortel péché :

La femme, esclave vile, orgueilleuse et stupide,
Sans rire s'adorant et s'aimant sans dégoût ;
L'homme, tyran goulé, paillard, dur et cupide,
Esclave de l'esclave et ruisseau dans l'égout ;

Le bourreau qui jouit, le martyr qui sanglote ;
La fête qu'assaisonne et parfume le sang ;
Le poison du pouvoir énervant le despote,
Et le peuple amoureux du fouet abrutissant ;

Plusieurs religions semblables à la nôtre,
Toutes escaladant le ciel ; la Sainteté,
Comme en un lit de plume un délicat se vautre,
Dans les clous et le crin cherchant la volupté ;

L'Humanité bavarde, ivre de son génie,
Et, folle maintenant comme elle était jadis,
Criant à Dieu, dans sa furibonde agonie :
« O mon semblable, ô mon maître, je te maudis ! »

Et les moins sots, hardis amants de la Démence,
Fuyant le grand troupeau parqué par le Destin,
Et se réfugiant dans l'opium immense !
— Tel est du globe entier l'éternel bulletin. »

VII

Amer savoir, celui qu'on tire du voyage !
Le monde, monotone et petit, aujourd'hui,
Hier, demain, toujours, nous fait voir notre image :
Une oasis d'horreur dans un désert d'ennui !

Faut-il partir ? rester ? Si tu peux rester, reste ;
Pars, s'il le faut. L'un court, et l'autre se tapit
Pour tromper l'ennemi vigilant et funeste,
Le Temps ! Il est, hélas ! des coureurs sans répit,

Comme le Juif errant et comme les apôtres,
A qui rien ne suffit, ni wagon ni vaisseau,
Pour fuir ce rétiaire infâme ; il en est d'autres
Qui savent le tuer sans quitter leur berceau.

Lorsque enfin il mettra le pied sur notre échine,
Nous pourrons espérer et crier : En avant !
De même qu'autrefois nous partions pour la Chine,
Les yeux fixés au large et les cheveux au vent,

Nous nous embarquerons sur la mer des Ténèbres
Avec le cœur joyeux d'un jeune passager.
Entendez-vous ces voix, charmantes et funèbres,
Qui chantent : « Par ici ! vous qui voulez manger

Le Lotus parfumé ! c'est ici qu'on vendange
Les fruits miraculeux dont votre cœur a faim ;
Venez vous enivrer de la douceur étrange
De cette après-midi qui n'a jamais de fin ! »

A l'accent familier nous devinons le spectre ;
Nos Pylades là-bas tendent leurs bras vers nous.
« Pour rafraîchir ton cœur nage vers ton Électre ! »
Dit celle dont jadis nous baisions les genoux.

VIII

O Mort, vieux capitaine, il est temps ! levons l'ancre
Ce pays nous ennuie, ô Mort ! Appareillons !
Si le ciel et la mer sont noirs comme de l'encre,
Nos cœurs que tu connais sont remplis de rayons !

Verse-nous ton poison pour qu'il nous réconforte !
Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau,
Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe ?
Au fond de l'Inconnu pour trouver du *nouveau* !

SUPPLÉMENT AUX FLEURS DU MAL

SUPPLÉMENT AUX FLEURS DU MAL

I

ÉPIGRAPHE POUR UN LIVRE CONDAMNÉ

Lecteur paisible et bucolique,
Sobre et naïf homme de bien,
Jette ce livre saturnien,
Orgiaque et mélancolique.

Si tu n'as fait ta rhétorique
Chez Satan, le rusé doyen,
Jette ! tu n'y comprendrais rien,
Ou tu me croirais hystérique.

Mais si, sans se laisser charmer,
Ton œil sait plonger dans les gouffres,
Lis-moi, pour apprendre à m'aimer ;

Ame curieuse qui souffres
Et vas cherchant ton paradis,
Plains-moi !... Sinon, je te maudis !

II

L'EXAMEN DE MINUIT

La pendule sonnant minuit,
Ironiquement nous engage
A nous rappeler quel usage
Nous fîmes du jour qui s'enfuit :
— Aujourd'hui, date fatidique,
Vendredi, treize, nous avons,
Malgré tout ce que nous savons,
Mené le train d'un hérétique.

Nous avons blasphémé Jésus,
Des Dieux le plus incontestable !
Comme un parasite à la table
De quelque monstrueux Crésus,
Nous avons, pour plaire à la brute
Digne vassale des Démons,
Insulté ce que nous aimons
Et flatté ce qui nous rebute ;

Contristé, servile bourreau,
Le faible qu'à tort on méprise ;
Salué l'énorme Bêtise,
La Bêtise au front de taureau ;
Baisé la stupide Matière
Avec grande dévotion,
Et de la putréfaction
Béni la blafarde lumière.

Enfin, nous avons, pour noyer
Le vertige dans le délire,
Nous, prêtre orgueilleux de la Lyre,
Dont la gloire est de déployer
L'ivresse des choses funèbres,
Bu sans soif et mangé sans faim !...
— Vite, soufflons la lampe, afin
De nous cacher dans les ténèbres !

III

MADRIGAL TRISTE

Que m'importe que tu sois sage ?
Sois belle ! et sois triste ! Les pleurs
Ajoutent un charme au visage,
Comme le fleuve au paysage ;
L'orage rajeunit les fleurs.

Je t'aime surtout quand la joie
S'enfuit de ton front terrassé ;
Quand ton cœur dans l'horreur se noie ;
Quand sur ton présent se déploie
Le nuage affreux du passé.

Je t'aime quand ton grand œil verse
Une eau chaude comme le sang ;
Quand, malgré ma main qui te berce.
Ton angoisse, trop lourde, perce
Comme un râle d'agonisant.

J'aspire, volupté divine !
Hymne profond, délicieux,
Tous les sanglots de ta poitrine,
Et crois que ton cœur s'illumine
Des perles que versent tes yeux !

Je sais que ton cœur, qui regorge
De vieux amours déracinés,
Flamboie encor comme une forge,
Et que tu couves sous ta gorge
Un peu de l'orgueil des damnés ;

Mais tant, ma chère, que tes rêves
N'auront pas reflété l'Enfer,
Et qu'en un cauchemar sans trêves,
Songeant de poisons et de glaives,
Éprise de poudre et de fer,

N'ouvrant à chacun qu'avec crainte,
Déchiffrant le malheur partout,
Te convulsant quand l'heure tinte,
Tu n'auras pas senti l'étreinte
De l'irrésistible Dégout,

Tu ne pourras, esclave reine
Qui ne m'aimes qu'avec effroi,
Dans l'horreur de la nuit malsaine
Me dire, l'âme de cris pleine :
« Je suis ton égale, ô mon Roi ! »

IV

A UNE MALABARAISE

Tes pieds sont aussi fins que tes mains, et ta hanche
Est large à faire envie à la plus belle blanche ;
A l'artiste pensif ton corps est doux et cher ;
Tes grands yeux de velours sont plus noirs que ta chair.
Aux pays chauds et bleus où ton Dieu t'a fait naître,
Ta tâche est d'allumer la pipe de ton maître,
De pourvoir les flacons d'eaux fraîches et d'odeurs,
De chasser loin du lit les moustiques rôdeurs,
Et, dès que le matin fait chanter les platanes,
D'acheter au bazar ananas et bananes.
Tout le jour, où tu veux, tu mènes tes pieds nus,
Et fredonnes tout bas de vieux airs inconnus ;
Et quand descend le soir au manteau d'écarlate,
Tu poses doucement ton corps sur une natte,
Où tes rêves flottants sont pleins de colibris,
Et toujours, comme toi, gracieux et fleuris.
Pourquoi, l'heureuse enfant, veux-tu voir notre France,
Ce pays trop peuplé que fauche la souffrance,
Et, confiant ta vie aux bras forts des marins,
Faire de grands adieux à tes chers tamarins ?
Toi, vêtue à moitié de mousselines frêles,
Frissonnante là-bas sous la neige et les grêles,

Comme tu pleurerai tes loisirs doux et francs,
Si, le corset brutal emprisonnant tes flancs,
Il te fallait glaner ton souper dans nos fanges
Et vendre le parfum de tes charmes étranges,
L'œil pensif, et suivant, dans nos sales brouillards,
Des cocotiers absents les fantômes épars !

V

L'AVERTISSEUR

Tout homme digne de ce nom
A dans le cœur un Serpent jaune,
Installé comme sur un trône,
Qui, s'il dit : « Je veux ! » répond : « Non ! »

Plonge tes yeux dans les yeux fixes
Des Satyresses et des Nixes,
La Dent dit : « Pense à ton devoir ! »

Fais des enfants, plante des arbres,
Polis des vers, sculpte des marbres,
La Dent dit : « Vivras-tu ce soir ? »

Quoi qu'il ébauche ou qu'il espère,
L'homme ne vit pas un moment
Sans subir l'avertissement
De l'insupportable vipère.

VI

HYMNE

A la très chère, à la très belle
Qui remplit mon cœur de clarté,
A l'ange, à l'idole immortelle,
Salut en immortalité !

Elle se répand dans ma vie
Comme un air imprégné de sel,
Et dans mon âme inassouvie
Verse le goût de l'éternel.

Sachet toujours frais qui parfume
L'atmosphère d'un cher réduit,
Encensoir oublié qui fume
En secret à travers la nuit,

Comment, amour incorruptible,
T'exprimer avec vérité ?
Grain de musc qui gis, invisible,
Au fond de mon éternité !

A la très bonne, à la très belle
Qui fait ma joie et ma santé,
A l'ange, à l'idole immortelle,
Salut en immortalité !

VII

LA VOIX

Mon berceau s'adossait à la bibliothèque,
Babel sombre, où roman, science, fabliau,
Tout, la cendre latine et la poussière grecque,
Se mêlaient. J'étais haut comme un in-folio.
Deux voix me parlaient. L'une, insidieuse et ferme,
Disait : « La Terre est un gâteau plein de douceur ;
Je puis (et ton plaisir serait alors sans terme !)
Te faire un appétit d'une égale grosseur. »
Et l'autre : « Viens ! oh ! viens voyager dans les rêves,
Au delà du possible, au delà du connu ! ».
Et celle-là chantait comme le vent des grèves,
Fantôme vagissant, on ne sait d'où venu,
Qui caresse l'oreille et cependant l'effraie.
Je te répondis : « Oui ! douce voix ! » C'est d'alors
Que date ce qu'on peut, hélas ! nommer ma plaie
Et ma fatalité. Derrière les décors
De l'existence immense, au plus noir de l'abîme,
Je vois distinctement des mondes singuliers,
Et, de ma clairvoyance extatique victime,
Je traîne des serpents qui mordent mes souliers.
Et c'est depuis ce temps que, pareil aux prophètes,
J'aime si tendrement le désert et la mer ;

Que je ris dans les deuils et pleure dans les fêtes,
Et trouve un goût suave au vin le plus amer ;
Que je prends très souvent les faits pour des mensonges
Et que, les yeux au ciel, je tombe dans des trous.
Mais la Voix me console et dit : « Garde tes songes ;
Les Sages n'en ont pas d'aussi beaux que les fous ! »

VIII

LE REBELLE

Un Ange furieux fond du ciel comme un aigle,
Du mécréant saisit à plein poing les cheveux,
Et dit, le secouant : « Tu connaîtras la règle !
(Car je suis ton bon Ange, entends-tu ?) Je le veux !

Sache qu'il faut aimer, sans faire la grimace,
Le pauvre, le méchant, le tortu, l'hébété,
Pour que tu puisses faire à Jésus, quand il passe,
Un tapis triomphal avec ta charité.

Tel est l'Amour ! Avant que ton cœur ne se blase,
A la gloire de Dieu rallume ton extase ;
C'est la Volupté vraie aux durables appas ! »

Et l'Ange, châtiant autant, ma foi ! qu'il aime,
De ses poings de géant torture l'anathème ;
Mais le damné répond toujours : « Je ne veux pas ! »

IX

LE JET D'EAU

Tes beaux yeux sont las, pauvre amante !
Reste longtemps sans les rouvrir,
Dans cette pose nonchalante
Où t'a surprise le plaisir.
Dans la cour le jet d'eau qui jase
Et ne se tait ni nuit ni jour,
Entretient doucement l'extase
Où ce soir m'a plongé l'amour.

La gerbe épanouie
En mille fleurs,
Où Phœbé réjouie
Met ses couleurs,
Tombe comme une pluie
De larges pleurs,

Ainsi ton âme qu'incendie
L'éclair brûlant des voluptés
S'élançe, rapide et hardie,
Vers les vastes cieux enchantés.
Puis, elle s'épanche, mourante,
En un flot de triste langueur,
Qui par une invisible pente
Descend jusqu'au fond de mon cœur,

La gerbe épanouie
En mille fleurs,
Où Phœbé réjouie
Met ses couleurs,
Tombe comme une pluie
De larges pleurs.

O toi, que la nuit rend si belle,
Qu'il m'est doux, penché vers tes seins.
D'écouter la plainte éternelle
Qui sanglote dans les bassins !
Lune, eau sonore, nuit bénie,
Arbres qui frissonnez autour,
Votre pure mélancolie
Est le miroir de mon amour,

La gerbe épanouie
En mille fleurs,
Où Phœbé réjouie
Met ses couleurs,
Tombe comme une pluie
De larges pleurs.

X

LES YEUX DE BERTHE

Vous pouvez mépriser les yeux les plus célèbres,
Beaux yeux de mon enfant, par où filtre et s'enfuit
Je ne sais quoi de bon, de doux comme la Nuit !
Beaux yeux, versez sur moi vos charmantes ténèbres !

Grands yeux de mon enfant, arcanes adorés,
Vous ressemblez beaucoup à ces grottes magiques
Où, derrière l'amas des ombres léthargiques,
Scintillent vaguement des trésors ignorés !

Mon enfant a des yeux obscurs, profonds et vastes,
Comme toi, Nuit immense, éclairés comme toi !
Leurs feux sont ces pensers d'Amour, mêlés de Foi,
Qui pétillent au fond, voluptueux ou chastes.

XI

LA RANÇON

L'homme a, pour payer sa rançon,
Deux champs au tuf profond et riche,
Qu'il faut qu'il remue et défriche
Avec le fer de la raison ;

Pour obtenir la moindre rose,
Pour extorquer quelques épis,
Des pleurs salés de son front gris
Sans cesse il faut qu'il les arrose.

L'un est l'Art, et l'autre l'Amour.
— Pour rendre le juge propice,
Lorsque de la stricte justice
Paraîtra le terrible jour,

Il faudra lui montrer des granges
Pleines de moissons, et des fleurs
Dont les formes et les couleurs
Gagnent le suffrage des Anges.

XII

BIEN LOIN D'ICI

C'est ici la case sacrée
Où cette fille très parée,
Tranquille et toujours préparée,

D'une main éventant ses seins,
Et son coude dans les coussins,
Écoute pleurer les bassins :

C'est la chambre de Dorothée.
— La brise et l'eau chantent au loin
Leur chanson de sanglots heurtée
Pour bercer cette enfant gâtée.

Du haut en bas, avec grand soin,
Sa peau délicate est frottée
D'huile odorante et de benjoin.
— Des fleurs se pâment dans un coin.

XIII

RECUEILLEMENT

Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille.
Tu réclamaïs le Soir ; il descend ; le voici :
Une atmosphère obscure enveloppe la ville,
Aux uns portant la paix, aux autres le souci.

Pendant que des mortels la multitude vile,
Sous le fouet du Plaisir, ce bourreau sans merci,
Va cueillir des remords dans la fête servile,
Ma Douleur, donne-moi la main ; viens par ici

Loin d'eux. Vois se pencher les défuntes Années,
Sur les balcons du ciel, en robes surannées ;
Surgir du fond des eaux le Regret souriant ;

Le Soleil moribond s'endormir sous une arche,
Et, comme un long linceul traînant à l'Orient,
Entends, ma chère, entends la douce Nuit qui marche.

XIV

LE GOUFFRE

Pascal avait son gouffre, avec lui se mouvant.
— Hélas ! tout est abîme, — action, désir, rêve,
Parole ! et sur mon poil qui tout droit se relève
Mainte fois de la Peur je sens passer le vent.

En haut, en bas, partout, la profondeur, la grève,
Le silence, l'espace affreux et captivant...
Sur le fond de mes nuits Dieu de son doigt savant
Dessine un cauchemar multiforme et sans trêve.

J'ai peur du sommeil comme on a peur d'un grand trou,
Tout plein de vague horreur, menant on ne sait où ;
Je ne vois qu'infini par toutes les fenêtres,

Et mon esprit, toujours du vertige hanté,
Jalouse du néant l'insensibilité.
— Ah ! ne jamais sortir des Nombres et des Êtres !

XV

LES PLAINTES D'UN ICARE

Les amants des prostituées
Sont heureux, dispos et repus ;
Quant à moi, mes bras sont rompus
Pour avoir étreint des nuées.

C'est grâce aux astres nonpareils,
Qui tout au fond du ciel flamboient,
Que mes yeux consumés ne voient
Que des souvenirs de soleils.

En vain j'ai voulu de l'espace
Trouver la fin et le milieu ;
Sous je ne sais quel œil de feu
Je sens mon aile qui se casse ;

Et brûlé par l'amour du beau,
Je n'aurai pas l'honneur sublime
De donner mon nom à l'abîme
Qui me servira de tombeau.

XVI

LE COUVERCLE

En quelque lieu qu'il aille, ou sur mer ou sur terre,
Sous un climat de flamme ou sous un soleil blanc,
Serviteur de Jésus, courtisan de Cythère,
Mendiant ténébreux ou Crésus rutilant,

Citadin, campagnard, vagabond, sédentaire,
Que son petit cerveau soit actif ou soit lent,
Partout l'homme subit la terreur du mystère,
Et ne regarde en haut qu'avec un œil tremblant.

En haut, le Ciel ! ce mur de caveau qui l'étouffe,
Plafond illuminé pour un opéra bouffe
Où chaque histrion foule un sol ensanglanté ;

Terreur du libertin, espoir du fol ermite ;
Le Ciel ! couvercle noir de la grande marmite
Où bout l'imperceptible et vaste Humanité.

XVII

LE COUCHER DU SOLEIL ROMANTIQUE

Que le Soleil est beau quand tout frais il se lève,
Comme une explosion nous lançant son bonjour !
— Bienheureux celui-là qui peut avec amour
Saluer son coucher plus glorieux qu'un rêve !

Je me souviens !... J'ai vu tout, fleur, source, sillon,
Se pâmer sous son œil comme un cœur qui palpite...
— Courons vers l'horizon, il est tard, courons vite,
Pour attraper au moins un oblique rayon !

Mais je poursuis en vain le Dieu qui se retire ;
L'irrésistible Nuit établit son empire,
Noire, humide, funeste et pleine de frissons ;

Une odeur de tombeau dans les ténèbres nage,
Et mon pied peureux froisse, au bord du marécage,
Des crapauds imprévus et de froids limaçons.

XVIII

SUR LE TASSE EN PRISON

D'EUGÈNE DELACROIX

Le poète au cachot, débraillé, maladif,
Roulant un manuscrit sous son pied convulsif,
Mesure d'un regard que la terreur enflamme
L'escalier de vertige où s'abîme son âme.

Les rires enivrants dont s'emplit la prison
Vers l'étrange et l'absurde invitent sa raison ;
Le Doute l'environne, et la Peur ridicule,
Hideuse et multiforme, autour de lui circule.

Ce génie enfermé dans un taudis malsain,
Ces grimaces, ces cris, ces spectres dont l'essaim
Tourbillonne, ameuté derrière son oreille,

Ce rêveur que l'horreur de son logis réveille :
Voilà bien ton emblème, Ame aux songes obscurs,
Que le Réel étouffe entre ses quatre murs !

MA

L'IMPRÉVU

Harpagon, qui veillait son père agonisant,
Se dit, rêveur, devant ces lèvres déjà blanches :
« Nous avons au grenier un nombre suffisant,
Ce me semble, de vieilles planches ? »

Célimène roucoule et dit : « Mon cœur est bon,
Et naturellement, Dieu m'a faite très belle. »
— Son cœur ! cœur racorni, fumé comme un jambon,
Recuit à la flamme éternelle !

Un gazetier fumeux, qui se croit un flambeau,
Dit au pauvre, qu'il a noyé dans les ténèbres :
« Où donc l'aperçois-tu, ce créateur du Beau,
Ce Redresseur que tu célèbres ? »

Mieux que tous, je connais certain voluptueux
Qui bâille nuit et jour, et se lamente et pleure,
Répétant, l'impuissant et le fat : « Oui, je veux
Être vertueux, dans une heure ! »

L'horloge, à son tour, dit à voix basse : « Il est mûr
Le damné ! J'avertis en vain la chair infecte.
L'homme est aveugle, sourd, fragile, comme un mur
Qu'habite et que ronge un insecte ! »

Et puis, Quelqu'un paraît, que tous avaient nié,
Et qui leur dit, railleur et fier : « Dans mon ciboire,
Vous avez, que je crois, assez communie,
A la joyeuse Messe noire ?

Chacun de vous m'a fait un temple dans son cœur ;
Vous avez, en secret, baisé ma fesse immonde.
Reconnaissez Satan à son rire vainqueur,
Énorme et laid comme le monde !

Avez-vous donc pu croire, hypocrites surpris,
Qu'on se moque du maître, et qu'avec lui l'on triche,
Et qu'il soit naturel de recevoir deux prix,
D'aller au Ciel et d'être riche ?

Il faut que le gibier paye le vieux chasseur
Qui se morfond longtemps à l'affût de la proie.
Je vais vous emporter à travers l'épaisseur,
Compagnons de ma triste joie,

A travers l'épaisseur de la terre et du roc,
A travers les amas confus de votre cendre,
Dans un palais aussi grand que moi, d'un seul bloc,
Et qui n'est pas de pierre tendre ;

Car il est fait avec l'universel Péché,
Et contient mon orgueil, ma douleur et ma gloire ! »
— Cependant, tout en haut de l'univers juché,
Un Ange sonne la victoire

De ceux dont le cœur dit : « Que béni soit ton fouet,
Seigneur ! que la douleur, ô Père, soit bénie !
Mon âme dans tes mains n'est pas un vain jouet,
Et ta prudence est infinie. »

Le son de la trompette est si délicieux,
Dans ces soirs solennels de célestes vendanges,
Qu'il s'infiltré comme une extase dans tous ceux
Dont elle chante les louanges.

XX

LA PRIÈRE D'UN PAIEN

Ah ! ne ralentis pas tes flammes ;
Réchauffe mon cœur engourdi,
Volupté, torture des âmes !
Diva ! supplicem exaudi !

Déesse dans l'air répandue,
Flamme dans notre souterrain !
Exauce une âme morfondue,
Qui te consacre un chant d'airain !

Volupté, sois toujours ma reine !
Prends le masque d'une sirène
Fait de chair et de velours,

Ou verse-moi tes sommeils lourds
Dans le vin informe et mystique,
Volupté, fantôme élastique !

XVI

LA LUNE OFFENSÉE

O Lune qu'adoraient discrètement nos pères,
Du haut des pays bleus où, radieux sérail,
Les astres vont te suivre en pimpant attirail.
Ma vieille Cynthia, lampe de nos repaires,

Vois-tu les amoureux sur leurs grabats prospères,
De leur bouche en dormant montrer le frais émail ?
Le poète buter du front sur son travail ?
Ou sous les gazons secs s'accoupler les vipères ?

Sous ton domino jaune, et d'un pied clandestin,
Vas-tu, comme jadis, du soir jusqu'au matin,
Baiser d'Endymion les grâces surannées ?

— « Je vois ta mère, enfant de ce siècle appauvri,
Qui vers son miroir penche un lourd amas d'années,
Et plâtre artistement le sein qui t'a nourri ! »

XXII

A THÉODORE DE BANVILLE

(1842)

Vous avez empoigné les crins de la Déesse
Avec un tel poignet, qu'on vous eût pris, à voir
Et cet air de maîtrise et ce beau nonchaloir,
Pour un jeune ruffian terrassant sa maîtresse.

L'œil clair et plein du feu de la précocité,
Vous avez prélassé votre orgueil d'architecte
Dans des constructions dont l'audace correcte
Fait voir quelle sera votre maturité.

Poète, notre sang nous fuit par chaque pore ;
Est-ce que par hasard la robe du Centaure,
Qui changeait toute veine en funèbre ruisseau,

Était teinte trois fois dans les baves subtiles
De ces vindicatifs et monstrueux reptiles
Que le petit Hercule étranglait au berceau ?

XXIII

VERS POUR LE PORTRAIT D'HONORÉ DAUMIER

Celui dont nous t'offrons l'image,
Et dont l'art, subtil entre tous,
Nous enseigne à rire de nous,
Celui-là, lecteur, est un sage.

C'est un satirique, un moqueur ;
Mais l'énergie avec laquelle
Il peint le Mal et sa séquelle
Prouve la beauté de son cœur.

Son rire n'est pas la grimace
De Melmoth ou de Méphisto
Sous la torche de l'Alecto
Qui les brûle, mais qui nous glace.

Leur rire, hélas ! de la gaieté
N'est que la douloureuse charge ;
Le sien rayonne, franc et large,
Comme un signe de sa bonté !

XXIV

LE CALUMET DE PAIX

IMITÉ DE LONGFELLOW

I

Or Gitche Manito, le Maître de la Vie,
Le Puissant, descendit dans la verte prairie,
Dans l'immense prairie aux coteaux montueux ;
Et là, sur les rochers de la Rouge Carrière,
Dominant tout l'espace et baigné de lumière,
Il se tenait debout, vaste et majestueux.

Alors il convoqua les peuples innombrables,
Plus nombreux que ne sont les herbes et les sables.
Avec sa main terrible il rompit un morceau
Du rocher, dont il fit une pipe superbe,
Puis, au bord du ruisseau, dans une énorme gerbe,
Pour s'en faire un tuyau, choisit un long roseau.

Pour la bourrer il prit au saule son écorce ;
Et lui, le Tout-Puissant, Créateur de la Force,
Debout, il alluma, comme un divin fanal,
La Pipe de la Paix. Debout sur la Carrière
Il fumait, droit, superbe et baigné de lumière.
Or pour les nations c'était le grand signal.

Et lentement montait la divine fumée
Dans l'air doux du matin, onduleuse, embaumée.
Et d'abord ce ne fut qu'un sillon ténébreux ;
Puis la vapeur se fit plus bleue et plus épaisse,
Puis blanchit ; et montant, et grossissant sans cesse,
Elle alla se briser au dur plafond des cieux.

Des plus lointains sommets des Montagnes Rocheuses,
Depuis les lacs du Nord aux ondes tapageuses,
Depuis Tawasentha, le vallon sans pareil,
Jusqu'à Tuscaloosa, la forêt parfumée,
Tous virent le signal et l'immense fumée
Montant paisiblement dans le matin vermeil.

Les Prophètes disaient : « Voyez-vous cette bande
De vapeur, qui, semblable à la main qui commande,
Oscille et se détache en noir sur le soleil ?
C'est Gitche Manito, le Maître de la Vie,
Qui dit aux quatre coins de l'immense prairie :
« Je vous convoque tous, guerriers, à mon conseil ! »

Par le chemin des eaux, par la route des plaines,
Par les quatre côtés d'où soufflent les haleines
Du vent, tous les guerriers de chaque tribu, tous,
Comprenant le signal du nuage qui bouge,
Vinrent docilement à la Carrière Rouge
Où Gitche Manito leur donnait rendez-vous.

Les guerriers se tenaient sur la verte prairie,
Tous équipés en guerre et la mine aguerrie,
Bariolés ainsi qu'un feuillage automnal ;
Et la haine qui fait combattre tous les êtres,
La haine qui brûlait les yeux de leurs ancêtres
Incendiait encor leurs yeux d'un feu fatal,

Et leurs yeux étaient pleins de haine héréditaire.
Or Gitche Manito, le Maître de la Terre,
Les considérait tous avec compassion,
Comme un père très bon, ennemi du désordre,
Qui voit ses chers petits batailler et se mordre !
Tel Gitche Manito pour toute nation.

Il étendit sur eux sa puissante main droite
Pour subjuger leur cœur et leur nature étroite,
Pour rafraîchir leur fièvre à l'ombre de sa main ;
Puis il leur dit avec sa voix majestueuse,
Comparable à la voix d'une eau tumultueuse
Qui tombe et rend un son monstrueux, surhumain :

II

« O ma postérité, déplorable et chérie !
O mes fils ! écoutez la divine raison.
C'est Gitche Manito, le Maître de la Vie,
Qui vous parle ! celui qui dans votre patrie
A mis l'ours, le castor, le renne et le bison.

Je vous ai fait la chasse et la pêche faciles ;
Pourquoi donc le chasseur devient-il assassin ?
Le marais fut par moi peuplé de volatiles ;
Pourquoi n'êtes-vous pas contents, fils indociles ?
Pourquoi l'homme fait-il la chasse à son voisin ?

Je suis vraiment bien las de vos horribles guerres.
Vos prières, vos vœux mêmes sont des forfaits !
Le péril est pour vous dans vos humeurs contraires,
Et c'est dans l'union qu'est votre force. En frères
Vivez donc, et sachez vous maintenir en paix.

Bientôt vous recevrez de ma main un Prophète
Qui viendra vous instruire et souffrir avec vous.
Sa parole fera de la vie une fête ;
Mais si vous méprisez sa sagesse parfaite,
Pauvres enfants maudits, vous disparaîtrez tous !

Effacez dans les flots vos couleurs meurtrières.
Les roseaux sont nombreux et le roc est épais ;
Chacun en peut tirer sa pipe. Plus de guerres,
Plus de sang ! Désormais vivez comme des frères,
Et tous, unis, fumez le Calumet de Paix ! »

III

Et soudain tous, jetant leurs armes sur la terre,
Lavent dans le ruisseau les couleurs de la guerre
Qui luisaient sur leurs fronts cruels et triomphants.
Chacun creuse une pipe et cueille sur la rive
Un long roseau qu'avec adresse il enjolive.
Et l'Esprit souriait à ses pauvres enfants !

Chacun s'en retourna l'âme calme et ravie,
Et Gitche Manito, le Maître de la Vie,
Remonta par la porte entr'ouverte des cieux.
— A travers la vapeur splendide du nuage
Le Tout-Puissant montait, content de son ouvrage,
Immense, parfumé, sublime, radieux !

XXV

LOLA DE VALENCE

INSCRIPTION POUR LE TABLEAU D'ÉDOUARD MANET

Entre tant de beautés que partout on peut voir,
Je comprends bien, amis, que le désir balance ;
Mais on voit scintiller en Lola de Valence
Le charme inattendu d'un bijou rose et noir.

NOTES
ET
VARIANTES

NOTES ET VARIANTES¹

Dans l'édition de 1857, la page de titre portait l'épigraphe suivante

On dit qu'il faut couler les execrables choses
Dans le puits de l'oubli et au sepulchre encloses,
Et que par les escrits le mal resuscité
Infectera les mœurs de la postérité;
Mais le vice n'a point pour mère la science,
Et la vertu n'est pas fille de l'ignorance.

Théodore Agrippa d'Aubigné, *Les Tragiques*, liv. II.

Au moment où il préparait la deuxième édition des *Fleurs du Mal*, Baudelaire avait rédigé, en 1859, un projet de préface dont il existe trois versions différentes, à l'état d'ébauche ou de notes.

Nous donnons, à titre documentaire, la plus achevée de ces versions, à laquelle Baudelaire renonça, d'accord avec son éditeur :

« Ce n'est pas pour mes femmes, mes filles ou mes sœurs que ce livre a été écrit ; non plus que pour les femmes, les filles ou les sœurs de mon voisin. Je laisse cette fonction à ceux qui ont intérêt à confondre les bonnes actions avec le beau langage.

« Je sais que l'amant passionné du beau style s'expose à la haine des multitudes ; mais aucun respect humain, aucune fausse pudeur, aucune coalition, aucun suffrage universel ne me contraindront à parler le patois incomparable de ce siècle, ni à confondre l'encre avec la vertu.

« Des poètes illustres s'étaient partagé depuis longtemps les provinces les plus fleuries du domaine poétique. Il m'a paru plaisant, et d'autant plus agréable que la tâche était plus difficile, d'extraire la *beauté* du *Mal*. Ce livre, essentiellement inutile et absolument innocent, n'a pas été fait dans un autre but que de me divertir et d'exercer mon goût passionné de l'obstacle.

« Quelques-uns m'ont dit que ces poésies pouvaient faire du mal ; je ne m'en suis pas réjoui. D'autres, de bonnes âmes, qu'elles pouvaient faire du bien ; et cela ne m'a pas affligé. La crainte des uns et l'espérance des autres m'ont également étonné, et n'ont servi qu'à me prouver une fois de plus que ce siècle avait désappris toutes les notions classiques relatives à la littérature.

1. Le texte suivi étant, pour *Les Fleurs du Mal*, celui de 1861, — sauf pour les pièces condamnées conformes au texte de 1857, — les variantes se réfèrent, suivant l'ordre chronologique, soit aux manuscrits, soit aux épreuves, soit au texte imprimé dans des revues ou dans les éditions de 1857 et de 1868. Pour les pièces qui composent le *Supplément aux Fleurs du Mal*, conformes au texte de 1868, nous donnons les variantes des revues.

« Malgré les secours que quelques cuistres célèbres ont apportés à la sottise naturelle de l'homme, je n'aurais jamais cru que notre patrie pût marcher avec une telle vélocité dans la voie du progrès. Ce monde a acquis une épaisseur de vulgarité qui donne au mépris de l'homme spirituel la violence d'une passion. Mais il est des carapaces heureuses que le poison lui-même n'entamerait pas.

« J'avais primitivement l'intention de répondre à de nombreuses critiques, et, en même temps, d'expliquer quelques questions très simples, totalement obscurcies par la lumière moderne : Qu'est-ce que la poésie ? Quel est son but ? De la distinction du Bien d'avec le Beau ; de la Beauté dans le Mal ; que le rythme et la rime répondent dans l'homme aux immortels besoins de monotonie, de symétrie et de surprise ; de l'adaptation du style au sujet ; de la vanité et du danger de l'inspiration, etc. etc. ; mais j'ai eu l'imprudence de lire ce matin quelques feuilles publiques ; soudain, une indolence, du poids de vingt atmosphères, s'est abattue sur moi, et je me suis arrêté devant l'épouvantable inutilité d'expliquer quoi que ce soit à qui que ce soit. Ceux qui savent me devinent, et pour ceux qui ne peuvent ou ne veulent pas me comprendre, j'amoncellerais sans fruit les explications. »

C. B.

DÉDICACE.

Voici la première version de la dédicace, publiée pour la première fois en 1864 dans le *Parnasse satyrique du dix-neuvième siècle* :

A MON TRÈS CHER ET VÉNÉRÉ MAÎTRE ET AMI
THÉOPHILE GAUTIER

Bien que je te prie de servir de parrain aux *Fleurs du Mal*, ne crois pas que je sois assez perdu, assez indigne du nom de poète, pour m'imaginer que ces fleurs malades méritent ton noble patronage. Je sais que, dans les régions éthérées de la véritable *Poésie*, le MAL n'est pas, non plus que le BIEN, et que ce misérable dictionnaire de mélancolie et de crime peut légitimer les réactions de la morale, comme le blasphémateur confirme la Religion. Mais j'ai voulu, autant qu'il était en moi, en espérant mieux peut-être, rendre un hommage profond à l'auteur d'*Albertus*, de *La Comédie de la Mort* et d'*Espana*, au poète impeccable, au magicien ès langue française, dont je me déclare, avec autant d'orgueil que d'humilité, le plus dévoué, le plus respectueux et le plus jaloux des disciples.

1857 : ès langue française.

AU LECTEUR.

Publié dans la *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juin 1855, sauf la strophe 5.
Page 6.

Strophe 1, vers 2.

1857 : Dans nos cerveaux malsains, comme un million d'helminthes,
Grouille, chante et ripaille un peuple de Démon.

Strophe 1, vers 4.

1857 : S'engouffre, comme un fleuve, avec de sourdes plaintes.

Strophe 4, vers 2.

1857 : Quoi qu'il ne fasse....

SPLEEN ET IDÉAL

I. BÉNÉDICTION.

Page 10.

Strophe 5, vers 2.

1857 : Puisqu'il me trouve belle et qu'il veut m'adorer,

Strophe 5, vers 4.

1857 : Que souvent il fallait repeindre et redorer ;

Strophe 6, vers 1.

1857 : Et je veux me soûler de nard, d'encens, de myrrhe,

Page 11.

Strophe 6, vers 3.

1857 : Montés par votre main, ne pourraient pas suffire.

I. L'ALBATROS.

Page 12.

Publié dans la *Revue française*, 10 avril 1859 ; composé lors du voyage à l'île Bourbon en 1841.

III. ELÉVATION.

Page 13.

Strophe 4, vers 1.

1857 : Derrière les ennuis et les sombres chagrins.

V. J'AIME LE SOUVENIR DE CES ÉPOQUES NUES.

Page 15.

Vers 2.

1857 : Dont le soleil se plaît à dorer les statues.

Vers 12.

1857 : D'être fier des beautés dont il était le roi.

*Vers 22.*1857 : A l'aspect du tableau plein d'épouvantement,
Des monstruosités que voile un vêtement ;
Des visages manqués et plus laids que des masques ;
De tous ces pauvres corps, maigres, ventrus ou flasques,*Vers 26.*1857 : De ces femmes, hélas ! pâles comme des cierges,
Que ronge et que nourrit la honte, et de ces vierges...

VI. LES PHARES.

Page 17.

Baudelaire a lui-même commenté la strophe consacrée à Delacroix dans son *Exposition Universelle de 1855 (Curiosités Esthétiques)* : « *Lac de sang* : le rouge ; — *Hanté des mauvais anges* : surnaturalisme ; — *Un Bois toujours vert* : le vert complémentaire du jour ; — *Un Ciel chagrin* : les fonds tumultueux et orageux de ses tableaux ; — *Les Fanfares et Weber* : idées de musique romantique qui réveillent les harmonies de sa couleur. »

Page 18.*Strophe 6, vers 3.*

1857 : Que ce long hurlement qui roule d'âge en âge.

VII. LA MUSE MALADE.

Page 19.*Strophe 1, vers 3.*

1868 et 1857 : Et je vois tour à tour s'étaler sur ton teint....

VIII. LA MUSE VÉNALE.

Page 20.*Strophe 3, vers 3.*1857 : Chanter des *Te Deum* auxquels tu ne crois guères,

IX. LE MAUVAIS MOINE.

Pièce publiée dans *Le Messager de l'Assemblée*, 9 avril 1851, composée avant 1843 ; elle a fait partie d'une série intitulée *Les Limbes*.

Page 21.*Strophe 1, vers 2.**(Messager de l'Assemblée)* : Étalaien en tableau la sainte Vérité,*Strophe 2, vers 1.*

En ces temps où le Christ avait ses victuailles,

Strophe 3, vers 1.

Mon âme est au tombeau que, mauvais cénobite,

X. L'ENNEMI.

Page 22.

Publié avec d'autres pièces, sous le titre collectif *Les Fleurs du Mal*, dans la *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juin 1855.

XI. LE GUIGNON.

Ibidem. Pièce imitée en partie de Longfellow (*Psaume de vie*), primitivement intitulée *L'Artiste inconnu* et antérieure à 1852. Elle était dédiée à Théophile Gautier, avec un ensemble de 12 poèmes. Le 4^e vers est la traduction d'un aphorisme d'Hippocrate.

Page 23.*Strophe 4, vers 2.*

(Manuscrit Laffont) : Mainte fleur épanche en secret
Son parfum doux comme un regret.

XII. LA VIE ANTÉRIEURE.

Revue des Deux Mondes, 1^{er} juin 1855.

Page 24.*Strophe 3, vers 2.*

1857 : Au milieu de l'azur, des flots, et des splendeurs,

XIII. BOHÉMIENS EN VOYAGE.

Fait partie des 12 pièces dédiées à Théophile Gautier en 1852 :

Page 25.

Strophe 3, vers 2.

(Manuscrit Laffont) : Du fond de son palais verdoyant, le grillon
En les voyant passer, redoublé sa chanson.

Strophe 4, vers 2.

Fait couler les rochers et fleurit le désert
A ces chers voyageurs pour lesquels est ouvert....

XIV. L'HOMME ET LA MER.

Revue de Paris, octobre 1852, sous le titre : *L'Homme libre et la Mer*.

Page 26.

Strophe 3, vers 2.

1857 : Homme, nul ne connaît le fond de tes abîmes ;

XV. DON JUAN AUX ENFERS.

Publié dans *L'Artiste*, 6 sept. 1846, sous le titre *L'Impénitent* et sous la signature Charles Baudelaire-Dufays ; cette pièce passe pour la plus ancienne du poète. On peut rapprocher ce poème du fameux tableau de Delacroix, *La Barque de Don Juan* (1841).

Page 27.

Strophe 2, vers 3.

(L'Artiste) : Des vierges se tordaient sous le noir firmament,
Et comme un long troupeau de victimes offertes....

Strophe 3, vers 3.

1857 : Errants sur le rivage.

Strophe 4, vers 1.

(L'Artiste) : Tristement sous son deuil, la chaste et maigre Elvire....

XVI. CHATIMENT DE L'ORGUEIL.

Publié dans *Le Magasin des familles*, juin 1850, avec *L'Ame du Vin* ; faisait partie d'une série intitulée : *Les Limbes*.

Page 28.

Strophe 1, vers 1.

(Mag. des Familles) : Dans ces temps merveilleux...

Strophe 1, vers 4.

Après avoir touché...

Strophe 1, vers 6.

Et même découvert vers les célestes gloires.

Strophe 1, vers 11.

et 1857 : « Jésus, petit Jésus, je t'ai porté bien haut !

Strophe 1, vers 14.

(Mag. des Familles) : Et tu ne serais plus qu'un objet dérisoire !

XVII. LA BEAUTÉ.

Publié dans la *Revue Française*, 20 avril 1857.

Page 29.

Strophe 3, vers 2.

(Rev. Française et 1857) : Qu'on dirait que j'emprunte....

Strophe 4, vers 2.

De purs miroirs qui font les étoiles plus
belles :

XVIII. L'IDÉAL.

Publié dans *Le Messenger de l'Assemblée*, 29 avril 1851 ; fait partie de la série : *Les Limbes*.

Page 30.

Strophe 1, vers 1.

(*Messenger de l'Assemblée*) : ... à vignettes, —

Strophe 2, vers 1.

... le chantre des chloroses,

Strophe 2, vers 3.

Car je ne peux...

Strophe 3, vers 3.

C'est toi, Lady Macbeth,...

Strophe 4, vers 2.

Qui dors paisiblement...

Strophe 4, vers 3.

Et tes appas taillés....

XIX. LA GÉANTE.

Page 31.

Pièce antérieure à 1843 et publiée dans la *Revue Française*, 20 avril 1857.

XX. LES BIJOUX.

Une des six pièces condamnées dans l'édition de 1857. Recueillie dans *Le Parnasse satyrique du dix-neuvième siècle* (1864) et dans *Les Épaves* (1866).

Page 32.

Strophe 1, vers 4.

(*Parnasse satyr. et Épaves*) : ... les esclaves des Mores.

Strophe 2, vers 3.

(*Épaves*) :

... à la fureur....

XXI. LE MASQUE.

Publié dans la *Revue contemporaine*, 30 novembre 1859 ; inspiré par une statue de Christophe, successivement appelée *La Douleur* et *La Comédie humaine*, exposée au Salon de 1856, décrite par Baudelaire (*Curiosités Esthétiques*) et qui se trouve aujourd'hui aux Tuileries. Une autre statue du même sculpteur a inspiré au poète *La Danse macabre*.

Page 34.

Vers 7.

(*Revue contemporaine*) :

Et charmer les loisirs d'un Mécène ou d'un prince.

Vers 20.

Mais non ! c'était un masque, un carton suborneur,

XXII. HYMNE A LA BEAUTÉ.

Publié dans *L'Artiste*, 15 octobre 1860.

Page 36.

Strophe 1, vers 4.

(*L'Artiste*) : Et c'est pourquoi l'on peut te comparer au vin.

Strophe 5, vers 4.

Semble un agonisant caressant son tombeau.

XXIII. PARFUM EXOTIQUE.

Page 38.

Pièce inspirée par Jeanne Duval et à rapprocher de *Un Hémisphère dans une chevelure*. (*Petits poèmes en prose.*)

XXIV. LA CHEVELURE.

Page 39.

Publié dans la *Revue Française*, 20 mai 1859. Même inspiration, même concordance que pour la pièce précédente.

XXV. JE T'ADORE A L'ÉGAL DE LA VOUTE NOCTURNE

Page 41.

Pièce inspirée par Jeanne Duval, ainsi que les quatre suivantes ; composée avant 1845.

XXVI. TU METTRAIS L'UNIVERS ENTIER DANS TA RUELE.

Page 42.

Strophe 1, vers 6.

1868 : Ou des ifs flamboyant...

Strophe 1, vers 8.

1868 : Il n'y a pas de blanc entre les vers 8 et 9.

XXVII. SED NON SATIATA.

Page 43.

Pièce écrite en 1841.

XXVIII. AVEC SES VÊTEMENTS ONDOYANTS.

Page 44.

Publié dans la *Revue Française*, 20 avril 1857, sous le titre *Sonne*

XXIX. LE SERPENT QUI DANSE.

Page 45.

Strophe 1, vers 3.

1868 : Comme une étoile vacillante,

Page 46.

Strophe 3, vers 3.

1857 : Quand ta salive exquise monte....

XXX. UNE CHAROGNE.

Page 47.

Pièce antérieure à 1844.

Page 48.*Strophe 6, vers 4.*

(Manuscrit) : Vivre parmi les monuments.

XXXI. DE PROFUNDIS CLAMAVI.

Publié dans *Le Messenger de l'Assemblée*, 9 avril 1851, sous le titre : *La Béatrix*, et dans la *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juin 1855, sous le titre : *Le Spleen* ; a successivement fait partie de la série : *Les Limbes* et *Les Fleurs du Mal*.

Page 49.*Strophe 1, vers 1.*

(Messenger de l'Ass. et Revue des D. M.) : J'implore ta pitié, toi...

Strophe 2, vers 2.

(Messenger de l'Assemblée) :

Un soleil sans chaleur plane au-dessus trois mois,
Et les trois autres mois la nuit couvre la terre ;

Strophe 3, vers 3.

Et cette vieille nuit...

XXXII. LE VAMPIRE.

Pièce inspirée par Jeanne Duval et publiée dans la *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juin 1855, sous le titre : *La Béatrice*.

Page 50.*Strophe 1, vers 2.*

1868 : Dans mon cœur plaintif est entrée ;

Strophe 1, vers 3.

1857 : Toi qui, comme un hideux troupeau...

XXXIII. LE LETHÉ.

Une des six pièces condamnées dans l'édition de 1857. Recueillie dans *Le Parnasse satyrique du dix-neuvième siècle* (1864) et dans *Les Épaves* (1866). Inspiré par Jeanne Duval.

Page 52.*Strophe 3, vers 2.*

(Parn. satyr. et Épaves) : Dans un sommeil aussi doux que la mort,

XXXIV. UNE NUIT QUE J'ÉTAIS PRÈS D'UNE AFFREUSE JUIVE.

Pièce composée en 1843, inspirée par une femme, Sarah, que Baudelaire appelait *Louchette*, et qu'il connut avant Jeanne Duval.

Page 54.*Strophe 2, vers 4.*

(Épreuves de 1857) : Et dont le souvenir odorant me ravive.

XXXV. REMORDS POSTHUME.

Publié dans la *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juin 1855, avec d'autres pièces sous le titre : *Les Fleurs du Mal*.

Page 55.*Strophe 2, vers 2.*

(Revue des D. M.) : Et tes flancs qu'assouplit un vivant nonchaloir,

Strophe 3, vers 3.

1868 : Durant ces longues nuits,

XXXVII. DUELLUM.

Publié dans *L'Artiste*, 19 septembre 1858.

Page 57.

Strophe 3, vers 2.

(*L'Artiste*) : Les héros,

Strophe 4, vers 3.

... l'ardeur de notre haine !

XXXIX. LE POSSÉDÉ.

Publié dans la *Revue française*, 20 janv. 1859, avec une note au dernier vers qui renvoie au *Diable Amoureux* de Cazotte (chap. 17), auquel est empruntée la phrase : « O mon cher Belzébuth, je t'adore ! »

Page 60.

Strophe 1, vers 2.

(*Manuscrit*) : O Soleil de mon âme,

Strophe 2, vers 2.

... qui sort d'une pénombre,

(*Rev. française*) : ... qui sort de sa pénombre,

Strophe 3, vers 2.

... dans le regard des rustres !

Strophe 4, vers 2.

— Il n'est pas une fibre en mon être tremblant...

XL. UN FANTÔME.

Pièce composée en 1860 et publiée dans *L'Artiste*, 15 oct. 1860. Inspirée par Jeanne Duval.

LES TÉNÈBRES.

Page 61.

Strophe 3, vers 3.

(*Manuscrit*) : A sa légère allure orientale...

Strophe 4, vers 3.

(*L'Artiste* et 1868) : C'est Elle ! sombre et pourtant lumineuse.

LE CADRE.

Primitivement intitulé *Le Décor*.

Page 63.

Strophe 3, vers 2.

1868 : Dans les baisers du satin et du linge
Son beau corps nu, plein de frissonnements,
Et, lente ou brusque, en tous ses mouvements,

LE PORTRAIT.

Strophe 2, vers 3.

(*L'Artiste*) : Que reste-t-il ? C'est horrible, ô mon âme !

XLI. JE TE DONNE CES VERS...

Publié dans la *Revue française*, 20 avril 1857, sous le titre *Sonnet* et inspiré par Jeanne Duval.

Page 64.

Strophe 1, vers 3.

(*Revue française* et 1857) :

Et, navire poussé par un grand aquilon,
Fait travailler un soir les cervelles humaines.

XLII. SEMPER EADEM.

Page 65.

Publié dans la *Revue contemporaine*, 15 mai 1860. Cette pièce a probablement été inspirée par M^{me} Sabatier, ainsi que les pièces XLIII, XLIV, XLV, XLVI, XLVII, XLVIII, XLIX, L, LI et la pièce intitulée *Hymne* dans *Les Épaves*.

XLIII. TOUT ENTIÈRE.

Paru dans la *Revue française*, 20 avril 1857, avec les pièces XLI, XLIV, LI, LII. Cette pièce est une de celles qui furent visées par le procès de 1857, mais elle ne fut pas condamnée.

Page 66.

Strophe 1, vers 3.

(*Revue française*) : Et, visant à me prendre en faute,

Strophe 1, vers 4.

1857 :

Et, tâchant de me prendre en faute,
M'a dit : « Je voudrais bien savoir.

XLIV. QUE DIRAS-TU CE SOIR...

Pièce adressée à M^{me} Sabatier le 16 février 1854, avec une lettre.

Page 68.

Strophe 3, vers 3.

(*Manuscrit*) : Son Fantôme en dansant marche comme un flambeau,

XLV. LE FLAMBEAU VIVANT.

Pièce adressée à M^{me} Sabatier le 7 février 1854, avec une lettre.

Page 69.

Strophe 1, vers 1.

(*Manuscrit*) : Ils marchent devant moi ces yeux extraordinaires,

Strophe 1, vers 4.

et 1857 : Suspendant mon regard à leurs feux diamantés.

Strophe 4, vers 3.

Astres dont le soleil ne peut flétrir la flamme.

XLVI. A CELLE QUI EST TROP GAIE.

Une des six pièces condamnées dans l'édition de 1857 ; publiée dans *Le Parnasse satyrique du dix-neuvième siècle* (1864) et dans *Les Épaves* (1866). Elle fut adressée à M^{me} Sabatier le 9 décembre 1852, avec une lettre, et sous le titre : *A une femme trop gaie*.

Page 70.*Strophe 1, vers 1.**(Manuscrit) : Ta tête, ton geste et ton air...**Strophe 2, vers 2.*

Est éclairé par la santé...

Strophe 5, vers 2.

Où je traînais mon agonie,

Page 71.*Strophe 2, vers 3.*

Vers les splendeurs de ta personne...

Strophe 4, vers 1.

Et, délicieuse douceur !

Strophe 4, vers 4.

T'infuser mon sang, ô ma sœur !

XLVII. RÉVERSIBILITÉ.

Pièce adressée à M^{me} Sabatier le 3 mai 1853 et publiée dans la *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juin 1855.**Page 72.***Strophe 2, vers 2.*

1868 : ... et des larmes de fiel,

*Strophe 3, vers 3.**(Manuscrit) : Comme des prisonniers,**Strophe 4, vers 2.*

... et le honteux tourment...

XLVIII. CONFESION.

Pièce adressée à M^{me} Sabatier le 9 mai 1853 et publiée dans la *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juin 1855, sous le titre *La Confession*.**Page 74.***Strophe 1, vers 1.**(Manuscrit et Revue) : Une fois, une seule, aimable et bonne femme,***Page 75.***Strophe 3, vers 2.*

et 1857 :

— Qu'il ressemble au travail banal...

*Strophe 5, vers 1.**(Revue) :*

J'ai souvent invoqué cette lune enchantée,

*Strophe 5, vers 3.**(Manuscrit) :*

Et cette confidence étrange chuchotée...

XLIX. L'AUBE SPIRITUELLE.

Pièce écrite en février 1854, pour M^{me} Sabatier, et accompagnée de ces mots : « ... After a night of pleasure and desolation, all my soul belongs to you... » ; publiée dans la *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juin 1855.**Page 76.***Strophe 1, vers 4.**(Manuscrit) :*

Dans la bête assoupie...

Strophe 2, vers 4.

Ainsi, Forme divine, Être lucide et pur,

Strophe 3, vers 3.

Ton souvenir plus clair, plus rose et plus charmant
Pour mes yeux agrandis voltige incessamment.

Strophe 4, vers 1.

1857 : Le soleil a noirci les flammes des bougies ;

Strophe 4, vers 3.

(Manuscrit) : Ame resplendissante, à l'éternel Soleil !

L. HARMONIE DU SOIR.

Page 77.

Pièce publiée dans la *Revue française*, 20 avril 1857.

LI. LE FLACON.

Page 78.

Strophe 1, vers 3.

(Revue et 1857) : Quelquefois en ouvrant un coffre d'Orient...

Strophe 2, vers 3.

Sentant l'odeur d'un siècle, arachnéenne et noire,
On trouve un vieux flacon jauni qui se souvient,

Strophe 4, vers 4.

Vers un gouffre où l'air est plein de parfums humains.

Strophe 5, vers 1.

(Revue) : Il la terrasse au bord du gouffre séculaire,

LII. LE POISON.

Page 80.

Strophe 2, vers 2.

(Revue et 1857) : Projette l'illimité,

LIII. CIEL BROUILLÉ.

Page 81.

Strophe 1, vers 3.

1857 : Alternativement tendre, doux et cruel,

LIV. LE CHAT.

Dans l'édition de 1857, la pièce n'est pas divisée en deux parties.

Page 82.

Strophe 1, vers 3.

(Épreuve) : Un beau chat doux, fier et charmant.

Strophe 2, vers 3.

1857 : Elle est toujours suave et profonde :

Strophe 3, vers 4.

Et me pénètre comme un philtre.

Page 83.

Strophe 1, vers 3.

Et fasse plus profondément...

LV. LE BEAU NAVIRE.

Pièce inspirée par Jeanne Duval.

Page 84.

Strophe 1 et 4, vers 1.

(Épreuve) : Je veux te raconter, pour que tu les connaisses...

Strophe 5, vers 2.

Ta gorge calme et dure est une belle armoire...

LVI. L'INVITATION AU VOYAGE.

Page 86.

Publié dans la *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juin 1855.

LVII. L'IRRÉPARABLE.

Id. Sous le titre primitif : *A la Belle aux cheveux d'or* ; pièce inspirée par une actrice, Marie Daubrun, qui avait joué un rôle de ce nom en 1853.

Page 88.

Strophe 1, vers 5.

(Revue) : ... l'impeccable Remords ?

Strophe 4, vers 1.

(Revue et 1857) : A cet agonisant que déjà le loup flaire...

Page 89.

Strophe 2, vers 2.

(Épreuve) : Est soufflée et morte à jamais !

Strophe 4, vers 2.

1857 : Notre âme, — honteux monument, —

LVIII. CAUSERIE.

Page 90.

Strophe 2, vers 4.

1857 : Ne cherchez plus mon cœur ; des monstres l'ont mangé.

LIX. CHANT d'AUTOMNE.

Pièce dédiée à M.(arie) D.(aubrun) en 1859 et publiée dans la *Revue contemporaine*, 30 nov. 1859, où elle n'est pas divisée en deux parties.

Page 92.

Strophe 1, vers 4.

(Revue) : Et rien, même l'amour, la chambre étroite et l'âtre,
Ne vaut l'ardent soleil rayonnant sur la mer.

LX. A UNE MADONE.

Publié dans *La Causerie*, 22 janvier 1860.

Page 93.

Vers 12.

(Revue) : Barbare, raide et lourd,

Page 94.

Vers 4.

Pour Tabouret...

LXI. CHANSON D'APRÈS-MIDI.

Publié dans *L'Artiste*, 15 Octobre 1860.

Page 95.

Strophe 2, vers 2.

(*L'Artiste*) : Et terrible passion !

LXII. SISINA.

Sonnet écrit pour Sisina Nieri, amie de M^{me} Sabatier, et publié dans la *Revue française*, 10 avril 1859.

Page 97.

Strophe 1, vers 2.

(*Manuscrit*) : Traversant les forêts...

Strophe 2, vers 3.

L'œil et la joue en feu,

Strophe 3, vers 3.

Son orgueil,

Strophe 4, vers 2.

Et son cœur, délicat et fier, garde toujours,

LXIII. FRANCISCE MEE LAUDES.

Page 98.

Publié dans *L'Artiste*, 18 mai 1857, où la pièce est précédée, comme dans l'édition de 1857, de ce sous-titre : *Vers composés pour une modiste érudite et devote*, et de la note suivante : « Ne semble-t-il pas au lecteur, comme à moi, que la langue de la dernière décadence latine — suprême soupir d'une personne robuste déjà transformée et préparée pour la vie spirituelle, — est singulièrement propre à exprimer la passion telle que l'a comprise et sentie le monde poétique moderne ? La mysticité est l'autre pôle de cet aimant dont Catulle et sa bande, poètes brutaux et purement épidermiques, n'ont connu que le pôle sensualité. Dans cette merveilleuse langue, le solécisme et le barbarisme me paraissent rendre les négligences forcées d'une passion qui s'oublie et se moque des règles. Les mots, pris dans une acception nouvelle, révèlent la maladresse charmante du barbare du nord agenouillé devant la beauté romaine. Le calembour lui-même, quand il traverse ces pédantesques bégaiements, ne joue-t-il pas la grâce sauvage et baroque de l'enfance ? »

LXIV. A UNE DAME CRÉOLE.

Le plus ancien poème de Baudelaire, écrit à l'Île Bourbon en 1841 ; publié dans *L'Artiste*, 25 mai 1845, sous le titre : *A une Créole* et sous la signature Baudelaire-Dufays.

Page 100.

Strophe 1, vers 2.

(*Manuscrit*) : J'ai vu dans un retrait de tamarins ambrés,

(*L'Artiste*) : J'ai vu, sous un grand dais de tamarins ambrés,
1857 : J'ai connu sous un dais d'arbres verts et dorés...

Strophe 1, vers 3.

(*L'Artiste*) : Et de palmiers où pleut sur les yeux la paresse,

Strophe 2, vers 2.

1868 : A dans le col...

Strophe 3, vers 3.

(*L'Artiste*) : — Belle digne d'orner nos antiques manoirs,

Strophe 4, vers 1.

(*Manuscrit*) : Vous feriez, à l'abri des mousseuses retraites,

(*L'Artiste*) : Vous feriez, à l'abri des profondes retraites,

Strophe 4, vers 3.

(*Manuscrit*) : Que vos regards rendraient plus soumis que des Noirs

(*L'Artiste*) : Que vos beaux yeux rendraient plus rampants que
[vos noirs.

LXV. MESTA ET ERRABUNDA.

Publié dans la *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juin 1855.

Page 101.

Strophe 2, vers 2.

(*Revue*) : Quel démon a doté la mer, rude chanteuse...

Page 102.

Strophe 1, vers 3.

(*Revue*) : Les violons mourans derrière les collines,

1857 : Les violons mourant derrière les collines,

Strophe 1, vers 4.

(*Revue*) : Avec les pots de vin, le soir, dans les bosquets,

LXVII. SONNET D'AUTOMNE.

Publié dans la *Revue contemporaine*, 30 novembre 1859.

Page 104.

Strophe 3, vers 2.

(*Revue*) : Embusqué, ténébreux,

Strophe 4, vers 2.

Comme moi n'es-tu pas un soleil hivernal,

Strophe 4, vers 3.

O ma si pâle, ô ma si froide Marguerite ?

LXVIII. TRISTESSES DE LA LUNE.

Pièce antérieure à 1850.

Page 105.

Titre.

1868 : Tristesse de la lune.

LXIX. LES CHATS.

Page 106.

Publié dans *Le Corsaire-Satan*, 14 novembre 1847.

LXX. LES HIBOUX.

Publié dans *Le Messenger de l'Assemblée*, 9 avril 1851, sous le titre collectif *Les Limbes*.

Page 107.

Strophe 1, vers 3.

(*Revue*) : Comme des idoles de jais,

Strophe 3, vers 2.

Porte souvent le châtiment...

LXXII. LA MUSIQUE.

Page 109.

Strophe 1, vers 1.

1857 : La musique parfois me prend comme une mer !

Strophe 1, vers 3.

Sous un plafond de brume ou dans un pur éther,

Strophe 2.

La poitrine en avant et gonflant mes poumons

De toile pesante,

Je monte et je descends sur le dos des grands monts

D'eau retentissante ;

Strophe 4, vers 2.

Sur le sombre gouffre

Me bercent, et parfois le calme, — grand miroir...

LXXIII. SÉPULTURE.

Page 110.

Titre.

(Epreuve) : Sépulcre.

1868 : Sépulture d'un poète maudit.

LXXIV. UNE GRAVURE FANTASTIQUE.

Publié dans *Le Présent*, 15 novembre 1857.

Page 111.

Titre.

(Revue) : Une gravure de Mortimer.

Vers 4.

Sans éperons, ni fouet,...

Vers 7.

Au travers de l'espace, ils galopent tous deux,

Vers 10.

Sur les foules sans noms que sa monture broie,

Vers 13.

Un triste cimetière à l'immense horizon,
Où grouillent aux clartés d'un soleil froid et terne,

LXXV. LE MORT JOYEUX.

Publié dans *Le Messager de l'Assemblée*, 9 avril 1851 avec les pièces LXXVI, LXXVII et LXXVIII, sous le titre collectif : *Les Limbes*.

Page 112.

Titre.

(Revue) : Le Spleen.

Strophe 2, vers 2.

Plutôt que d'accepter une larme du monde,

Strophe 4, vers 2.

Et dites-moi s'il est encor quelque morsure...

LXXVI. LE TONNEAU DE LA HAINE.

Composé avant 1850 et publié pour la seconde fois dans la *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juin 1855, avec la pièce LXXVII.

Page 113.*Strophe 2, vers 4.**(Revue et 1857) :* Quand même elle saurait allonger ses victimes,
Et pour les ressaigner galvaniser leurs corps.

LXXVII. LA CLOCHE FÊLÉE.

Page 114.*Titre.**(Messenger) :* Spleen.*(Revue) :* La Cloche.*Strophe 1, vers 2.**(Messenger) :* De sentir près du feu qui palpite et qui fume,*Strophe 2, vers 4.*

... qui veille sous sa tente !

*Strophe 4, vers 1.**(Messenger) :* Ressemble aux hurlements d'un blessé qu'on oublie...*(Revue) :* Ressemble au râlement d'un blessé qu'on oublie...*Strophe 4, vers 2.**(Revue) :* Après d'un lac de sang, sous un grand tas de morts,

LXXVIII. SPLEEN.

Page 115.*Titre.**(Revue) :* Le Spleen.*Strophe 1, vers 1.*

1868 : ... contre la vie entière,

*Strophe 2, vers 1.**(Revue) :* Mon chien sur le carreau...*Strophe 2, vers 3.**(Revue et 1857) :* L'ombre d'un vieux poète erre dans la gouttière...

LXXIX. SPLEEN.

Page 116.*Vers 14.*

1857 : Hument le vieux parfum d'un flacon débouché.

*Vers 16.**(Épreuve) :* Quand sous le premier poids des neigeuses années...*Vers 17.**(Manuscrit) :* L'ennui, fils de la morne incuriosité,*Vers 22.**(Épreuve) :* Un vieux sphinx ignoré du monde curieux...

LXXX. SPLEEN.

Page 117.*Vers 17.*

1857 : Il n'a pas réchauffé ce cadavre hébété...

LXXXI. SPLEEN.

Page 118.*Strophe 1, vers 4.*

1857 : Il nous fait un jour noir plus triste que les nuits ;

Strophe 3, vers 3.

Et qu'un peuple muet d'horribles araignées...

Strophe 5, vers 3.

— Et d'anciens corbillards, sans tambours, ni musique
Défilent lentement dans mon âme ; et, l'Espoir
Pleurant comme un vaincu, l'Angoisse despotique....

LXXXII. OBSESSION.

Page 119.

Publié dans la *Revue contemporaine*, 15 mai 1860.

Le vers 8, « Je l'entends dans le rire énorme de la mer », renvoie au vers du *Prométhée* d'Eschyle dont il est traduit.

LXXXIII. LE GOUT DU NÉANT.

Page 120.

Publié dans la *Revue française*, 20 janvier 1859.

Vers 2.

(*Revue*) : L'Espoir, dont l'éperon avivait ton ardeur,

Vers 12.

Le Temps descend sur moi, minute par minute,
Comme la neige sur un corps pris de roideur ;

LXXXIV. ALCHEMIE DE LA DOULEUR.

Page 121.

Publié dans *L'Artiste*, 15 octobre 1860.

LXXXV. HORREUR SYMPATHIQUE.

Page 122.

Idem.

LXXXVI. L'HÉAUTONTIMOROUMÉNOS.

Page 123.

Id. 10 mai 1857.

LXXXVII. L'IRRÉMÉDIABLE.

Page 125.

Id. La pièce n'est pas coupée en deux, non plus que dans l'édition de 1857.

LXXXVIII. L'HORLOGE.

Publié dans *L'Artiste*, 15 octobre 1860.

Page 127.

Strophe 3, vers 1.

(*L'Artiste*) : Trois cent soixante fois par heure, la Seconde...

TABLEAUX PARISIENS

LXXXIX. PAYSAGE.

Ici commencent les dix-huit pièces que Baudelaire a groupées dans l'édition de 1861 sous le titre : *Tableaux parisiens*. Les pièces xc, xci, xcvi, xcix, cii, ciii, civ, cvi, faisaient partie, dans l'édition de 1857, de la série : *Spleen et Idéal*.

Paysage a été publié dans *Le Présent*, 15 nov. 1857, sous le titre : *Paysage parisien*.

Page 131.

Vers 4.

(*Le Présent*) : Leurs chants mélodieux emportés par le vent.

Vers 8.

Les grands ciels bleus qui font rêver d'éternité.

Vers 9.

C'est plaisir, à travers les brumes de voir naître...

Page 132.

Vers 10.

Et l'émeute aura beau tempêter à ma vitre,
Je ne lèverai pas le front de mon pupitre ;
Et ne bougerai plus de l'antique fauteuil,
Où je veux composer pour un jeune cercueil
(Il faut charmer nos morts dans leurs noires retraites)
De doux vers tout fumants comme des cassolettes.

XC. LE SOLEIL.

Page 133.

Strophe 1, vers 1.

(Épreuve) : Au fond de carrefours,

Strophe 2, vers 2.

Anime dans les champs...

XCI. A UNE MENDIANTE ROUSSE.

Pièce écrite avant 1842, inspirée par un jeune modèle célèbre dans les milieux d'artistes du temps et auquel Théodore de Banville a consacré aussi des vers.

Page 134.

Titre.

(Manuscrit Laffont) : La robe trouée de la mendiante rousse.

Strophe 1, vers 1.

et 1857 : Ma blanchette aux cheveux roux,

Strophe 1, vers 2.

Dont la robe par des trous...

Strophe 3, vers 3.

et 1857 : Qu'une pipeuse d'amant
Ses brodequins de velours...

Page 135.

Strophe 1, vers 4.

(Manuscrit) : Ton tétin blanc comme lait
 et 1857 : Ton sein plus blanc que du lait
 Tout nouvelet ;

Strophe 2, vers 2.

(Manuscrit) : Tes bras se fassent piller...

Strophe 2, vers 4.

Et chassent à coups lutins
 Les doigts mutins,

Strophe 3, vers 1.

Écrins de la plus belle eau...

Strophe 4, vers 3.

et 1857 : Et reluquant ton soulier...

Strophe 5, vers 2.

(Manuscrit) : Pages flaireurs de hazards,
 Et grands seigneurs et Ronsards...
 et 1857 : Maint page ami du hasard,
 Maint seigneur...

Strophe 5, vers 3.

(Manuscrit) : Assiègeraient au déduit...

Strophe 7, vers 2.

Quelque vieux diner gisant...
 Quelque vieux morceau gisant...

Page 136.

Strophe 1, vers 2.

De vieux bonnets de six sous...
 Des brimborions de vingt sous...

Strophe 1, vers 3.

(Manuscrit) : Moi, je ne puis, ô pardon !

XCII. LE CYGNE.

Publié dans *La Causerie*, 22 janvier 1860, précédée de l'épigraphe :
Falsi Simoentis ad undam (Virgile, *Énéide* III, 302).

Page 137.

Strophe 1, vers 4.

(Causerie) : Le Simois...

Strophe 2, vers 2.

... ce vaste Carrousel.

Strophe 4, vers 3.

1868 : Clairs et froids...

Strophe 4, vers 4.

(Causerie) : Pousse un sale ouragan...

XCIII. LES SEPT VIEILLARDS.

Publié dans la *Revue contemporaine*, 15 sept. 1859, avec la pièce xciv
 sous le titre collectif : *Fantômes parisiens* ; publié de nouveau dans
L'Artiste, 15 janv. 1861.

Page 140.

Strophe 3, vers 2.

(Revue) : ... raidissant mes nerfs...

Page 141.*Strophe 1 vers 3.*

... raide comme une épée,

Page 142.*Strophe 2, vers 1.**(L'Artiste) :* ... voulut prendre la lame ;*Strophe 2, vers 4.*

(Manuscrit) : Bien en vain ma raison réclamait son empire ;
 Le délire, en jouant, déroutait ses efforts,
 Et mon âme dansait, dansait, comme un navire
 Sans mâts, sur une mer noire, énorme et sans bords.
 Bien en vain ma raison voulait prendre la barre ;
 La tempête, en jouant, déroutait ses efforts,
 Et mon âme dansait, dansait, pauvre gabarre
 Sans mâts, sur une mer noire, énorme et sans bords.

XCIV. LES PETITES VIEILLES.

Publié dans la *Revue contemporaine*, 15 sept. 1859 et dans *Les Poètes français* de Crépet, 1863. Baudelaire prétendait dans cette pièce avoir voulu imiter la manière de Victor Hugo. La huitième strophe ne figure pas dans le texte de la *Revue contemporaine* ; la dernière strophe est supprimée dans *Les Poètes français* :

Page 144.*Strophe 3, vers 1.**(Poètes français) :* Et lorsque j'aperçois...*Strophe 6, vers 1.*

1868 : De l'ancien Frascati...

*Strophe 6, vers 2.**(Poètes français) :* ... dont un souffleur...*Strophe 6, vers 3.*

1868 : Défunt seul se souvient ; célèbre évaporée....
 Défunt, seul, sait le nom ; célèbre évaporée...

Page 145.*Strophe 2, vers 4.**(Poètes français) :* Toutes feraient un fleuve en rassemblant leurs
[pleurs !]*Strophe 4, vers 1.**(Revue) :* Pour entendre un de ces concerts sonnant le
[cuivre,**Page 146.***Strophe 3, vers 3.**(Poètes français) :* Comme si j'étais, moi, votre père, ô merveille*Strophe 5, vers 2.**(Revue) :* Je vous fais chaque jour un solennel adieu !

XCV. LES AVEUGLES.

Publié dans *L'Artiste*, 15 oct. 1860, avec la pièce xcvi.

Page 147.*Strophe 3, vers 3.**(L'Artiste) :* Pendant qu'autour de nous tu chantes et tu beugles,

Strophe 4, vers 2.

Cherchant la jouissance avec férocité,
Moi, je me traîne aussi ! mais, plus qu'eux hébété,

XCVI. A UNE PASSANTE.

Id.

Page 148.

Strophe 2, vers 2.

(*L'Artiste*) : ... tremblant comme un extravagant,

Strophe 3, vers 2.

Dont le regard m'a fait souvenir et renaître...

XCVII. LE SQUELETTE LABOUREUR.

Publié dans *La Causerie*, 22 janvier 1860 et dans l'*Almanach parisien* de 1861, où cette pièce n'est pas divisée en deux parties.

Page 149.

Strophe 1, vers 1.

(*Manuscrit*) : Dans les pages d'anatomie...

XCVIII. LE CRÉPUSCULE DU SOIR.

Avec la pièce CVI, *Le Crépuscule du matin*, fut publié sous le titre collectif : *Les deux Crépuscules* dans la *Semaine théâtrale*, 1^{er} février 1852 ; puis dans *Fontainebleau, paysages, souvenirs, légendes, fantaisies*, 1855, où elle est accompagnée d'un poème en prose qui porte le même titre.

Page 151.

Titre.

(*Manuscrit Laffont*) : Les deux crépuscules de la grande ville.

Strophe 1, vers 1.

(*Fontainebleau*) :

Voici le crépuscule, ami du criminel ;
Voici venir le soir, ami du criminel ;

Strophe 2, vers 1.

(*Manuscrit et*
Fontainebleau) :

Oui, voilà bien le soir, le soir cher à celui...

Strophe 3, vers 4.

(*Manuscrit*) :

A travers les lueurs que fatigue le vent...

Page 152.

Strophe 2, vers 2.

(*Fontainebleau*) :

Et ferme ton oreille à ce bouillonnement,
Et ferme ton oreille à ce bourdonnement,

XCIX. LE JEU.

Page 153.

Strophe 1, vers 4.

1857 : — Fronts poudrés, sourcils peints sur des regards d'acier, —
Qui s'en vont brimbalant à leurs maigres oreilles
Un cruel et blessant tic tac de balancier ;

Page 154.

Strophe 1, vers 3.

Et mon cœur s'effraya d'envier le pauvre homme
Qui court avec ferveur à l'abîme béant,
Et, soulé de son sang, préférerait en somme...

C. DANSE MACABRE.

Cf. la pièce XXI. *Le Masque*. — Publié dans la *Revue contemporaine*, 15 mars 1859, dans l'*Almanach parisien* de 1860 et dans *L'Artiste*, 1^{er} février 1861. D'abord intitulé : *Le Squelette*. La dédicace ne figure que dans la *Revue contemporaine*.

Page 155.

Strophe 1, vers 1.

(Épreuve) : Fier, autant qu'un vivant...

Strophe 2, vers 3.

(Revue) : S'écroule abondamment sur son pied sec, que pince...

Strophe 4, vers 4.

Charme de ce néant...

(Almanach) : O charme du néant...

Page 156.

Strophe 1, vers 2.

(Revue) : Qui ne connaissent pas, amants ivres de chair,

Strophe 2, vers 1.

— Squelette qui répond à mon goût le plus cher !

Viens-tu railler avec ta puissante grimace,

Strophe 3, vers 3.

Et vas-tu demander au torrent des orgies

Strophe 7, vers 3.

Qu'importe le parfum, l'habit et la toilette ?

Page 157.

Strophe 1, vers 1.

(Épreuve) : Bayadère sans nez, aux yeux pleins d'épouvantes,

Strophe 1, vers 3.

Fiers mignons, malgré l'art des pommades savantes

Strophe 2, vers 4.

(Revue) : Vous entraîne en des lieux qui ne sont point connus !

Strophe 4, vers 1.

(Almanach et 1868) : En tout climat, sous ton soleil, la Mort
[t'admire.

CI. L'AMOUR DU MENSONGE.

Publié dans la *Revue contemporaine*, 15 mai 1860, précédé de cette épigraphe :

Même elle avait encor cet éclat emprunté
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage
Pour réparer des ans l'irréparable outrage.

RACINE, *Athalie*.

Page 158.

Strophe 2, vers 1.

(Revue) : ... Sous le gaz qui le colore.

CII. JE N'AI PAS OUBLIÉ, VOISINE DE LA VILLE...

Pièce antérieure à 1844.

Page 160.

Vers 7.

(Épreuve) : Semblait, au fond du ciel, — en témoin curieux,

Vers 9.

1857 : Et versait doucement ses grands reflets de cierge...
Et versait largement ses grands reflets de cierge...

CIII. LA SERVANTE AU GRAND CŒUR.

Pièce antérieure à 1844.

Page 161.

Vers 3.

1857 : — Dort-elle son sommeil sous une humble pelouse ?
Nous aurions déjà dû lui porter quelques fleurs.

Vers 8.

1868 : De dormir, comme ils font, chaudement dans leurs draps,

Vers 13.

1857 : Et l'éternité fuir sans qu'amis ni famille...

Vers 16.

Calme, dans le fauteuil, elle venait s'asseoir,

CIV. BRUMES ET PLUIES.

Page 162.

Strophe 1, vers 1.

(Épreuve) : O fruits d'automne,...

Strophe 1, vers 4.

D'un linceul vapoureux et d'un vaste tombeau,
1857 : D'un linceul vapoureux et d'un brumeux tombeau.

CV. RÊVE PARISIEN.

Publié, sans la dédicace à Constantin Guys, dans la *Revue contemporaine*, 15 mai 1860.

Page 163.

Strophe 1, vers 1.

(Manuscrit) : De ce fastueux paysage,

Strophe 1, vers 3.

Tel que mortel jamais n'en vit,....
Tel que jamais mortel ne vit
Le pareil, ce matin, l'image,....
Comme jamais homme n'en vit
De pareil, ce matin, l'image,....

Strophe 3, vers 1.

Et, peintre ivre de mon génie,

Page 164.

Strophe 2, vers 3.

Ou de colossales naïades,

Page 165.

Strophe 4, vers 4.

1868 : Sur ce triste monde engourdi.

CVI. LE CRÉPUSCULE DU MATIN.

Pièce antérieure à 1843 ; voir les notes à la pièce xcvi.

Page 166.

Vers 12.

(Manuscrit Laffont) : Des maisons, çà et là, commençaient à fumer.

Vers 17.

(Fontainebleau) : C'était l'heure où parmi la faim et la lésine,

Page 167.

Vers 1.

(Fontain. et Manuscrit) : Un brouillard glacial baignait les édifices,

LE VIN

CVII. L'ÂME DU VIN.

Pièce antérieure à 1844, publiée dans *Le Magasin des familles*, juin 1850, et dans *La République du Peuple*, almanach démocratique, 1852, sous le titre : *Le Vin des honnêtes gens* ; faisait partie de la série : *Les Limbes*.

Page 171.

Strophe 1, vers 1.

(Revues) : Le soir l'âme du vin chante dans les bouteilles :

Strophe 1, vers 2.

(Épreuve) : Homme, je pousserai vers toi mon bien-aimé,
Homme, je pousserai vers toi, déshérité,

Strophe 3, vers 2.

(Revues) : Car j'éprouve une joie extrême quand je tombe
Dans le gosier d'un homme usé par les travaux,
Dans le gosier d'un homme épuisé de travaux,

Strophe 3, vers 3.

Et sa poitrine honnête est une chaude tombe...

Strophe 4, vers 1.

Entends-tu résonner les refrains des dimanches...

Page 172.

Strophe 1, vers 1.

J'allumerai les yeux de ta femme attendrie ;

Strophe 2, vers 4.

Comme le grain fécond tombe dans le sillon,
Et de notre union naîtra la poésie
Qui montera vers Dieu comme un grand papillon.

CVIII. LE VIN DES CHIFFONNIERS.

Pièce composée avant 1844.

Page 173.

Strophe 1, vers 4.

(Manuscrit Laffont) :

Souvent, à la clarté sombre des réverbères,
Que le vent de la nuit tourmente dans leurs verres,
Au fond de ces quartiers sombres et tortueux
Où grouillent par milliers des ménages frileux,
1857 : Que le vent de la nuit tourmente dans son verre,

Strophe 2, vers 4.

(Manuscrit) : Et sans prendre souci des mouchards ténébreux
Épanchant tout son cœur dans l'air silencieux.

(Épreuve) : Et sans aucun souci des mouchards ténébreux...

(Manuscrit) : Épanchant tout son cœur dans l'air silencieux...

Strophe 4, vers 4.

Le dos bas, et meurtri sous le poids des débris,
Et des fumiers infects que rejette Paris,

Strophe 4, vers 3.

1857 : Le dos martyrisé sous de hideux débris

(Épreuve) : Trouble vomissement du fastueux Paris,

Strophe 5, vers 2.

(Manuscrit) : Commandant une armée et gagnant des batailles,
Ils surent qu'ils rendraient toujours leur peuple
[heureux

En suivant à cheval leur destin glorieux.
C'est ainsi qu'à travers l'Humanité frivole
Le vin roule de l'or comme un nouveau Pactole ;
Par le gosier de l'homme il chante ses exploits,
Et par ses bienfaits règne ainsi que les bons Rois.
Pour apaiser le cœur et calmer la souffrance
De tous les innocents qui meurent en silence,
Dieu leur avait déjà donné le doux sommeil ;
Il ajouta le vin, fils sacré du Soleil.

Page 174.

Strophe 3, vers 3.

1857 : Dieu, saisi de remords, avait fait le sommeil ;

CIX. LE VIN DE L'ASSASSIN.

Pièce publiée dans *L'Écho des Marchands de Vins*, 1848, et composée avant 1844.

Page 175.

Strophe 1, vers 4.

1857 : Ses pleurs me déchiraient la fibre.

Strophe 2, vers 4.

1868 : Lorsque je devins amoureux !

Page 176.

Strophe 3, vers 3.

1857 : Songea-t-il dans ses nuits turpides...

CX. LE VIN DU SOLITAIRE.

Page 178.

Strophe 1, vers 4.

(Épreuve) : Quand elle y veut tremper sa beauté nonchalante :

CXI. LE VIN DES AMANTS.

Page 179.

Strophe 1, vers 2.

(Épreuve) : Sans éperons, mors, selle ou bride,

Strophe 2, vers 2.

L'irrésistible calenture,

Strophe 2, vers 3.

A travers le bleu du matin...

Strophe 3, vers 1.

Nous laissant emporter sur l'aile...

FLEURS DU MAL

CXII. LA DESTRUCTION.

Avec cette pièce commence la série de douze poèmes qui, dans l'édition de 1857, formaient la suite des *Fleurs du Mal*, et que nous rétablissons telle quelle. A la suite du procès de 1857, les pièces CXIV, CXV et CXXI avaient été supprimées dans l'édition de 1861.

La Destruction parut dans la *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juin 1855, sous le titre : *La Volupté*.

Page 183.

Strophe 3, vers 3.

(*Revue*) :

Des steppes de l'Ennui...

CXIII. UNE MARTYRE.

Page 184.

Strophe 1, vers 4.

1857 :

Qui traînent à plis paresseux,

Page 185.

Strophe 3, vers 4.

La jarretière, ainsi qu'un œil vigilant, flambe,
Et darde un regard diamanté.

Strophe 5, vers 3.

Dont se réjouissait l'essaim des mauvais anges...

Strophe 6, vers 3.

(*Épreuve*) :

La hanche un peu pointue et la taille pliante...

CXIV. LESBOS.

Pièce condamnée, publiée dans *Les Poètes de l'Amour*, 1850, *Le Par-nasse satyrique du dix-neuvième siècle*, 1864, et *Les Épaves*, 1866.

Page 187.

Strophe 1, vers 4.

(*Poètes de l'Amour*) : Font l'ornement des nuits et des jours otieux,

Strophe 2, vers 3.

Et qui vont sanglotant et gloussant par
[saccades...]

Page 188.

Strophe 3, vers 4.

Des larmes qu'à la mer ont versées tes
[vaisseaux ?]

Strophe 5, vers 4.

(*Épaves*) :

Pour chanter le secret de ses vierges en fleurs.
Des rires effrénés mêlés aux sombres pleurs...

(*Poètes de l'Amour*) : Des rires éclatants mêlés au sombre pleur..
Strophe 6, vers 2.

Comme une sentinelle à l'œil fidèle et sûr,

Page 189.

Strophe 2, vers 5.

De la mâle Sapho qui fut amante et poète,
 Plus belle que Vénus dans sa morne pâleur,
 Dont l'œil bleu ne vaut pas cet œil noir que
 [tachète
 L'orbe mystérieux tracé par le bonheur
 De la mâle Sapho qui fut amante et poète.

Strophe 4, vers 1.

(*Poètes de l'Amour
 et Epaves*) : De celle qui mourut le jour de son blasphème.

Strophe 5, vers 3.

(*Poètes de l'Amour*) : Écoute chaque nuit la plainte mugissante..

CXV. FEMMES DAMNÉES.

Pièce condamnée, publiée dans *Le Parnasse satyrique du dix-neuvième siècle*, 1864 et dans *Les Epaves*, 1866.

Page 191.

Strophe 6, vers 1.

(*Épreuve*) :

Mais Hippolyte alors, en relevant la tête :

Page 192.

Strophe 1, vers 4.

(*Parnasse*) :

Et cependant je sens ma bouche aller à toi.

Page 193.

Strophe 3, vers 4.

(*Épreuve*) :

Fouettés par un vent qui ne vient pas du ciel,

Strophe 5, vers 2.

Par les fentes des murs, des miasmes dangereux,

CXVI. FEMMES DAMNÉES.

Page 195.

Strophe 2, vers 4.

1857 : Et les urnes d'amours dont vos grands cœurs sont pleins

CXVII. LES DEUX BONNES SŒURS.

Page 196.

Strophe 1, vers 2.

1857 :

Prodigues de baisers, robustes de santé,

CXVIII. LA FONTAINE DE SANG.

Page 197.

Strophe 1, vers 2.

(*Manuscrit Laffont*) :

Ainsi qu'une fontaine aux tranquilles sanglots.

Strophe 1, vers 4.

Mais j'ai beau me tâter pour trouver la blessure.

Strophe 2, vers 1.

A travers le marché, comme dans un champ clos,

Strophe 3, vers 1.

J'ai demandé souvent à des vins généreux....

Strophe 3, vers 3.

Mais le vin rend la vue et l'oreille plus fine...

Strophe 4, vers 3.

Fait pour donner à boire à ces ignobles filles.

CXIX. ALLÉGORIE.

Pièce antérieure à 1844.

Page 193.

Vers 3.

(Épreuve) : Les flèches de l'amour, les poisons du tripot,

Vers 7.

Dans ses tristes ébats, a pourtant respecté...
Dans ses cruels ébats, a pourtant respecté...

Vers 13.

Ne croira-t-elle pas, cette vierge inféconde..
Elle seule, elle croit, cette vierge inféconde...

CXX. LA BÉATRICE.

Pièce publiée par la *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juin 1855, peut-être inspirée par Jeanne Duval.

Page 200.

Vers 3.

1857 : Recevrait sans bouger le choc de cent démons ! —
Détourner froidement ma tête souveraine,

CXXI. LES MÉTAMORPHOSES DU VAMPIRE.

Pièce condamnée en 1857 ; primitivement intitulée *L'Ouvre de la Volupté* ; publiée dans *Le Parnasse satyrique du dix-neuvième siècle*, 1864, et dans *Les Épaves*, 1866.

Page 201.

Vers 3.

(Manuscrit Laffont) :

Et faisant lutiner sa hanche avec son busc,

Vers 5.

Oui, j'ai la lèvre humide et je sais la science...

Vers 11.

Et je suis tellement habile aux voluptés,

Vers 12.

Lorsque j'étouffe un homme en mes bras redoutés,

Page 202.

Vers 4.

Gisaient confusément des débris de squelette,
Qui d'eux-mêmes rendaient le son d'une girouette...

CXXII. UN VOYAGE A CYTHÈRE.

Pièce publiée dans la *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juin 1855, sous le titre : *Voyage à Cythère* ; la neuvième strophe a été supprimée dans la *Revue* ; le poème était primitivement dédié à Gérard de Nerval qui l'avait inspiré (1).

Page 203.

Strophe 1, vers 1.

(*Manuscrit Laffont*) :

Mon cœur comme un oiseau s'envolait tout joyeux,

(*Revue* et 1857) :

Mon cœur se balançait comme un ange joyeux,

Strophe 1, vers 4.

(*Manuscrit*) : Comme un oiseau qu'enivre un soleil radieux.

1868 :

Comme un ange enivré du soleil radieux.

Strophe 2, vers 2.

(*Manuscrit*) : Me dit-on. Un pays fameux dans les chansons,

Strophe 4, vers 4.

(*Manuscrit*) : Où tous les cœurs mortels en adoration

et *Revue*) : Font l'effet de l'encens sur un jardin de roses...

Strophe 5, vers 1.

Où du roucoulement éternel d'un ramier.

Page 204.

Strophe 1, vers 2.

Où la jeune prêtresse errant parmi les fleurs

Strophe 1, vers 4.

Entre-bâillant sa robe à des brises légères.

Strophe 3, vers 3.

(*Manuscrit*) : Dévoraient avec rage un pendu déjà mûr,

Et chacun jusqu'aux yeux plantait son bec impur...

Strophe 4, vers 4.

L'organe de l'amour avait fait leurs délices,
Et les bourreaux l'avaient cruellement châtré.

Strophe 6, vers 3.

En expiation de tes anciens cultes...

Strophe 7, vers 1.

(*Manuscrit* et *Revue*) : Pauvre pendu muet, tes douleurs sont les
[miennes,

Strophe 7, vers 4.

Le long fleuve de fiel de mes douleurs anciennes ;

Page 205.

Strophe 3, vers 2.

(*Manuscrit*) : Qu'un gibet dégoûtant où pendait mon image.

Strophe 3, vers 3.

Oh Seigneur !...

1. Cf. G. de Nerval, *Voyage à Cythère*, dans *l'Artiste*, 30 Juin-11^{er} Août 1844. Les rapprochements décisifs ont été indiqués par M. Paul Perdrizet, *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1925, p. 430.

CXXIII. L'AMOUR ET LE CRANE.

Inspiré par deux gravures de Henri Goltzius, cette pièce parut dans la *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juin 1855.

Page 206.

Sous-titre.

(*Revue*) : D'après une vieille gravure.

Strophe 3, vers 1.

Le globe miroitant et frêle...

RÉVOLTE

CXXIV. LE RENIEMENT DE SAINT PIERRE.

Ici commence la série de trois pièces qui porte le titre de : *Révolte* et qui, dans l'édition de 1857, était précédée de la déclaration suivante : « Parmi les morceaux suivants, le plus caractérisé a déjà paru dans un des principaux recueils littéraires de Paris où il n'a été considéré, du moins par les gens d'esprit, que pour ce qu'il est véritablement : le pastiche des raisonnements de l'ignorance et de la fureur. Fidèle à son douloureux programme, l'auteur des *Fleurs du Mal* a dû, en parfait comédien, façonner son esprit à tous les sophismes, comme à toutes les corruptions. Cette déclaration candide n'empêchera pas sans doute les critiques honnêtes de le ranger parmi les théologiens de la populace et de l'accuser d'avoir regretté pour notre Sauveur Jésus-Christ, pour la Victime éternelle et volontaire, le rôle d'un conquérant, d'un Attila égalitaire et dévastateur. Plus d'un adressera sans doute au ciel les actions de grâces habituelles du Pharisien : « Merci, mon Dieu, qui n'avez pas permis que je fusse semblable à ce poète infâme ! »

Le Reniement de Saint Pierre parut dans la *Revue de Paris* ; octobre 1852 ; ce fut une des pièces poursuivies, lors du procès de 1857, comme contraires à la morale religieuse ; mais elle ne fut pas condamnée. Après la mort de son fils, M^{me} Aupick chercha à obtenir des éditeurs la suppression de ce poème.

Page 209.

Strophe 1, vers 4.

(*Revue*) : Qu'est-ce que Dieu fait donc de ces flots d'anathèmes
Qui montent tous les jours vers ses chers Séraphins,
Comme un tyran gonflé de viandes et de vins
Il s'endort au doux bruit de nos sombres blasphèmes.

(*Manuscrit Laffont*) :

Comme un tyran goinfre de viandes et de vins...
Il s'endort au doux bruit de nos tristes blasphèmes

Strophe 2, vers 4.

Les Dieux ne s'en sont point encor rassasiés ?

Page 210.

Strophe 1, vers 2.

(*Revue*) : — Quand de ton cœur brisé la pesanteur horrible
Allongeait tes deux bras distendus, — quand ton sang...

Strophe 2, vers 2.

(*Manuscrit et Revue*) : Où tu venais remplir l'éternelle promesse

Strophe 2, vers 3.

(*Manuscrit*) : Où tu foulais, trônant sur une douce ânesse,.

CXXV. ABEL ET CAIN.

Dans l'édition de 1857, la pièce n'est pas coupée en deux parties.

Page 212.

Strophe 1, vers 2.

(*Épreuve*) : Grelotte comme un vieux chacal !

Strophe 2, vers 2.

1857 : Race d'Abel, sans peur pullule ;
 L'argent fait aussi ses petits ;

Strophe 3, vers 2.

Race de Caïn, ton cœur brûle ;
Eteins ces cruels appétits.

CXXVI. LES LITANIES DE SATAN.

Dans l'édition de 1857, les six derniers vers ne sont pas précédés du titre : *Prière* ; Baudelaire a hésité entre ce mot et celui de *Antienne*.

Page 213.

Vers 8.

1857 : Aimable médecin des angoisses humaines,

Vers 10.

Qui même aux parias, ces animaux maudits,

Page 214.

Vers 1.

Toi qui peux octroyer ce regard calme et haut...

Vers 7.

Toi dont l'œil clair connaît les secrets arsenaux...

Vers 13.

Toi qui frottes de baume et d'huile les vieux os...

Vers 20.

Toi qui mets ton paraphe, ô complice subtil,
Sur le front du banquier impitoyable et vil,

Page 215.

Vers 2.

(*Épreuve*) : Un amour de la plaie, un culte des guenilles,

Vers 11.

Du Ciel spirituel, et dans les profondeurs...

Vers 12.

1857 : De l'Enfer où, fécond, tu couves le silence !

LA MORT

CXXVII. LA MORT DES AMANTS.

Ici commence une série de six pièces, intitulée *La Mort*, et qui, dans l'édition de 1857, ne comprenait que les trois premiers poèmes.

La Mort des Amants parut dans *Le Messenger de l'Assemblée*, 9 avril 1851, dans la série : *Les Limbes*.

Page 219.

Strophe 1, vers 3.

(Revue) : Et de grandes fleurs dans des jardinières,

Strophe 3, vers 1.

Un soir teint de rose et de bleu mystique,

1857 : Un soir plein de rose et de bleu mystique,

Strophe 3, vers 3.

(Revue) : Nous échangerons un sanglot unique,
Et comme un éclair, tout chargé d'adieux,

Strophe 4, vers 1.

Jusqu'à ce qu'un ange entr'ouvrant les portes,
Et bientôt un Ange, entr'ouvrant les portes,

1857 : Et bientôt un Ange, entr'ouvrant les portes,

Strophe 4, vers 2.

(Revue) : Vienne ranimer fidèle et joyeux,

CXXVIII. LA MORT DES PAUVRES.

Pièce intitulée primitivement : *La Mort*.

Page 220.

Strophe 1, vers 1.

(Manuscrit Laffont et 1857) :

C'est la Mort qui console et la Mort qui fait vivre ;

Strophe 1, vers 3.

1857 : Qui, divin elixir, nous monte et nous enivre,

Strophe 2, vers 2.

(Manuscrit) : C'est la clarté brillante à notre horizon noir.

CXXIX. LA MORT DES ARTISTES.

Paru dans *Le Messenger de l'Assemblée*, 9 avril 1851 ; appartient à la série : *Les Limbes*.

Page 221.

Strophe 1, vers 3.

1857 : Pour piquer dans le but, mystique quadrature,

Voici le texte du *Messenger de l'Assemblée*, presque entièrement différent de celui de l'édition de 1857 et de l'édition de 1861.

Il faut marcher longtemps et par monts et par vaux,

Broyer bien des cailloux et crever sa monture,

Pour trouver un asile où la bonne nature

Invite enfin le cœur à trouver du repos.

Il faut user son corps en d'étranges travaux,
Pétrir entre ses mains plus d'une fange impure
Avant de rencontrer l'idéale figure
Dont le sombre désir nous remplit de sanglots !

Il en est qui jamais n'ont connu leur idole,
Et ces sculpteurs maudits et marqués d'un affront,
Qui vont se déchirant la poitrine et le front,

N'ont plus qu'un seul espoir qui souvent les console,
C'est que la Mort, planant comme un soleil nouveau,
Fera s'épanouir les fleurs de leur cerveau !

CXXX. LA FIN DE LA JOURNÉE.

Pièce reproduite dans la *Revue du XIX^e siècle*, 1^{er} janvier 1867, avec ces variantes :

Page 222.

Strophe 1, vers 3.

La Vie, impudente et criarde,
Court, danse et se tord sans raison
Sous une lumière blafarde.

Strophe 4, vers 3.

O rafraîchisseuses ténèbres !

CXXXI. LE RÊVE D'UN CURIEUX.

Dédiée à Félix N. Adar, cette pièce devait d'abord être intitulée : *Le Rêve du Curieux* ; elle parut dans la *Revue Contemporaine*, 15 mai 1860.

Page 223.

Strophe 1, vers 1.

(Manuscrit) : As-tu connu, dis-moi...

Strophe 1, vers 2.

Et de toi dirait-on...
De toi dit-on souvent : « Quel homme singulier ? »

Strophe 3, vers 1.

J'étais comme l'enfance, avide du spectacle

Strophe 3, vers 2.

Et qui hait le rideau...

Strophe 3, vers 3.

Mais voilà qu'une idée étrange me glaça.

Strophe 4, vers 2.

J'étais mort, ô miracle, et la terrible aurore
Avait lui. — « Quoi ! me dis-je alors, ce n'est que ça »

CXXXII. LE VOYAGE.

Publié dans la *Revue française*, 10 avril 1859.

Page 226.

Strophe 3, vers 4.

1868 : Les bijoux merveilleux faits d'astres et d'éthers.

Page 227.

Strophe 1, vers 3.

(Revue) : Allumaient dans nos cœurs une envie inquiète...

Les parties IV, V et VI ne forment qu'une seule partie dans la *Revue française*.

SUPPLÉMENT AUX FLEURS DU MAL

Les pièces 1 à xvi sont empruntées au *Parnasse contemporain*, 1866, dans lequel elles ont paru, du vivant de Baudelaire, sous le titre : *Les Nouvelles Fleurs du Mal*. Les pièces xvii à xix figurent, à côté des pièces condamnées, dans le recueil des *Épaves*, publié par Poulet-Malassis à Bruxelles en 1866. Les pièces xx à xxv sont tirées de l'édition posthume des *Fleurs du Mal* donnée en 1868 par Asselineau et Théodore de Banville, qui les ont arbitrairement mélangées aux poèmes de l'édition originale.

I. ÉPIGRAPHE POUR UN LIVRE CONDAMNÉ.

Page 233.

Ce sonnet, où l'on peut voir une sorte de préface pour la seconde édition des *Fleurs du Mal*, parut dans la *Revue Européenne*, 15 sept. 1861, et dans *Le Boulevard*, 12 janvier 1862.

II. L'EXAMEN DE MINUIT.

Publié dans *Le Boulevard*, 1^{er} février 1863, avec la dédicace : *A tous mes amis*.

Page 234.

Strophe 2, vers 2.

(*Boulevard*) : De tous les Dieux le plus aimable !

Strophe 2, vers 4.

De quelque terrible Crésus,

Strophe 3, vers 6.

Nous avons baisé la Matière
Avec pleine dévotion,

Page 235.

Vers 1.

Puis nous efforçant de noyer...

Vers 5.

Nous avons, prêtre de la Lyre,
Très lâchement, pour oublier
La beauté des choses funèbres,

III. MADRIGAL TRISTE.

Cette pièce, écrite sans doute pour Jeanne Duval, parut dans la *Revue fantaisiste*, 15 mai 1861, où les deux parties sont numérotées : 1 et II.

Page 236.

Strophe 4, vers 4.

(*Revue*) : Et crois que ton corps s'illumine...

Page 237.

Strophe 2, vers 4.

Rêvant de poisons et de glaives,

IV. A UNE MALABARAISE.

Inspiré par « la Belle Dorothée », qui donne son nom à l'un des poèmes en prose du *Spleen de Paris*, ce poème fut écrit en 1841-1842, lors du voyage à l'Ile Maurice. Il fut publié dans *L'Artiste*, 13 décembre 1846, sous le titre : *A une Indienne* et sous la signature Pierre du Fays ; réimprimé dans *Le Présent*, 15 nov. 1857 et *La Petite Revue*, 14 oct. 1865.

Page 238.

Vers 2.

(L'Artiste) : Est large à faire envie à la plus fière blanche :

Vers 5.

Tes grands yeux indiens sont plus noirs que ta chair
Aux climats chauds et bleus où ton Dieu t'a fait naître

Vers 8.

Et de chasser du lit les moustiques rôdeurs.

Vers 12.

Et fredonnes tout bas de doux airs inconnus ;

Vers 22.

(Revue) : Frissonnante là-bas sans la neige et les grêles,

Page 239.

Vers 2.

(L'Artiste) : Que tu regretterais tes loisirs doux et francs,
Si le corset brutal martyrisait tes flancs,

Vers 6.

L'œil errant, et suivant dans nos vastes brouillards,
Des cocotiers natifs les fantômes épars !

(Parnasse) : Des cocotiers aimés...

Dans *L'Artiste*, la pièce se termine par ces six vers qui ont été supprimés dans les autres éditions :

Amour de l'inconnu, jus de l'antique pomme,
Vieille perdition de la femme et de l'homme,
O curiosité, toujours tu leur feras
Désert, comme font les oiseaux, ces ingrats,
Pour un lointain mirage et des cieus moins prospères,
Le toit qu'ont parfumé les cercueils de leurs pères...

V. L'AVERTISSEUR.

Publié dans la *Revue Européenne*, 15 sept. 1861 et *Le Boulevard*, 12 janvier 1862.

Page 240.

Strophe 2, vers 1.

(Revue) : Darde tes yeux dans les yeux fixes...

VI. HYMNE.

Pièce adressée à M^{me} Sabatier, le 8 mai 1854. Publiée dans *Le Présent*, 15 nov. 1857 et *La Petite Revue*, 16 déc. 1865.

Page 241.

Strophe 1 et 5, vers 4.

(Revue) : Salut en l'immortalité !

Strophe 3, vers 3.

(Manuscrit) : Encensoir toujours plein qui fume...

Strophe 4, vers 3.

(Parnasse) : Grain de musc qui gît, invisible,

Strophe 5, vers 1.

(Manuscrit) : A la très bonne, à la très belle,
Qui m'a versé joie et santé,
Salut en la vie éternelle,
En l'éternelle volupté !

VII. LA VOIX.

Publié dans la *Revue contemporaine*, 28 février 1861 et dans *L'Artiste* 1^{er} mars 1862, où la pièce est coupée en strophes de quatre vers.

Page 242.

Vers 14.

(Revue) : A cette belle voix, je dis : Oui ! C'est d'alors...
(L'Artiste) : « Tout de suite et toujours ! » criai-je. C'est d'alors...

Vers 18.

(Parnasse) : Je vois distinctement des monstres singuliers,

VIII. LE REBELLE.

Pièce antérieure à 1843, publiée dans la *Revue européenne*, 15 sept. 1861 et *Le Boulevard*, 12 janv. 1862.

Page 244.

Strophe 2, vers 3.

(Revue) : Afin de pouvoir faire à Jésus, quand il passe,

IX. LE JET D'EAU.

Publié dans *La Petite Revue*, 8 juillet 1865. Pièce antérieure à 1853.

Page 245.

Strophe 2, vers 3.

(Revue) : Où la lune pâlie...

Strophe 2, vers 6.

La gerbe d'eau qui balance
Les mille fleurs,
Que la lune traverse
De ses lueurs,
Tombe comme une averse
De larges pleurs.

Strophe 3, vers 2.

(Parnasse) : Le vif éclair des voluptés...

Strophe 3, vers 4.

(Revue) : Vers les firmaments enchantés.

Page 246.

Strophe 2, vers 2.

Qu'il est doux, penché vers tes seins,

X. LES YEUX DE BERTHE.

Page 247.

Pièce publiée dans *La Revue nouvelle*, 1^{er} mars 1864. Un portrait, daté « Bruxelles 1864 », représente l'héroïne de ce poème ; il est accompagné de cette dédicace : « A une horrible petite folle, souvenir d'un grand fou qui cherchait une fille à adopter et qui n'avait étudié ni le caractère de Berthe ni la loi sur l'adoption. »

XI. LA RANÇON.

Page 248.

Pièce publiée dans *Le Présent*, 15 nov. 1857 et dans *La Petite Revue*, 16 déc. 1863. Le manuscrit original (*Manuscrit Laffont*) donne une 5^e strophe, supprimée par le poète :

Mais pour que rien ne soit jeté
Qui serve à payer l'esclavage,
Elles grossiront l'apanage
De la commune liberté.

XII. BIEN LOIN D'ICI.

Page 249.

Cette pièce, qui doit être rapprochée de celle adressée *A une Malabaraise*, s'inspire des mêmes souvenirs ; elle fut publiée dans *La Revue nouvelle*, 1^{er} mars 1864.

XIII. RECUEILLEMENT.

Publié dans la *Revue européenne*, 1^{er} nov. 1861 et dans *Le Boulevard*, 12 janvier 1862.

Page 250.

Strophe 4, vers 1.

(*Revue*) : Le Soleil moribond se couche sous une arche,

XIV. LE GOUFFRE.

Publié dans *L'Artiste*, 1^{er} mars 1862, avec une dédicace à Théophile Gautier, et dans la *Revue Nouvelle*, 1^{er} mars 1864.

Page 251.

Strophe 3, vers 2.

(*L'Artiste*) : Rempli de vague horreur,...

XV. LES PLAINTES D'UN ICARE.

Page 252.

Publié dans *Le Boulevard*, 28 décembre 1862, sous le titre : *La Plainte d'un Icare* et précédé de cette épigraphe :

Full many a gem of purest ray serene
The dark unfathomed caves of Ocean bear ;
Full many a flower is born to blush unseen,
And waste its sweetness on the desert air.

Thomas GRAY.

XVI. LE COUVERCLE.

Publié dans *Le Parnasse contemporain*, 1866.

Page 253.

Strophe 3, vers 2.

(*Parnasse*) : Plafond illuminé par un opéra bouffe...

XVII. LE COUCHER DU SOLEIL ROMANTIQUE.

Page 254.

Publié dans *Le Boulevard*, 12 janv. 1862 et dans les *Mélanges tirés d'une petite Bibliothèque romantique*, par Asselineau, 1866. Dans les *Épaves*, il est accompagné de cette note : « Le mot : *Genus irritabile*

vatum date de bien des siècles avant les querelles des Classiques, des Romantiques, des Réalistes, des Euphuistes, etc... Il est évident que par *L'irrésistible Nuit* M. Charles Baudelaire a voulu caractériser l'état actuel de la littérature, et que les *crapauds imprévus* et les *froids limaçons* sont les écrivains qui ne sont pas de son école.

« Ce sonnet a été composé en 1862, pour servir d'épilogue à un livre de M. Charles Asselineau, qui n'a pas paru : *Mélanges tirés d'une petite Bibliothèque romantique*, lequel devait avoir pour prologue un sonnet de M. Théodore de Banville : *Le Lever du Soleil romantique*. »

XVIII. SUR LE TASSE EN PRISON.

Publié dans *La Revue nouvelle*, 1^{er} mars 1864. La pièce a été écrite en février 1844, année où le tableau de Delacroix qui l'a inspirée fut exposé aux Galeries des Beaux-Arts, au Bazar Bonne-Nouvelle ; le tableau de Delacroix fut peint en 1839 et refusé au Salon.

Page 255.

Strophe 1, vers 3.

(Manuscrit) : Le poète au cachot, mal vêtu, mal chaussé,
Déchirant sous ses pieds un manuscrit usé,
Mesure d'un regard que la démence enflamme...

Strophe 1, vers 4.

(Revue) : L'escalier du vertige où s'abîme son âme.

Strophe 2, vers 4.

(Manuscrit) : Et la longue épouvante autour de lui circule.

XIX. L'IMPRÉVU.

Pièce publiée dans *Le Boulevard*, 25 janvier 1863, où elle est dédiée à Barbey d'Aurevilly et divisée en trois parties. Célimène est une allusion à Augustine Brohan. Deux « notes de l'éditeur » accompagnent le texte des *Épaves* ; la première sous le titre : « Ici l'auteur des *Fleurs du Mal* se tourne vers la Vie éternelle. Ça devait finir comme ça. Observons que, comme tous les nouveaux convertis, il se montre très rigoureux et très fanatique. » L'autre note au vers « Vous avez, en secret, baisé ma fesse immonde » : « Voir à propos de la messe et de la fesse, la *Sorcière*, de Michelet, la *Monographie du Diable*, de Charles Louandre, le *Rituel de la haute magie*, d'Eliphas Lévi, et, en général, tous les auteurs traitant de la sorcellerie, de la démonologie et du rit diabolique. »

Page 256.

Strophe 1, vers 2.

(Boulevard) : Dit, en étudiant ses lèvres déjà blanches :

Strophe 3, vers 1.

Le gazetier fumeux, qui se croit un flambeau,

Strophe 4, vers 2.

Je connais mieux que tous certain voluptueux
Qui bâille jour et nuit, et se lamente et pleure,

Page 257.

Strophe 1, vers 4.

Énorme et grand comme le monde !

Strophe 3, vers 2.

Qu'on se moque du maître et qu'avec moi l'on triche,

Strophe 5, vers 3.

Vers un palais aussi grand que moi, d'un seul bloc.

Strophe 7, vers 1.

De ceux dont le cœur dit : « Béni soit ton fouet ».

XX. LA PRIÈRE D'UN PAIEN.

Pièce publiée dans la *Revue Européenne*, 15 sept. 1861 et dans *Le Boulevard*, 12 janvier 1862.

Page 259.

Strophe 3, vers 2.

(*Revue*) : Volupté, sois encor ma reine !
Prends la forme d'une sirène....

XXI. LA LUNE OFFENSÉE.

Page 260.

Publié dans *L'Artiste*, 1^{er} mars 1862.

XXII. A THÉODORE DE BANVILLE.

Page 261.

Cette pièce porte la date de 1842, l'année où Théodore de Banville publia *Les Stalactites*, qui contiennent précisément un court poème dédié à Baudelaire.

XXIII. VERS POUR LE PORTRAIT D'HONORÉ DAUMIER.

Ces vers avaient été demandés à Baudelaire par Champfleury, qui les imprima dans la 2^e édition de son *Histoire de la Caricature moderne*, 1865 ; ils figurent sous un portrait gravé de Daumier, d'après un médaillon de Michel Pascal.

Page 262.

Strophe 3, vers 3.

(*Hist. de la Caricature*) : Sous la torche d'une Alecto...

Strophe 4, vers 2.

N'est que la monstrueuse charge...

XXIV. LE CALUMET DE PAIX.

Page 263.

Poème écrit en 1860 et publié dans *La Revue contemporaine*, 28 février 1861. Il fut commandé à Baudelaire par un compositeur américain, Robert Stapel, auteur d'une symphonie inspirée par Longfellow ; le poème devait être déclamé pendant l'exécution de la symphonie. C'est une adaptation d'un épisode de *The Song of Hiawatha, The peace-pipe*. — Au premier vers, une note du poète indique : Gitche Manito, prononcez : Guitchi Manitou.

XXV. LOLA DE VALENCE.

Page 267.

Vers destinés à la gravure du fameux tableau de Manet, peint en 1863, et qui représente une ballerine espagnole.

PRINCIPAUX OUVRAGES A CONSULTER

- THÉOPHILE GAUTIER. *Notice sur Baudelaire*, en tête de l'édition des *Fleurs du Mal*, 1868.
- A. DE LA FIZELIÈRE et G. DEVAUX. *Essai de Bibliographie contemporaine : Charles Baudelaire*, 1868.
- CHARLES ASSELINEAU. *Baudelaire, sa vie et son œuvre*, 1869.
- CHAMPLEURY. *Souvenirs et Portraits de jeunesse*, 1872.
- CH. C(OUSIN) et LOVENJOUL. *Charles Baudelaire. Souvenirs. Correspondance. Bibliographie*, 1872.
- THÉODORE DE BANVILLE. *Mes Souvenirs*, 1882.
- PAUL BOURGET. *Essais de psychologie contemporaine*, 1883.
- MAXIME DU CAMP. *Souvenirs littéraires*, 1882-1883.
- EUGÈNE CRÉPET. *Œuvres posthumes et Correspondance inédite de Baudelaire*, 1887.
- EUGÈNE CRÉPET. *Charles Baudelaire, étude biographique*, mise à jour par JACQUES CRÉPET et suivie des *Baudelairiana* d'ASSELINEAU.
- SPOELBERCH de LOVENJOUL, *Les Lundis d'un Chercheur*, 1894.
- JULES LEVALLOIS. *Milieu de Siècle. Mémoires d'un Critique*, 1896.
- LE TOMBEAU DE BAUDELAIRE, 1896.
- HENRI CORDIER. *Notules sur Charles Baudelaire*, 1900.
- FÉLI GAUTIER. *Charles Baudelaire*, Bruxelles, 1903.
- ADOLPHE LACUZON. *Charles Baudelaire, Ex Voto*, dans *Éternité*, 1903.
- A.S. PATTERSON. *L'Influence d'E. Poe sur Charles Baudelaire*, 1903.
- CASSAGNE. *Versification et Métrique de Baudelaire*, 1906.
- R. DE GOURMONT. *Promenades littéraires*, 1904 et 1906.
- ARTHUR HOLITSCHER. *Charles Baudelaire*, Berlin, 1904.
- JUDITH GAUTIER. *Le Collier des Jours*, 1907. — *Le Second rang du Collier* 1909.
- GEORGES RENCY. *Physionomies littéraires*, Bruxelles, 1907.
- NADAR. *Charles Baudelaire intime, le poète vierge*, 1911.
- A. SÉCHÉ et JULES BERTAUT. *Charles Baudelaire*, 1910.
- JACQUES RIVIÈRE. *Études*, 1911.
- KUNEL. *Baudelaire en Belgique*, Mons, 1912.
- LOUIS THOMAS. *Curiosités sur Baudelaire*, 1912.
- G. TURQUET-MILNES. *The Influence of Baudelaire in France and England*, London, 1913.
- VICTOR-ÉMILE MICHELET. *Figures d'évocateurs*, 1913.
- CAMILLE MAUCLAIR. *Charles Baudelaire. Sa Vie, sa Mort, sa Légende*, 1916. — *La Vie amoureuse de Baudelaire*, 1927.
- ERNEST RAYNAUD. *Le Cinquantenaire de Baudelaire*, 1917. — *Charles Baudelaire, étude biographique et critique*, 1922. — *Baudelaire et la religion du dandysme*, 1918.
- LOUIS BARTHOU. *Autour de Baudelaire. Le Procès des Fleurs du Mal. Victor Hugo et Baudelaire*, 1917.
- ROGER ALLARD. *Baudelaire et l'Esprit nouveau*, 1918.

- G. DE REYNOLD. *Charles Baudelaire*, 1920.
ARTHUR SYMONS. *Charles Baudelaire*. London, 1920. New-York, 1922.
ERNESTINA SGADARI. *Saggio critico su la poesia di Charles Baudelaire*, Catania, 1921.
JEAN CARRÈRE. *Les Mauvais mâtres*, 1922.
MATTEO CERINI. *La Poesia di Charles Baudelaire*, Catania, 1922.
P. FLOTTES. *Baudelaire. L'homme et le poète*, 1922.
EUGÈNE MARSAN. *Les Cannes de M. Paul Bourget*, 1923.
LOUIS SEYLAZ. *Edgar Poe et les premiers Symbolistes français*, Lausanne, 1923.
ALFRED POIZAT. *Le Symbolisme. De Baudelaire à Claudel*, 1924.
ALBERT THIBAUDET. *Intérieurs*, 1924.
PIERRE MARTINO. *Parnasse et Symbolisme*, 1925.
HENRI DE RÉGNIER. *Baudelaire et les Fleurs du Mal*, 1925.
GUSTAVE KAHN. *Silhouettes littéraires*, 1925.
PAUL VALÉRY. *Introduction à Eureka d'E. A. Poe, traduit par Baudelaire*, 1923. — *Situation de Baudelaire*, 1924. — *Introduction à l'édition des Fleurs du Mal, Prose et Vers*, 1927.
STANISLAS FUMET. *Notre Baudelaire*, 1926.
FRANÇOIS PORCHÉ. *La Vie douloureuse de Charles Baudelaire*, 1926.
R. VIVIEN. *L'Originalité de Baudelaire*, Bruxelles, 1927.
JEAN ROYÈRE. *Poèmes d'amour de Baudelaire. Le Génie mystique*, 1927.
— *Baudelaire mystique de l'amour*, 1927.
CHARLES DU BOS. *Approximations*, 1927.
RENÉ LALOU. *Vers une Alchimie lyrique*, 1927.
C.P. CAMBIAIRE. *The Influence of E.A. Poe in France*, New-York, 1927.
LÉON LEMONNIER. *Les Traductions d'Edgar Poe en France de 1845 à 1875. Charles Baudelaire*, 1928.
ALPHONSE SÉCHÉ. *La Vie des Fleurs du Mal*, 1928.
J. MOUQUET. *Charles Baudelaire. Vers retrouvés. Manoël*, 1929.
L. LEMONNIER. *Enquête sur Baudelaire*.
-

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
INTRODUCTION	XVII
La poésie de Baudelaire.	XVIII
La Jeunesse de l'Œuvre	XXII
Le Sens de l'Œuvre	XXII
L'Influence de l'Œuvre.	XXVII
Le texte des <i>Fleurs du Mal</i>	XXIX
Le texte, les notes et les variantes de cette édition	XXXI
LES FLEURS DU MAL	1
Dédicace.	3
Au lecteur.	5

SPLEEN ET IDÉAL

CHAPITRES

I. Bénédiction	9
II. L'Albatros.	12
III. Élévation.	13
IV. Correspondances	14
V. J'aime le souvenir de ces époques nues	15
VI. Les Phares.	17
VII. La Muse malade	19
VIII. La Muse vénale.	20
IX. Le Mauvais Moine.	21
X. L'Ennemi	22
XI. Le Guignon	23
XII. La Vie antérieure	24

CHAPITRES	PAGES
XIII. Bohémiens en voyage	25
XIV. L'Homme et la Mer...	26
XV. Don Juan aux Enfers.	27
XVI. Châtiment de l'Orgueil	28
XVII. La Beauté.. . . .	29
XVIII. L'Idéal.. . . .	30
XIX. La Géante	31
XX. Les Bijoux	32
XXI. Le Masque	34
XXII. Hymne à la Beauté	36
XXIII. Parfum exotique	38
XXIV. La Chevelure	39
XXV. Je t'adore à l'égal de la voûte nocturne	41
XXVI. Tu mettrais l'univers entier dans ta ruelle.	42
XXVII. Sed non satiata.	43
XXVIII. Avec ses vêtements ondoiants et nacrés	44
XXIX. Le Serpent qui danse	45
XXX. Une Charogne	47
XXXI. De Profundis clamavi	49
XXXII. Le Vampire.	50
XXXIII. Le Lethé.	52
XXXIV. Une nuit que j'étais près d'une affreuse Juive	54
XXXV. Remords posthume	55
XXXVI. Le Chat	56
XXXVII. Duellum	57
XXXVIII. Le Balcon.	58
XXXIX. Le Possédé	60
XL. Un fantôme	61
I. Les Ténèbres	61
II. Le Parfum	62
III. Le Cadre.	63
IV. Le Portrait.	64

CHAPITRES

PAGES

XLI. Je te donne ces vers afin que si mon nom	64
XLII. Semper eadem	65
XLIII. Tout entière	66
XLIV. Que diras-tu ce soir, pauvre âme solitaire	68
XLV. Le Flambeau vivant.	69
XLVI. A celle qui est trop gaie.	70
XLVII. Réversibilité	72
XLVIII. Confession	74
XLIX. L'Aube spirituelle.	76
L. Harmonie du Soir.	77
LI. Le Flacon	78
LII. Le Poison	80
LIII. Ciel brouillé	81
LIV. Le Chat	82
LV. Le Beau Navire	84
LVI. L'Invitation au Voyage	86
LVII. L'Irréparable.	88
LVIII. Causerie	90
LIX. Chant d'Automne.	91
LX. A une Madone	93
LXI. Chanson d'Après-Midi	95
LXII. Sisina	97
LXIII. Franciscae meae laudes	98
LXIV. A une Dame créole	100
LXV. Moesta et Errabunda	101
LXVI. Le Revenant	103
LXVII. Sonnet d'Automne.	104
LXVIII. Tristesse de la Lune	105
LXIX. Les Chats	106
LXX. Les Hiboux	107
LXXI. La Pipe	108
LXXII. La Musique.	109
LXXIII. Sépulture.	110
LXXIV. Une Gravure fantastique.	111

CHAPITRES	PAGES
LXXV. Le Mort joyeux.	112
LXXVI. Le Tonneau de la Haine	113
LXXVII. La Cloche fêlée.	114
LXXVIII. Spleen.	115
LXXIX. Spleen.	116
LXXX. Spleen.	117
LXXXI. Spleen.	118
LXXXII. Obsession.	119
LXXXIII. Le goût du Néant	120
LXXXIV. Alchimie de la Douleur	121
LXXXV. Horreur sympathique	122
LXXXVI. L'Héautontimorouménos.	123
LXXXVII. L'Irrémédiable	125
LXXXVIII. L'Horloge	127

TABLEAUX PARISIENS

LXXXIX. Paysage	131
XC. Le Soleil.	133
XCI. A une Mendiante rousse.	134
XCII. Le Cygne	137
XCIII. Les Sept Vieillards	140
XCIV. Les Petites Vieilles	143
XCV. Les Aveugles.	144
XCVI. A une Passante.	146
XCVII. Le Squelette laboureur	149
XCVIII. Le Crépuscule du Soir.	151
XCIX. Le Jeu.	153
C. Danse macabre.	155
CI. L'Amour du Mensonge	158
CII. Je n'ai pas oublié, voisin de la ville.	160
CIII. La Servante au grand cœur, dont vous étiez jalouse.	161
CIV. Brumes et pluies	162
CV. Rêve parisien	163
CVI. Le Crépuscule du Matin.	166

CHAPITRES	LE VIN	PAGES
CVII.	L'Ame du Vin	171
CVIII.	Le Vin des Chiffonniers	173
CIX.	Le Vin de l'Assassin	175
CX.	Le Vin du Solitaire.	178
CXI.	Le Vin des Amants.	179

FLEURS DU MAL

CXII.	La Destruction.	183
CXIII.	Une Martyre.	184
CXIV.	Lesbos.	187
CXV.	Femmes damnées.	190
CXVI.	Femmes damnées.	194
CXVII.	Les deux bonnes Sœurs.	196
CXVIII.	La Fontaine de sang	197
CXIX.	Allégorie.	198
CXX.	La Béatrice.	199
CXXI.	Les Métamorphoses du Vampire	201
CXXII.	Un Voyage à Cythère.	203
CXXIII.	L'Amour et le Crâne	206

RÉVOLTE

CXXIV.	Le Reniement de saint Pierre.	209
CXXV.	Abel et Caïn.	211
CXXVI.	Les Litanies de Satan.	213

LA MORT

CXXVII.	La Mort des Amants	219
CXXVIII.	La Mort des Pauvres	220
CXXIX.	La Mort des Artistes	221
CXXX.	La Fin de la Journée.	222
CXXXI.	Le Rêve d'un Curieux.	223
CXXXII.	Le Voyage.	224

SUPPLÉMENT AUX FLEURS DU MAL	
CHAPITRES	PAGES
I. Épigraphe pour un livre condamné . . .	233
II. L'Examen de Minuit	234
III. Madrigal triste	236
IV. A une Malabaraise	238
V. L'Avertisseur	240
VI. Hymne	241
VII. La Voix	242
VIII. Le Rebelle	244
IX. Le Jet d'eau	245
X. Les Yeux de Berthe	247
XI. La Rançon	248
XII. Bien loin d'ici	249
XIII. Recueillement	250
XIV. Le Gouffre	251
XV. Les Plaintes d'un Icare	252
XVI. Le Couvercle	253
XVII. Le Coucher du Soleil romantique	254
XVIII. Sur le Tasse en Prison d'Eugène Delacroix .	255
XIX. L'Imprévu	256
XX. La Prière d'un Païen	259
XXI. La Lune offensée	260
XXII. A Théodore de Banville	261
XXIII. Vers pour le portrait d'Honoré Daumier . .	262
XXIV. Le Calumet de Paix	263
XXV. Lola de Valence	267
NOTES ET VARIANTES	271
PRINCIPAUX OUVRAGES A CONSULTER	311

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR VÉLIN DES
PAPETERIES DE LA HAYE-DESCARTES,
PAR L'IMPRIMERIE MAULDE ET RENOU,
A PARIS, LE VINGT NOVEMBRE MIL
NEUF CENT VINGT-NEUF.

OEUVRES COMPLÈTES
DE
BAUDELAIRE

Les
Fleurs du Mal





788.6



Prix : 19 fr. 50



